Monsieur Ed. Laboulaye
Hommage de l'académie
A. H. Ricet
MEMOIRES
de Félix Platter
médecin bâlois

GENEVE
Imprimerie de Jules-Gène Fick

1866
PENDANT près de deux siècles le nom de Platter se lit à chaque page des annales scolaires de Bâle. Il dut son premier éclat aux talents de ce pédagogue habile qui, sorti des âpres régions du Valais, vint établir sur des bases solides l'instruction de la jeunesse dans la ville illustrée par les Erasme, les Froben & les OEcolampade. Thomas Platter vécut assez pour voir son fils aîné atteindre au plus haut degré de considération que puissent donner le savoir & un noble caractère. Toute sa descendance resta fidèle aux traditions de la science, jusqu'à ce que la branche masculine s'éteignit en 1711.

Etre la souche de plusieurs générations distinguées par les dons de l'intelligence, c'est avoir
quelque droit à l'attention de la postérité. Des mérites plus sérieux cependant recommandent Thomas Platter, & les lecteurs de son autobiographie, que nous avons traduite en 1862, verront sans doute avec intérêt sa personne repa­roître ici. Que sa physionomie soit empreinte de rudesse, cette trace inévitable d'un passé difficile n'arrête point la sympathie, car malgré la misère des anciens jours, la sensibilité du cœur s'est con­servée vive chez cet homme qui voue à son enfant la plus tendre sollicitude. L'ambition, il est vrai, se mêle à l'amour paternel; mais c'est une ambition légitime, tournée vers le bien de la pa­trie & du prochain. Si la recherche d'une aisance acquise par des voies honnêtes a tenu confam­ment une large place dans les préoccupations de Thomas Platter, c'est que celui-ci redoutait pour les siens la pauvreté dont il avait connu les souffrances, & qu'il voyait aussi le moment approcher où, sans auxiliaires, la science ne réussirait plus toujours à s'assurer le rang auquel elle a droit. Au milieu de l'agitation intense que provoqua la Réforme naissante, les inégalités sociales s'étoient effacées: gentilshommes, membres du clergé, lettrés de toutes classes venaient écouter les leçons d'un jeune cordier encore revêtu de son tablier de travail. Plus tard, au contraire, l'Université prétendit forcer Thomas Platter & le réformateur Myconius lui-même à prendre un grade académique. Une fois, en effet, la grande lutte apaisée, un patriciat nouveau
furgit, celui des ecclésiastiques & des professeurs, comme en France notre siècle a vu les barons & les ducs du premier Empire succéder aux tribuns égalitaires de la Révolution.

Sur ce point ainsi que sur beaucoup d'autres, les Mémoires de Félix Platter & ceux de son père se complètent : leurs auteurs ont bien eu chacun l'esprit de sa génération, & l'historien du XVIe siècle comprendra la valeur de ces récits, où s'accuse la différence des temps.

Tout jeune, le fils de l'ancien chèvrier reflète un goût prononcé, pour la poésie & la musique d'abord, ensuite pour le luxe, la représentation & même la toilette dont il s'occupe avec une naïve complaisance. Néanmoins les recommandations paternelles lui restèrent en mémoire : les ducs de Wurtemberg & la sœur de Henri IV, Catherine duchesse de Bar, eussent désiré l'attacher à leur cour ; malgré leurs offres brillantes & réitérées, il refusa de quitter Bâle. Son amour des grandeurs n'allait pas jusqu'à lui faire surmonter l'ennui des fêtes & des cérémonies trop prolongées. C'est ainsi qu'en l'année 1598, ayant accompagné le margrave Georges-Frédéric de Baden aux noces du comte de Hohenzollern, à Hechingen, avant de partir de cette résidence il traça sur les murs de sa chambre deux vers dont voici le sens : « La vie des cours finit par fatiguer. Pour la goûter, il faut y trouver son plaisir. »

Outre Catherine de Bourbon & les princes
VI

PREFACE DU TRADUCTEUR

de la maison de Wurtemberg auxquels il donna ses soins pendant plus de quarante ans, Félix Platter compta parmi ses clients les margraves de Baden & de Brandebourg, les ducs de Lorraine & de Saxe. Les premiers médecins de l'époque, les compagnies savantes recouraient à ses lumières. Par une fortune toujours rare dans les petits pays, ses talents furent promptement reconnus & acceptés de ses compatriotes. Reçu docteur en médecine à 21 ans, il fut nommé membre du Consilium medicum aussitôt après sa promotion. Il n'avait pourtant pas l'âge requis. On dérogea encore à l'usage lorsque la chaire de médecine pratique lui fut confiée, en 1571, à la mort de Jean Huber auquel il succéda également, par décision unanime du Conseil, dans les fonctions de médecin de la ville (archiater), qui l'invoquèrent de la direction des hôpitaux & lui imposèrent le soin de veiller à la santé publique. Il conserva cette charge jusqu'à la fin de sa vie, c'est-à-dire quarante-trois ans. Déjà, lors de la «grande mortalité» de 1563-64, son dévouement lui avait valu la reconnaissance universelle. Tandis que plusieurs de ses collègues ménageaient leur personne, qu'un autre s'enfuyait à Francfort, Félix Platter se fit tout à tous. L'épidémie emporta sa servante & un jeune Valaisan qu'il hébergeait, elle jeta sur le lit de douleur son père, sa mère & tous leurs gens; mais lui remplit son devoir avec courage, bravant à chaque instant la contagion. A quatre
nouvelles reprises, en 1576, 1582, 1593, 1609, il eut à combattre le même fléau. Sa femme & lui n'en furent jamais atteints; une seule fois, ayant commis l'imprudence de garder dans sa main celle d'un agonisant, Platter vit apparaître un bubon; heureusement le mal demeura local.

Le professeur ne fut pas au-dessous du praticien. Une riche expérience, un esprit pénétrant, clair, méthodique, une elocution élégante expliquent pourquoi Platter devint un maître éminent, que ses disciples aimèrent pour son caractère doux & affable, son zèle infatigable & son entrain. Haller (Biblioth. anat., I, 255) l'appelle l'étoile de l'université de Bâle; l'épithète se justifie si l'on songe à l'impulsion que la Faculté de médecine reçut de Félix Platter, secondé par Théodore Zwinger & par Gaspard Bauhin. À son retour dans la ville natale, Platter n'y trouva que deux étudiants en médecine: or, à l'année 1575 la matricule contient déjà 15 inscriptions. De 1532 à 1560 on n'avait créé que 9 docteurs en médecine; durant les vingt-cinq années suivantes, les promotions s'élevèrent à 114 & elles atteignirent le chiffre de 454 dans la période comprise entre 1586 & 1610. Allemands, Hongrois, Italiens, Polonais, Hollandais, Français, Anglois tenoient à honneur de recevoir à Bâle le doctorat.

Deux innovations contribuèrent à cette prospérité: les dissections & la création d'une chaire de botanique & d'anatomie. L'initiative en ap-
partient à Platter. Élève de la Faculté de Montpellier, qui se distinguoit à cette époque de la plupart des autres écoles en ce que les professeurs y dislêquoient chaque année publiquement deux ou trois cadavres humains, il avoit suivi ces opérations avec le plus vif intérêt, surmontant les répugnances de sa nature impressionnable & timide. A peine de retour, il pratiqua une autopsie devant une nombreuse assistance, ce qui n’avoit pas eu lieu à Bâle depuis André Vésale. Toutefois l’installation de Gaspard Bauhin en qualité de professeur d’anatomie & de botanique, l’établissement d’un amphithéâtre & celui d’un « jardin médicinal » ne datent que de l’année 1589.

Félix Platter écrivit tard. Il approchoit de la cinquantaine quand il livra à l’impression, en 1583, l’ouvrage intitulé: *De corporis humani structura & usu*. Puis vingt ans s’écoulèrent avant qu’il publiât sa *Praxis medica*, dont le premier volume parut en 1602, le troisième & dernier en 1608; les éditions de ce manuel de pathologie & de thérapeutique se succédèrent à courts intervalles jusqu’en 1736, succès d’autant plus remarquable qu’il correspond à la période durant laquelle la médecine subit d’ailleurs une transformation complète. Enfin, presque octogénaire & ayant derrière lui cinquante-sept années de pratique, Platter fit paraître des *Observationes in hominis affectionibus* qui renferment le fruit de sa longue expérience. Si ces ouvrages n’ont
PREFACE DU TRADUCTEUR

Les connaissances scientifiques sans la culture littéraire amènent la sécheresse d'esprit, le pédiatrique, dont la compagnie inséparable est la pauvreté d'idées. Qui fait, en revanche, quelle part revient aux lettres dans mainte découverte opérée en tel ou tel domaine qui leur est étranger? On devine la direction que Thomas Platter imprima aux premières études de son fils: l'importance des langues anciennes ne risquait pas d'être méconnue à une époque où, grâce à la
vogue de Galien & d'Hippocrate, la chaire de
grec étoit presque toujours occupée par un mé­
decin. A cette éducation littéraire Félix Platter
gagna la promptitude de l'intelligence & le don
d'analyse, deux qualités qui lui ont valu la
renommée. En effet, ses succès comme praticien
proviennent moins de ses prescriptions compli­
quées, formées de trente à quarante ingrédients,
que de son habileté dans le diagnostic. Sa Praxis
medica se recommande en premier lieu par une
classification rationnelle des maladies, qui sont
étudiées d'après leur nature & non plus seule­
ment d'après leur siège. Ses observations sur
la folie témoignent d'une nouveauté d'aperçus
remarquable; Platter s'élève contre la barbarie
avec laquelle on traitait alors les aliénés; il
cherche leur guérison dans une méthode qui
tient compte des phénomènes moraux. En ef­
fayant d'arriver par l'autopsie à la découverte
des causes morbides, il inaugure l'anatomie pa­
thologique. Enfin il pressent l'utilité d'une sta­
tistique exacte, lorsqu'à l'occasion de la peste il
dressa le recensement de la ville, rue par rue,
indiquant pour chaque maison le nombre de ses
habitants, leur nom & leur état, le chiffre des
cas d'épidémie, celui des décès; travail entrepris
sous l'empire de préoccupations médicales, &
qui n'en reste pas moins un document historique
précieux.

Cette originalité de vues s'accorde avec la
fraîcheur d'esprit que le goût de la poésie entre-
tint chez Félix Platter jusqu’aux derniers instants de sa vie. Il se plaît, vieillard, à composer des pièces de vers, tantôt badines, tantôt inspirées par un vrai sentiment patriotique. Proche de sa fin, il écrivit son épitaphe, laquelle ne saurait que perdre à une traduction en prose : « Sur cette terre ma vocation fut d’étudier les œuvres de Dieu & de m’appliquer, dès ma jeunesse, à les faire tourner à sa gloire comme au bien de mes semblables. Maintenant mon âme jouit de la félicité céleste : elle contemple les magnificences du Seigneur, attendant qu’Il la ressuscite avec mon corps au jugement dernier. »


Les Mémoires de l’historien de Thou racon-
tent: "Il visità Félix Platter, docteur en médecine, logé dans une grande & agréable maison, & qui le reçut fort civillement. Platter lui fit voir dans son écurie une espèce d'âne sauvage, de la grandeur des mulets de Toscane ou d'Auvergne, le corps court & de longues jambes, la corne du pied fendue comme celle d'une biche, quoique plus grosse, le poil hériqué & d'une couleur jaunâtre & brune. Il lui montra encore un rat de montagne de la grandeur d'un chat, qu'ils appellent une marmotte : ce petit animal étoit enfermé dans une casquette, & comme il avoit passé l'hiver sans manger, il étoit tout engourdi. Platter avoit aussi l'étui des fossiles de Conrad Gesner venu de Zurich, tel qu'il est décrit & dessiné dans un de ses livres. Cet étui renfermoit bien des raretés différentes, entre autres quantité d'insectes particuliers, qui semblent autant de jeux de la nature. De Thou les examina à loisir, & avec une grande curiosité, aidé de d'Amerbach, qui s'y connaissait fort bien."

L'année suivante (1580), ce fut le tour de Montaigne. Dans son *Voyage en Italie*, on lit à propos de Bâle: « Nous y vîmes de singulier la maison d'un médecin nommé Félix Platerus, la plus peinte & enrichie de mignardises à la française qu'il est possible de voir ; laquelle ledit médecin a bâtie fort grande, ample & somptueuse. Entre autres choses, il dressa un livre des simples qui est déjà fort avancé ; & au lieu que les autres font peindre les herbes selon leurs
couleurs, lui a trouvé l’art de les coller toutes naturelles si proprement sur le papier, que les moindres feuilles & fibres y apparaissent comme elles sont, & il feuillette son livre, sans que rien en échappe; & montra des simples qui y étoient collés y avoit plus de vingt ans. Nous vîmes aussi & chez lui & en école publique des anatomies entières d’hommes morts, qui se ten­nent. . . . Nous y vîmes (à Bâle) force gens de favoir, comme Grineus, & celui qui a fait le Théatrum, & ledit médecin (Platerus), & François Hottoman. Ces deux derniers vinrent souper avec messieurs, lendemain qu’ils furent arrivés. »

Le célèbre médecin mourut d’hydrophie, le 28 juillet 1614, après quinze jours de cruelles souffrances supportées avec résignation. Deux fois seulement durant sa longue carrière, il avait ressenti les atteintes d’un mal férieux, qu’il s’é­toit attiré en remplissant les devoirs de sa pro­fession. Sa femme l’avait précédé de onze mois dans la tombe. Cinquante-six ans avoit duré leur union, au bonheur de laquelle une seule félicité manqua, la présence d’enfans au foyer conjugal. D’un commun accord, tous deux par de riches legs assurèrent aux pauvres les soins médicaux.

Félix Platter fut inhumé dans le cloître de la cathédrale. Sur sa pierre funéraire, maintenant placée à côté de celle de son père, l’épitaphe suivante est gravée:
Parmi les nombreux manuscrits de Félix Platter déposés à la Bibliothèque publique de Bâle, se trouvent plus de deux cents feuillets détachés qui forment une espèce de journal, bien qu’ils renferment beaucoup de faits étrangers à la personne de l’écrivain. Ces notes furent rédigées en 1612; M. D.-A. Fechter a recueilli celles qui présentent le plus d’intérêt & les a publiées, avec la Vie de Thomas Platter, en y intercalant mot pour mot quelques lettres de ce dernier. Comme la partie biographique s’arrête à 1566,
il l’a complétée par l’addition de plusieurs fragments empruntés à des relations qui sont dues pareillement à la plume de Félix Platter. M. Fechter a eu l’obligeance de nous communiquer divers passages qui ne figurent pas dans son édition : nous le prions d’agréer l’expression de nos sentiments de reconnoissance. Notre devoir est aussi de mentionner, d’abord parce qu’elle nous a été utile, ensuite parce qu’elle épuise le sujet, la remarquable étude que M. Frédéric Miescher a consacrée à Félix Platter & à la Faculté de médecine illustrée par ses talens.

Le portrait de Félix Platter que nous avons fait graver décore l’aula de l’université de Bâle. Il a été peint en 1584 par Hans Bock, artiste bâlois.

ÉDOUARD FICK
Docteur en droit & en philosophie.
L'AN de Christ 1536, par l'éternelle providence, grâce & bonté du Tout-puissant, je fuis entré dans cette vie, en octobre. Le très-docte seigneur Erasimus Roterdamus étoit mort au mois de juillet précédent. On ne m'a jamais dit le jour précis de ma naissance, mais ce devoit être tout près de la Saint-Simon & Jude, puisque ma mère (elle me l'a sou vant raconté) n'étoit pas encore relevée de couches quand on étala fur fon lit les présens d'usage au temps de la foire, & que mon père fut félicité du cadeau que fa femme lui faifoit en ma personne, car j'étois son premier fils. Une autre preuve est la lettre de congratulation que mon cousin Simon Steiner écrivit de Strasbourg en envoyant à l'ac-

a.
couchée ses compliments & 1 pfenning 4 batzen en hommage : la date de cette missive est la fête des SS. Simon & Jude.

Mon père, Thomas Platter, Valaisan, du dizain de Viège, issu d’une bonne & très-nombreuse famille du pays, étoit bourgeois de Bâle & typographe. Il imprimoit alors le livre de Calvin, les *Institutiones christianæ religionis*, & il étoit âgé d’environ 37 ans. Ma mère, Anna Dietfchin, de Zurich, étoit née à Witkingen, d’une ancienne & honorable famille dont plusieurs membres ont été anoblis depuis lors.

Je suis venu au monde à Bâle, la très-renommée, gaie & gracieuse ville, qui possède une université de la religion chrétienne réformée & jouit des libertés de la Confédération suisse. Je naquis au Grand-Bâle, quartier du Mont Saint-Pierre, dans la maison de l’*Ours noir*, vis-à-vis l’hôtel d’Andlow ; c’est là que mon père dirigeait une imprimerie avec son associé Balthasar Lazius soi Rauch.

Mon père étoit très-attaché à M. Ofwald Myconius, premier pasteur de la cathédrale, auquel il avoit fait quitter Zurich. Dans cette dernière ville ma mère avoit été la servante de maître Ofwald, qui l’avoit mariée à mon père. Or, Myconius avoit eu un fils nommé Félix, il engagea mon père à m’appeler de même ; ma mère en fut d’autant plus charmée qu’à Zurich ce prénom est fort répandu. J’eus pour premier parrain le très-savant M. Simon Grynaeus, lequel
entendant que je m'appellois Félix, termina ses félicitations par ces paroles : *Ni me fallit animus, hic puer felix erit*, ce qui signifie : Si mon jugement ne me trompe, cet enfant sera felix, c'est-à-dire heureux. Plus tard Utenhofius a composé à ce propos les vers suivans :

\[ \text{Hoc tibi qui nomen Grynaeus contulit, omen} \]
\[ \text{Nominis haud minus & contulit ille tibi :} \]
\[ \text{Namque pater nomen tibi cum daret, addidit ille :} \]
\[ \text{Hic erit & felix nomine reque puer.} \]

Tels furent les souhaits de mon parrain; il donna un florin d'or qu'on me conserva longtemps. M. le docteur Phrygio me baptisa selon le rit de l'Eglise réformée bâloise, dans le temple paroissial du quartier Saint-Pierre.

Mon cousin Simon Steiner, de Grenchen comme mon père, _professors secundae classes_ à Strasbourg, & personnage très-érudit, n'avait point d'enfant, quoiqu'il eût été marié deux fois; aussi fut-il tout heureux de ma naissance. Il écrivit aussitôt à mon père, qu'il appelait son frère : «Je te félicite d'avoir un fils & je me félicite d'en avoir un que j'élèverai si ton père vient à le négliger. Tu le fais, depuis de longues années mon ardent désir est de voir se former un noyau de Valaisans instruits ; or, pour que l'œuvre arrive à bonne fin, il est de toute importance de la bien commencer; donc je te promets mon aide. Dieu veuille nous conserver cet enfant.»

Et plus loin : «Félix fera mon fils, non le tien, ou plutôt le tien aussi, car entre amis tout doit
être en commun.» Mon père s’étoit propofé de m’envoyer vers Lithonius dès que j’aurois eu huit ans; malheureuſement, notre cousin mourut en 1543, au grand chagrin de mon père. Il me légua fa bibliothèque qui étoit considérable; je la poffède encore; tous les volumes dont elle fe compose font marqués d’un trèſe.

Souvenirs d’enfance.

ES premiers souvenirs remontent à l’année 1539, époque à laquelle j’avois trois ans. J’ai gardé bonne mémoire de certains faits qui m’ont vivement frappé dans mon enfance, tant ils me paraiffoient alors extraordinaires. Ce que je me rappelle de plus ancien, c’est d’avoir vu peindre la façade de notre maison, jadis la Wiffenburg, & maintenant: zum Gejegt; la chofe eut lieu en 1539, comme le prouve le milléfime toujours lisible. Sur l’échauffage, en dehors de la fenêtre, maître Mathis manioit fes pinceaux, peignant les chiens, les chaffeurs & le cerf avec fon bois, qui n’est pas encore effacé.

Quelle joie me caufoient les cadeaux de la Saint-Nicolas! Longtemps j’ai cru que saint Nicolas arrivoit dans la nuit monté fur un âne.
— J’avais toujours l’oreille tendue lorsqu’on narroit des histoires ; comme tous les enfants, j’étais surtout curieux de fables & de légendes. Or, en ce temps, les vieilles femmes ne tariflent pas sur le compte des esprits & je prenois leurs récits au sérieux ; ils me rendirent si peureux que je craignois de rester seul, principalement la nuit. Je me réveillois & pouffois les hauts cris quand mon cerveau étoit agité par les contes que j’avois entendu faire sur les monstres qui, par exemple, coupent avec les dents la tête aux hommes. Une nuit je voulus absolument quitter mon lit, mon père dut me prendre auprès de lui : je m’imaginois qu’une vache noire, appartenant à l’hôpital & logée dans une écurie en face de chez nous, vouloit me manger. Je me souviens aussi de la peste qui sévit à cette époque. Lorsque ma sœur Marguerite fut atteinte de la contagion, mon père m’emmena, un samedi, avec ma sœur Ursule, coucher chez l’imprimeur Gœrg & sa femme Ursule, & afin de m’y faire rester, il me donna des outils à sculpter le bois. Mais cette maison ne me plaisoit pas. Nous fûmes logés dans la chambre haute. Le dimanche matin (tout le monde étoit à l’église), nous vîmes à notre réveil briller le soleil à travers les fentes & la poussière s’agiter dans le rayon, ce qui nous fit grand’peur: nous nous mimes à pleurer, pensant avoir affaire à l’un de ces monstres qui, suivant la croyance enfantine, coupent les têtes avec leurs
dents. Nos lamentations furent telles qu'elles obligèrent les voisins à courir à l'église quérir nos hôtes.

Pareillement je me rappelle d'avoir vu mon père tout équipé se rendre à la place d'armes, comme aussi partir avec d'autres pour la fête patronale de Liesflal. Il portait une longue hallebarde & marchoit dans les rangs à côté de Heinrich Petri, typographe.

Un individu fut décapité à Bâle & son corps demandé au Conseil par M. Jean Leuw, pasteur à Riehen, qui se donnait pour médecin. La requête fut accordée & le cadavre transporté à la cure de Riehen. Comme mon futur beau-père, maître Franz le barbier, avait aidé M. Vesalius dans la dissection que ce dernier avait faite au Collegium, Leuw le pria de venir l'assister, car il était incapable de se tirer d'affaire tout seul. Mon père, amateur de médecine, se rendit également à Riehen, ainsi que Gengenbach l'apothicaire & d'autres. Ils restèrent absents plus de huit jours. La neige était tombée en abondance & l'on parlait d'accidents causés par les loups; aussi, ne voyant pas revenir mon père, je tremblois qu'il n'eût été déchiré par les bêtes férocès. A Riehen se passa l'aventure suivante, que mon père & mon beau-père ont maintes fois racontée. Le froid était extrême, une foule de mendians venaient demander l'aumône à la cure; on en laissait entrer un dans la grange où la dissection avait lieu, puis Gengenbach se hâ-
toit de refermer la porte & de tirer l'épée; au­f­fîtôt le pauvre diable s'imaginait que, s'il ne donnait pas de l'argent, on alloit lui faire le même parti qu'à celui dont les membres déchi­quetés gisaient épars, & à cet aspect horrible il prenoit peur, croyant sa dernière heure venue, tombait à genoux, demandait grâce, ouvrait sa bourse & offroit quelques batzen; à la fin, on lui rendoit la liberté & il se sauvoit à toutes jambes en poussant de grands cris. On essaya de cette plaisanterie avec un mendiant welche, robuste gaillard qui ne se laissa point effrayer; car s'étant faisi de l'épée de Gengenbach, il s'étant mit sur la défensive & montra qu'il étoit prêt à leur tailler à tous plus de besogne qu'ils n'en défi­roient; on le relâcha bien vite, il partit en grom­melant & jurant. Cette affaire valut au Conseil un avis de Schaffhouse portant que, d'après des rapports dignes de foi, un meurtre avoit été com­mis dans un village voisin de Bâle & qu'il falloit procéder à une enquête rigoureuse. Mon beau­père fit du cadavre un squelette qui resta long­temps à Riehen dans la grange de la cure, où moi­même je l'ai vu.

Nous autres enfants, tout jeunes encore, étions obligés de plier le papier, tant que les doigts nous en faignoient; ma mère empiloit les feuilles, comme c'est l'habitude dans les imprimeries, & confectionnoit les tampons de cuir, dont nous nous servions en guise de balles pour jouer, lors­qu'ils étoient vieux.
Avant le sermon mon père nous lisait au logis les saintes Ecritures, ajoutant à cette lecture des exhortations qui remuèrent profondément nos jeunes âmes; & je me demandais: « Comment se peut-il qu’il y ait des impies? N’ont-ils donc aucune crainte de l’enfer? » L’endurcisement de Pharaon surtout m’était un sujet de longues réflexions. Or, en ce temps, les chrétiens étaient persécutés pour la religion dans les Pays-Bas; on apprit, entre autres, que deux jeunes filles avaient péri sur le bûcher; l’émotion que me causa cette nouvelle m’a souvent fait penser que j’étais bien plus pieux alors, qu’après mon entrée dans le tourbillon du monde.

En l’an 41, il y eut sur la place Saint-Pierre un grand tir à l’arbalète, auquel furent conviés les hommes des pays voisins & les Confédérés; beaucoup répondirent à l’invitation, quoique la peste n’eût pas entièrement cessé; elle emporta même plus d’un arbalétrier. Je me souviens des nombreux cortèges costumés qui parcouraient la ville avec fifres & tambours; j’avais grand’peur des hommes déguisés en fous qui couraient à droite & à gauche, frappant de leur batte les enfants. On me conduisit à la place Saint-Pierre où je vis le capitaine valaisan Thomas de Schallen tirer de l’arbalète; dès que le coup était décoché, des mannequins de carton, peints en noir & blanc, & qu’on gardoit à l’arsenal, s’avancèrent pour montrer l’endroit touché; je les croyois vivants. Des cuisines étoient installées en plein air, le
air, le cuisinier de l'hôpital m'y fit entrer; on avait également établi des lits de camp formés de planches.

Le capitaine Summermatter, un ami de mon père, arriva de Piémont après la bataille de 1544. Il m'habilla d'un pourpoint & de chausses mi-parti blanc, mi-parti rouge & bleu; c'étoient les couleurs de Summermatter & je les ai prises à mon tour. Longtemps je me pavanai dans ce costume. Je portois aussi d'ordinaire un manteau de velours que noble Gédéon d'Oftheim m'avait donné.

Un Soleurois nommé Stelle, cousin du capitaine Wolfg. Stelle, étoit notre pensionnaire. Tous les dimanches il m'emmenoit déjeuner chez le capitaine, qui demeuroit précifément dans la maison dont je fus devenu propriétaire. J'avois toujours un peu d'appréhension, parce que la maîtresse du logis, une Ber, tançoit vertement le jeune homme à cause de sa malpropreté; aussi nous arrêtons-nous sur les bancs de la place Saint-Pierre, pour y faire au préalable une prière afin que la fémence ne fût pas trop forte. L'imméuble me plaifoit beaucoup; guère ne penfois-je qu'avec le temps il m'appartiendroit, que je le réparerois, l'habiterois. Cependant (étoit-ce un pronostic?) il m'arrivoit souvent de rêver que je dormois devant cette maison, sur le banc de pierre qui servoit de montoir.

Mon père désiroit ardemment me voir avancer à l'école; il ne tarda pas à me faire entrer dans
la quatrième classe, afin de me tenir mieux sous sa main. Ma place étoit tout proche de la cathédra. Un jour, il me demanda ce qu’était en grec l’α purum; je ne fus pas répondre : aussitôt, sans bouger de sa chaire, il fit jouer fur ma personne une gaule toute neuve; il croyoit frapper le dos, mais comme j’avais le nez en l’air pour le regarder, les coups portèrent en pleine figure. Je fus tout balafré, peu s’en fallut même que mes yeux ne fussent sérieusement atteints. Mon visage s’enfla, je saignois à plusieurs places; on n’osait me laisser aller seul dans la rue & l’on attendit jusqu’au déjeuner pour m’emmener chez nous, la tête bien enveloppée. Grande fut la frayeur de ma mère, qui fit une bonne algarade à son mari; lui-même regrettoit sa vivacité; il fut aussi grondé par le docteur Paulus Hœchstetter & par mon futur beau-père qui m’appliqua des onguens. Depuis cette aventure mon père usa d’une grande douceur envers moi & ne me toucha plus de son bâton. Auparavant il étoit très-févère à mon égard, voire assez dur, parce qu’il vouloit me rendre vite savant; il ne se gênoit pas pour me fufliger, pour m’abîmer même de coups de pieds, & cela sans motifs valables. J’eus deux fois de suite le malheur de casser un canif; tout le temps que mon père ignora l’accident, six mois presque, je n’eus pas une minute de gaité.

On joua sur le Marché aux Grains la comédie de la Conversion de saint Paul, composée par
Valentin Boltz. Je la vis de la demeure de Félix Irmi, située au coin de la Hutgasse. Le borgmestre von Brun représentait Saul, Balthasar Han le Père éternel, logé dans un ciel rond suspendu en dehors de la maison du Paon; c’est de là que partit l’éclair, une fumée qui, lorsque Saulus tomba de cheval, mit le feu à ses chaussures. Rudolf Fry était le capitaine; il avait habillé à ses couleurs près de cent bourgeois qui suivaient son guidon. Dans le ciel on simulait le tonnerre en roulant des tonneaux remplis de pierres.

Longtemps auparavant Ulricus Coccius avait joué Susanna sur le Marché aux Poissons. Du logis de mon tailleur, Wolf Eblinger, je vis toute la représentation. Le bassin de la fontaine était recouvert d’un plancher qui formait la scène; on avait disposé pour le bain de Susanne une cuve d’étain, auprès de laquelle vint se placer une femme en robe rouge; c’était une Mérian, promise à Ulricus Coccius, mais non mariée encore. Ringler, alors un tout petit gars, figura Daniel.

Mon père fit jouer à l’école l’Hypocrifis; j’y remplis le rôle d’une Gratia. On me mit les habits de la fille de Herwagen, Gertrude: ils se trouvèrent trop longs; pas moyen de les retrouver pendant que le cortège parcourait la ville; ils se salirent donc tellement qu’au Marché aux Poissons il me fallut sortir des rangs & entrer chez mon tailleur pour les nettoyer un peu.
Weinperg faisoit le personnage de Psyché, Scal-lerus celui de l'Hypocris, Théodore Zwinger celui de Cupidon. Petit, mais de gentille tournure, Zwinger fut indiquer avec tant de charme toutes les nuances de son rôle, sa tenue fut si parfaite, sa déclamation si pleine de grâce, qu'il fixa sur lui l'attention générale & permit à ce moment déjà de bien, augurer de son avenir. La représentation marchoit bien, quand elle fut tout à coup dérangée par la pluie qui gâta nos costumes.

On a souvent joué aux Augustins, en bas, dans l'église qui est maintenant transformée. Lorsque le nouveau recteur donnait son banquet, les étudiants, fifres & tambours en tête, alloient le quérir, ainsi que le Conseil, à l'hôtellerie, & de là on se rendoit en cortège à la représentation. La première pièce que je vis en pareille occasion fut la Réurrection de Christ. Henricus Rihener faisoit Marie; les pensionnaires de mon père composoient une troupe de nonnes; il y avoit aussi des diables & Jacob Truchfess étoit fort amusant dans son costume de fou. Une autre fois on donna Zachée, où le docteur Pantaléon étoit en même temps auteur & acteur; les filles de Lepusculus y jouèrent aussi. Une troisième comédie représentée à la même solennité fut Hamanus. Isaac Cellarius remplissoit le rôle d'Haman, Ludovicus Humelius celui du bourreau. On pendoit le fils d'Haman, c'est-à-dire Gamaliel Girenfalck, en le repous-
fant de l'échelle. Or Girenfalck, par suite d'un faux mouvement, manqua la planche sur laquelle il devait tomber & resta bel & bien pendu; il eût été étranglé net si le bourreau, Humelius, n'avait en un clin d'œil coupé la corde. Girenfalck en porta une large raie rouge autour du cou.

Mon père avait composé une comédie allemande dans laquelle je devais remplir le personnage d'un hôtelier appelé « l'hôtelier de l'Arbre sec; » mais lorsqu'il voulut la faire jouer, la peste éclata & la représentation fut différée; puis je partis pour la France & Gilbert me remplaça.

Avec l'aide de nous autres écoliers, Humelius donna l'Aulularia Plauti dans la salle de la Mücke. Je fis Lycondes; j'avais un beau manteau appartenant au fils de Schærlin; Martinus Huberus figuroit mon valet Strobilus.

Entre jeunes garçons c'étoit plaisir que de s'essayer aux jeux scéniques. Un jour, dans la cour de mon père, nous imaginâmes de représenter le Saulus, dont nous savions par cœur quelques phrases, les bourgeois l'ayant joué. Roll fit Saul & moi le Père éternel. Juché sur l'échelle du poulailler, j'étois armé d'un rondin en guise de tonnerre : à l'instant où Roll passa devant moi, chevauchant vers Damas monté sur une bûche, je lançai la foudre; elle l'attrapa droit sur l'œil, le sang jaillit. Roll se mit à pleurer, disant qu'il étoit pauvre, abandonné des
fiens (ce pour quoi nous le tourmentions), mais que son malheur finiroit par être notre partage. Ses plaintes m'allèrent au cœur, & maintes fois à l'étranger elles me sont revenues à la mémoire, lorsque j'effuyois quelque mésaventure.

Certain jour que M. Froben traitoit des hôtes, nous devions réciter chez lui, déguisés en bergers, quelques élogues de Virgile. Roll avoit revêtu les guenilles de notre voisin Christeli & tenoit une cornemuse. Lorsqu'on voulut m'accoutrer de la même façon, j'eus honte & prétextai une indisposition; je restai donc au logis. J'étois jeune & ne possédais pas l'assurance de mon camarade.

Les pensionnaires de mon père jouoient la comédie lorsque nous avions des convives. Une fois ils représenfèrent le 1er acte de Phormio & Sigismond d'Andlow, qui étoit encore un enfant, rempliffoit le personnage de Crito. Il n'avoit que sept mots à dire : Ego amplius deliberandum cenfeo; res magna est. Plusieurs jours il étudia ce rôle, mais à la représentation il se prit à bégayer : E ... e ... gug amplius de ... li ... li ... li ... terandum cen ... cen ... cenfeo, & n'acheva pas la phrase. Qu'on juge des rires!

Pendant un carnaval Sigismond d'Andlow fut mandé par sa mère à Neuenburg, où elle demeuroit. Nous nous y rendîmes en nacelle, d'Andlow, Balthafar Hummel & moi. Ce fut ma première fortie de Bâle. Nous logeâmes chez Mme d'Andlow. Elle étoit de la confession évans-
gélifique; une fois elle m'envoya épier ce qu'on faisait à l'église. A mon retour, je rapportai que j'avais vu un homme revêtu d'une longue & belle robe rouge, ornée sur le dos d'une croix blanche suisse, qu'il avait mangé & bu quelque chose, mais n'en avait rien donné à personne. Mon récit fit rire M'me d'Andlow. Un jour nous allâmes chercher les gâteaux de carnaval chez J.-Jacob de Leuvenberg. M'me d'Andlow m'habilla en fille, m'ajusta une coiffe brodée d'or qui, disait-elle, me reçoit à ravir, parce que j'avais un large front, & me conduisit ainsi chez M. de Leuvenberg. Elle me présenta comme sa cousine; je dus parader pendant tout le temps qu'on but le coup du soir, & personne ne me reconnut. Mais à la danse je me donnai à connoître. Sigismond & moi, lorsqu'un prêtre se trouvait sur notre passage, nous osions l'apostropher en criant: *Disputa!* Nous ne nous gênions même pas de parler contre la papauté. Il y avait devant la maison un étang où barbotoient beaucoup d'oies; un jour j'en visai une & l'atteignis si bien à la tête qu'elle tomba roide morte; il fallut dédommager la propriétaire. Enfin le vieux Hummel, qui avait habité longtemps la maison d'Andlow à Bâle, vint nous chercher avec un cheval; il nous prit en croupe, Andlow & moi, Balthasar fit la route à pied, & c'est ainsi que nous arrivâmes chez mes parens.

Le greffier Ruft, de Trub dans l'Emmenthal, qui avait perdu sa femme & plusieurs enfants,
vint demeurer un certain temps avec nous. C'é­toit un alchimiste & un poète. Il apporta beau­coup d'argent. Ensuite il s'installa dans notre voisinage, dans la maison Truchfess, & devint un bon ami de mon père, comme aussi D. Ber­rhai qui s'occupait également de distiller. Rufius possédait un secret qui lui fut bien utile : lors­qu'on abolit le culte des images dans le terri­toire de Berne, il composa une poudre dont il enduisoit les idoles & aussitôt l'or s'en détachait, tandis qu'ordinairement les orfèvres sont obli­gés de gratter. Rufit fit un assez long séjour à Bâle. Je vis un jour en son laboratoire une grosse boule blanche de mercure, qui lui éclata dans la main de manière à la remplir. Ayant acheté la Kalchmatte dans le Siebenthal, Ruf­alla s'y fixer. Mon père, me tenant par la main, lui fit la conduite jusqu'à Liestal, à l'auberge de la Clef. Ce fut alors que je vis Joh. Calvinus: il se rendoit de Strasbourg à Genève; il eut une longue conversation avec mon père qui lui avait imprimé son premier livre: Chrifl. relig. Institu­tiones, en 1536, année de ma naissance.

J'étois toujours assez galamment habillé d'é­touffe de couleur, suivant la mode du temps: je portois un pourpoint tailladé & des chaufles mi-blanches, mi-jaune soufre. Je brûlois d'im­patience toutes les fois que maître Wolf Ebling­ger, tailleur au Marché aux Poifsons, devoit m'apporter de nouvelles chaufles.

J'avais un goût particulier pour la musique, furtout
furtout pour la musique instrumentale. Tout enfant encore, je tendois sur un chevalet les ficelles qui servaient à mettre sécher la lessive, & je les râclois soit avec les mains, soit avec un archet fait de cheveux; cela m’amusait beaucoup. J’étais grandement heureux d’entendre les ouvriers imprimeurs de mon père frapper en mesure sur le tympanon, instrument qui étoit alors très-répandu. Je me souviens de l’un de nos pensionnaires, Huber, de Berne, lequel en temps de carnaval jouoit du luth au clair de la lune après le souper : oh! quelle délicieuse musique! quel désir j’éprouvois de devenir un habile virtuose; ce devoit être, me sembloit-il, le comble de la félicité. Auffi j’avois à peine huit ans que mon père me mit entre les mains de Pierre Dorn, qu’il prenoit pour donner les leçons de luth à nos pensionnaires. Dorn fit si bien que j’acquis le renom d’être son meilleur élève; telle étoit mon habileté qu’à Montpellier on m’appeloit «l’Allemand du luth» & que les occasions de montrer mon talent dans les banquets & les aubades ne m’ont jamais manqué. Pareillement l’épinette, l’orgue me plaisoient fort. En même temps que je commençois le luth, le Dr Pierre Hœchstetter, commensal de mon père, m’apprenoit le clavicorde, qui m’inspira un goût si vif que plus tard je fus conduit à de grandes dépenses pour rassembler une collection de ce genre d’instruments, collection qui valut un moment 200 couronnes. Le chant me b.
ravissoit; je m'y exercai, sans toutefois oser me produire, ou, comme je disais alors, ouvrir le bec devant le monde, car j'étais très-timide. À l'église même je restais muet. C'est à peine si je forçais de ma réserve lorsqu'il me promenois à cheval & que j'étais bien gai; mais jusque dans mes vieux jours j'exprouve un plaisir extrême à entendre chanter, surtout quand on n'y met pas trop d'art, que les exécutans ne sont pas trop nombreux, ou qu'il s'agit de mélodies que j'ai entendues souventes fois, dans ma jeunesse, par exemple les chants des mineurs.

Dans mon jeune temps, le proviseur de l'école de Saint-Pierre étoit un Bourguignon nommé Nicolas; sa femme avoit été jetée dans le Rhin pour crime d'adultère. Ayant demandé ma cousine Marguerite en mariage, il lui envoya un joli éventail fait de plumes de paon, objet qu'il étoit habile à fabriquer: j'étais là quand son fils cadet Samuel, vêtu d'un beau pourpoint de soie, apporta ce cadeau. Marguerite refusa le présent & repartit pour Strasbourg. Nicolas en garda rancune à mon père, auquel il attribuoit son échec; il fit aiguiser un glaive bien tranchant: «C'est pour tuer Platter,» dit-il à Uebelhard, qui s'écria: «Mais vous ferez roué!» — «Roué ou non, ainsi serai-je,» répliqua Nicolas. Dieu ne le permit pas. Mais cet homme n'en mourut pas moins sur la roue, ainsi qu'on va le voir. Il avoit une gouvernante: étoit-ce la sœur de sa femme? je n'en suis pas sûr. Elle
était jolie, il la courtisa, puis un jour il tenta de lui faire violence. Elle se défendit, le repoussa; enflammé de colère, il saisit un couteau, le brandit contre elle & le lui plongea dans le sein. La femme descend précipitamment l’escalier, criant: "Il m’a assassinée!" Au seuil de la maison elle s’affaissa sur elle-même & expire. Nicolas, sans lâcher son arme, s’enfuit hors du logis & court jusque dans le faubourg Saint-Jean, derrière le Pilier noir, où se trouvent, adjacentes à la maison de Drübelmann (celui qui a rapporté des guerres de Navarre un étendard blanc & bleu), des latrines donnant sur le Rhin. Nicolas enfoncé la paroi, laissa tomber son couteau & sauta dans le fleuve. Des pêcheurs qui se trouvaient là tout près dirigèrent leur bateau vers lui & le repêchèrent. Il les supplia de lui venir en aide, avouant qu’il s’était rendu coupable d’un méfait. Ces hommes le recueillirent chez eux, séchèrent ses vêtements & réussirent à lui faire franchir la porte Saint-Jean, d’où il se mit à fuir vers la forêt du Hart. Mais les mercenaires ne tardèrent pas à être sur ses traces & à le capturer. Ramené en ville, il fut incarcéré dans la tour d’Aeschamar; immédiatement il envoya chercher chez mon père un petit Testament pour y puiser quelque consolation. Son procès fut bientôt fait: appréhendé un mercredi, le mercredi suivant le coupable subit le dernier supplice. La foule des spectateurs fut telle qu’étonné je demandai comment tous ces gens trou-
voient moyen de se procurer chacun leur cuiller (je ne m’inquiétais pas des vivres), ce qui fit bien rire. Nicolas fut lié vivant & ses membres brisés. Longtemps il s’écria : « Jesu, fili David, miserere mei! » c’est-à-dire : Jésus, fils de David, aie pitié de moi! Le dernier coup porta en pleine poitrine & fit sortir la langue de la bouche. Puis les membres furent entrelacés sur la roue qu’on dressa droite; mais dans la nuit le cadavre fut enterré secrètement sous l’échafaud.

En cette circonstance il fallut user de rigueur: en effet, peu de temps auparavant un Brabançon avait payé de sa vie un crime de moindre gravité, disait-on; or, le petit peuple se permettait des propos hardis, prétendant que Nicolas, en sa qualité de lettré, pouvait compter sur la clémence des magistrats & que les savans mettraient tout en œuvre afin de le sauver. Pour en revenir au Brabançon, à tous les carrefours le bourreau, qu’on avait mandé de Berne, maître Nicolas, un bel homme à l’air martial, lui appliquait des tenailles chauffées à rouge, ce qui produisait chaque fois une grande fumée. Quand je le vis, on lui avait arraché près le pont du Rhin une des mamelles qui était assez grosse (car il avait de l’embonpoint) & ce lambeau de chair pendoit. Puis le criminel fut mené hors la ville, sur la place des exécutions; il avait perdu toutes ses forces, ses mains étoient couvertes de sang caillé, à chaque instant il défaillait. Enfin il fut décapité; on jeta dans une
foffe son cadavre, au travers duquel on planta un long épieu, ce dont je fus témoin, car mon père m'y conduisit en me tenant par la main.

Dans la ruelle des Tanneurs à Bâle demeuroit un fabricant de savon. Il étoit d'un âge très-avancé, sa femme pareillement. Le savon qu'il fabriquoit, sa ménagère le vendoit dans une échoppe proche de l'abbaye du Safran. Passant un jour par là, mon père remarqua cette vieille, qui étoit coiffée d'un chapeau foulabe garni de fourrure; il demanda d'où elle étoit: «De Munich,» répondit-elle. Là-dessus mon père de lui raconter que jadis, du temps qu'il étoit misérable, il logeoit à Munich chez un fabricant de savon dont il recevoit, ainsi que de sa femme, toutes sortes de bienfaits; que ce digne homme étoit maître ès arts libéraux; qu'il habitoit une belle maison; que derrière le poêle étoit peint un paysan endormi, avec ces mots au-dessus: «Oh! oh! oui, que j'ai bien dormi!» Ce qu'entendant, la marchande demande à mon père son nom & s'il se souvient d'autres détails encore. «Je m'appelle Thomas,» répond mon père. A peine a-t-il achevé que la vieille lui saute au cou, pleurant & s'écriant: «O mon Tomli! nous sommes ceux dont tu parles: chassés de Bavière pour cause de religion, tombés dans la misère, depuis plusieurs années nous cherchons à gagner ici notre chétive existence.» Mon père, émerveillé de cette rencontre inopinée, pria la marchande de le conduire sur-le-
champ chez elle; il vit le mari & promit toute son aide. Il tint parole & prit soin des deux vieillards jusqu'à leur décès, lequel arriva quelques années plus tard. Le mari mourut le premier, sa femme ne tarda pas à le suivre dans la tombe. Mon père leur fit tout le bien imaginaire, les invitant, leur envoyant des vivres, leur prêtant aussi de l'argent. Il ne les appelait jamais que : «mon père» & «ma mère». Ainsi varie la fortune instable.

Projets & résolutions.

A mère étoit âgée déjà: je ne me souviens pas de l'avoir vue jeune, & j'ai été son dernier enfant. Elle étoit fujette à beaucoup de maladies; en particulier elle souffroit d'un point. Or elle fut attaquée d'une dartre, nous la crûmes perdue (heureusement elle se rétablit par la grâce de Dieu); ma sœur & moi nous nous lamentions, redoutant une marâtre qui nous maltraiteroit, à ce que disoit ma mère. Un jour que nous étions devant son lit, elle me tint un sérieux discours : «Mon fils, si je meurs, je crains qu'on ne veille pas sur toi & qu'à l'exemple de nos étudiens, tu n'époufes avant l'âge de raison quelque gour-
gandine qui sera mauvaise ménagère. Ce seroit ta perte : toute ta vie tu resterois un homme de peu & méprisé, quelque chose comme un sous-maître de ton père ou bien un méchant prêtre de village. »

Quoique je fussè bien jeune encore, ces paroles m'allèrent au cœur & s'y gravaient profondément. Du reste, j'étois ambitieux de ma nature & le spectacle du luxe ne manquoit jamais de m'inspirer des idées de grandeur. En conséquence je me dis : « Coûte que coûte, tu te comporteras de manière à faire ton chemin & à conclure un mariage honorable, lorsque l'heure en sera venue. »

Or, mon père avoit étudié la médecine ; il vendoit de beaux livres grecs & latins traitant de cette science ; au commencement de son mariage, il étoit entré avec ma mère au service du Dr Epiphanius à Porrentruy, afin d'apprendre l'art de guérir, mais la pauvreté l'avoit empêché de parvenir au doctorat. Donc je résolus d'embrasser cette carrière & de diriger vers elle mes études. Ce qui m'affermit dans ce dessein, ce fut de voir le Dr Sebastianus Sinkeler, le Dr Eucharius Holtzach aller & venir en habits de camelot bordés d'un large velours, & jouir d'une considération universelle ; le Dr Albanus se rendre fréquemment à cheval chez le comte Georges de Montbéliard ; le Dr Jean Huber prendre l'habitude de ne sortir de ville que monté sur une haquenée & précédé d'un reître. De son
côté, mon père fut très-satisfait de ma résolution. J’aimois les ouvrages de botanique & j’étois curieux d’apprendre à connoître les plantes; je me fis un répertoire où je consignai les recettes que je trouvois mentionnées dans les livres ou qu’on m’indiquoit de vive voix. Je me souviens d’avoir entendu mon père dire un jour au Dr Paulus Hœchstetter, qui demeuroit chez nous: «Le gars fera médecin, & si Dieu lui donne cette vocation, c’est peut-être parce que j’ai désiré en vain que ce fût la mienne.» Toutes ces circonstances m’encouragèrent d’abord; ensuite j’éprouvai quelque anxiété en songeant aux tristes spectacles que le médecin a sous les yeux. C’est à quoi mon père ne manqua pas de me rendre attentif: ma mère fut malade, elle eut des vomissements; comme je lui soutenois la tête avec un peu de dégoût, mon père me dit: «Si tu veux être médecin, tu ne dois te laisser rebuter ni par une chose, ni par une autre.»

C’était un signe de ma vocation que, dès ma plus tendre enfance, je prissé plaisir à regarder les bouchers ouvrir les bœufs, & cela parce que j’avais ainsi l’occasion d’examiner le cœur & l’intérieur du corps. Et je pensois en considérant la bête encore vivante: «Quelles curiosités tu portes en toi? qu’est-ce que le boucher va trouver?» Je me réjouissais toujours quand on tuoit chez nous le cochon, je demandois avec instance congé afin de voir comment on s’y prenoit pour dépecer. Il me souvient (c’est un de mes plus anciens
anciens souvenirs) d'avoir découpé des feuilles de bardane comme si j'eu eus affaire à un animal, de les avoir suspendues & d'avoir cherché où étoient les veines. Un jour, en l'absence de mon précepteur Scalerus, je m'emparai d'un oiseau & me mis à l'examiner pour savoir s'il avoit aussi des veines ; j'en découvris une grosse à la cuisse ; alors essayant de pratiquer une saignée, je piquai la pauvre bête avec un canif : à ma grande surprise elle creva, ce qui me chagrina longtemps.

Le discours de ma mère que j'ai rapporté plus haut eut cet effet, qu'à la vue d'une belle noce (telle que celle de J. Philippe d'Offenburg & de la fille de Noble Hildebrand de Schauenburg, ou celle de Rischacher & de dame Barbara, la fille du bourgmestre Meier) je me lamentois en pensant que je n'atteindrois jamais à de pareilles splendeurs. Encore enfant, je me préoccupois avec une singulière naïveté des jeunes filles d'une certaine condition, surtout de celles qui étoient un peu ménagères, puisque ma mère les tenoit en si haute estime.

Or, en l'an 50, un soir à souper, mon père qui, ce jour-là, s'étoit arrêté avec son pensionnaire Etienne am Biel dans la boutique du barbier maître Franz Jeckelmann, fit un grand éloge de Marguerite, la fille du susdit maître Franz : comme quoi, malgré sa jeunesse, elle gouvernoit fort bien le ménage de son père, qui étoit veuf ; & il ajouta qu'avec le temps...
un honnête garçon trouverait son compte en l'épousant. De ces propos & d'autres tout aussi flatteurs, je fis immédiatement mon profit : dès lors je pensai à Marguerite, plus même peut-être qu'il n'était convenable à mon âge. Toutefois mes plans inspirés de Dieu, quoique intempestifs, restèrent mon secret ; je ne m'en ouvris qu'à mon confident Martin Huber, fils de Jean, qui demeuroit chez nous. Quant à la jeune fille, ni mes paroles ni mes actions ne lui laissèrent soupçonner la nature de mes sentiments ; mais dès que je lui parlois, il me sembloit qu'elle allait deviner mes espérances ; aussi me sentant embarassé devant elle, j'espaçai toujours plus mes visites, sans compter que je craignois de me faire couper les oreilles. De tout cela le résultat fut que je devins plus sérieux, plus sédentaire, plus soigné dans ma toilette ; je me mis à travailler bravement pour vite aborder l'étude de la médecine.

Mais en 1551 la peste fondit sur Bâle. Déjà l'année précédente elle avait fait quelques apparitions. Donc, en mars 51, Nicolas Stetten, un pensionnaire de mon père, tomba malade : certain dimanche, au moment du dîner, il se trouvoit sur un fauteuil dans la chambre du poêle ; son état sembloit satisfaisant, nous ignorions qu'il eût la peste. L'après-midi, mon père nous expédia tous à Gundeldingen, y faire des sifflets avec du faule. Nicolas, resté seul, rendit l'âme dans son lit. Ma sœur Ursule, qui lui appor-
toit à manger, le trouva mort; sa frayeur fut extrême, elle n’oublia jamais ce triste spectacle qui fut une des causes de sa maladie. Nous nous disposions à rentrer en ville, à 4 heures, pour aller au prêche, quand mon père nous manda de rester à Gundeldingen; nous ne revînmes donc au logis qu’à l’heure du souper. Les voisins nous apprirent la mort de Nicolas ; on l’avait déjà enterré à Sainte-Elisabeth. Mon père étoit très-triste. Le lendemain il m’envoya à Rœtelen avec deux de ses convictores, Albert Gœbwiler, fils du Dr Pierre Gœbwiler, greffier de Rœtelen, & Pierre Horanf, fils de la sœur de la femme du susdit Gœbwiler.

Mon père lui-même alla demeurer à Gundeldingen avec ses autres commensaux. Ma sœur Urfule n’en continua pas moins à venir en ville & à y tenir en ordre notre ménage. Le jour de Pentecôte elle se trouva mal à l’église; elle put encore retourner à Gundeldingen & se mit aussitôt au lit. Elle avait un bubon à la jambe, ses forces l’abandonnèrent promptement. Saignées, remèdes, tout fut inutile; son heure était venue. Pendant les quatre jours que dura la maladie, elle tint des discours chrétiens, car c’étoit une fille pieuse, élevée dans la crainte de Dieu. Le vendredi, elle prit congé de nos parens, les embrassa, les chargea de me faire ses amitiés (j’étois à Rœtelen): «Que Dieu vous protège, mon bon père, ma bonne mère, & dites adieu pour moi à mon petit frère chéri! » Puis elle
mourut en paix; elle avait 17 ans. Le lendemain matin, nos voisins & beaucoup d’autres personnes arrivèrent de la ville pour accompagner le corps. Ma sœur fut enterrée à Sainte-Elisabeth. Mon père, accablé de douleur, coucha quelques nuits chez M. Myconius; avant de rentrer au logis, il voulut qu’on fit disparaître les vêtemens & les autres objets qui avaient appartenu à sa fille.

Pendant ce temps j’étais à Rötelien chez le greffier Pierre Gæbwiler; sa femme se montra très-bonne à mon égard. Je croyois être bientôt rappelé à Bâle; il n’en fut rien. On me cachait la mort de ma sœur; néanmoins, d’après le ton triste d’une lettre de mon père, qui terminoit par une pressante exhortation de veiller sur moi & de me garder du péché, je pressentis un malheur. A la fin, je rencontrai derrière le château une Bâloise qui se mit à s’apitoyer sur mon sort; mais remarquant mon angoisse, elle usait de réticences & m’avoua seulement que ma sœur avoit été malade. L’inquiétude me saisit & je rapportai cette conversation à la femme de mon hôte. Alors elle m’annonça, suivant ses instructions, que ma sœur étoit morte en chrétienne. Cette nouvelle me navra. Nous avions été élevés ensemble; le proviseur de mon père, Jean de Schalen, de Sion, nous avoit à tous deux donné des leçons de latin & de luth. Vive étoit notre affection mutuelle; nous avions mis en commun bien des amertumes, car notre
mère ne nous avait pas caché que, par l’achat de Gundeldingen, notre père s’était tellement plongé dans les dettes qu’il ne nous laisserait rien, absolument rien. Ainsi la faisait parler sa follicitude pour nous ; de là, par moments, une méfintelligence entre nos parens qui nous attristait fort. Ma chère sœur étoit tout récemment revenue de Strasbourg où elle eut été voir notre cousine, & déjà les prétendants à sa main commençaient à se présenter. À ces souvenirs ma douleur redoubla. Informé de mon état, mon père m’écrit une lettre de consolation ; mais il s’oublia lui-même en racontant la résignation de ma sœur, sa fin chrétienne, les adieux touchants qu’elle m’avait adressés ; aussi me semblait-il que mon cœur allait se briser, & à l’heure qu’il est, je ne puis encore lire cette épître sans répandre des larmes.

Plus tard mon père me manda qu’il fallait me vouer à la médecine : il viendroit sous peu me quérir ; je subirais la déposition, mènerois mes études bon train, & pourrois au bout de quelques années me marier ; alors la femme que j’amènerais sous notre toit adoucirait l’affliction de mon père, en remplaçant la fille qu’il venait de perdre. Cette perspective me remplit de courage, elle donna une force nouvelle aux idées que je nourrissais à l’égard de la personne dont mon père vantait la vertu & les talents ; c’était à elle, je n’en doutai pas, qu’il faisait allusion en parlant d’une seconde fille.
Tout cela m’inspirait de sérieuses réflexions & me préoccupait même trop. Quoique je fusse encore bien jeune, comme Paulus Pellonius, de Schmalkaden, m’avait initié à la poésie latine & que pour ma propre satisfaction je faisais des vers allemands pas trop mal tournés, je composais sur l’amour & ses effets quelques rimes que je dédiai à la susdite jeune fille. De peur qu’elles ne tombassent en mains étrangères, je les cachai dans la doublure de mon pourpoint. Je les y oubliai & le tailleur qui raccommoda mon vêtement les trouva. Sans me prévenir, il les montra à son beau-fils Michel, celui-ci à d’autres & voilà mes plus secrètes pensées divulguées. Alors, suivant l’usage, on ne m’épargna pas les plaisanteries. Une fois connu de quelques-uns de mes anciens camarades d’école, le fait parvint aux oreilles de mon père, qui ne fit jamais semblant de rien savoir, mais ne parut point fâché : mes sentiments cadraient avec ses projets ; on eût dit qu’en arrêtant ce mariage, il avait pressenti mes désirs. En un mot, l’Éternel y mettait la main.

Dans le plus grand secret mon père entama des négociations auprès de M. Franz Jeckelmann, se conformant à la coutume des Valaisans qui fiancent des enfants au berceau. La réponse fut que nous étions tous deux trop jeunes & qu’il était impossible de savoir comment Dieu disposerait de nous. Du reste, maître Jeckelmann se montra gracieux ; il demanda simplement de remettre à plus tard toute décision, déclarant que
Son intention n’était pas de marier ni de promettre sa fille avant plusieurs années. Quoique ces pourparlers fussent secrets & que mon père n’en eût informé ni sa femme ni moi-même, cependant les fréquentes entrevues des deux chefs de famille, comme les cadeaux réciproques de vin & de mets, permirent à ma mère, à mes camarades & à moi de supposer une entente mutuelle, dont le résultat devait être une alliance. Aussi mes amis ne se firent nullement faute de me taquiner à ce sujet dans les lettres qu’ils m’adressèrent à Roetelen.

Au mois d’août, la mortalité diminuant, mon père envoya Roll me chercher. En une matinée nous arrivâmes à Bâle. Ma mère pleura beaucoup & je trouvai la maison singulièrement morne. Le dimanche auparavant la femme du forgeron de l’hôpital était morte de la peste, l’épidémie n’avait donc pas tout à fait cessé. Je retournai à l’école & me préparai à la déposition, afin de vite commencer ma médecine, suivant mon désir & la volonté de mon père. Le 29 septembre, jour de la Saint-Michel, j’accomplis la cérémonie de la déposition en même temps que Jacques Grynaeus, Samuel Grynaeus, Frédéric de Pfirdt & d’autres. Je ne suivis que le cours de dialectique dans le Pædagogium & in secundâ classe l’explication de Cælius orator. A la maison mon père me faisait lire les auteurs grecs & le Compendium Fuchsi. Durant l’année 1552 je poursuivis sérieusement mes études, je
rédigieai en tables le Compendium Fuchfii & assistai aux leçons du Dr Joh. Huberus qui étoit professeur medicus. Il recevoit un traitement annuel de 100 couronnes & commentoit le livre d'Hippocrate De naturâ humanâ. J'entendis encore d'autres professeurs : ainsi se passèrent le printemps & l'été. A côté de cela, j'avois beaucoup de soucis : mon père étoit chargé de dettes & d'intérêts à payer, d'où naissaient entre ma mère & lui de fréquentes altercations qui m'étoient fort pénibles.

Voyage à Montpellier.

DES mon enfance je n'avois nulle autre ambition que d'être reçu docteur en médecine. Mon père approuvoit mon dessein, car lui-même avoit étudié la science de guérir. Il m'entretenoit du rang honorable qu'occupoient les doctores medicinæ, il me les montroit quand ils passoient dans la rue en chevauchant. Aussi, considérant que j'avois atteint l'âge de 15 ans, que j'étois son unique enfant & que plus vite j'aurois obtenu mon grade, plus vite je reviendrois à la maison, mon père résolut de m'envoyer à Montpellier où florissoit l'enseignement de la médecine. Il s'y étoit
étoit pris plusieurs années d'avance pour arranger un échange : il désirait que je remplaçasse Frédéric Rihener qui séjournait à Montpellier depuis trois ans déjà & faisait échange avec les fils de Laurentius Catalanius.

En ce moment avoit lieu la foire de Francfort, que les marchands de Lyon ont coutume de fréquenter ; mon père décida qu'à leur retour ils m'emmenèrentient avec eux. Thomas Schœpfius, maître d'école de Saint-Pierre, voulait également se rendre à Lyon. Or ma jeunesse exigeait que quelqu'un veillât sur moi. Nous commençâmes les préparatifs du départ ; pour fix couronnes mon père m'acheta un petit cheval. La petite sévissoit toujours cruellement. Nous attendîmes avec impatience le retour des Lyonnois & furtout d'un certain Beringer ; mais ce dernier passa par Bâle à notre insu : plus moyen de compter sur les marchands. Pourtant il en arriva un, Robertus, de Paris, qui s'acheminait sur Genève : c'étoit un homme de manières distinguées. Nous nous associâmes à lui, avec l'intention de séjournier à Genève afin d'y trouver une nouvelle occasion.

Le dimanche 9 octobre, mon père m'enveloppa dans de la toile cirée deux chemises & quelques mouchoirs ; il me remit pour le voyage quatre couronnes d'or, qu'il eut la précaution de coudre dans mon pourpoint, & trois couronnes en monnoie. Cet argent, me dit-il, étoit emprunté comme celui qui avait servi à payer mon cheval.
Mon père me fit aussi cadeau d'un écu valaisan frappé sous le cardinal Mathieu Schinner; plusieurs années après, je rapportai cette pièce à la maison. Ma mère me donna une couronne. D'un ton très-féérieux, mon père m'avertit de ne point faire fond sur ma position de fils unique, parce qu'il avait des dettes nombreuses, quoique son bien en couvrit le montant. Il exprima l'espoir que j'étudierois avec zèle, me rendrois maître de mon art & agirois auprès de Catalan pour être reçu en échange. Du reste, il m'assura qu'il ne m'abandonneroit jamais.

A notre dernier souper il convia maître Franz, ce qui fut loin de me déplaire. J'en conclus que tout étoit réglé pour mon mariage. On nous servit, outre un lapin rôti, un pigeon que j'avais pris plaisir à élever & que ma mère tua sans m'en prévenir. Elle aimoit son franc parler, ma mère : lorsqu'elle vit Daniel Jeckelmann faire mine d'allumer la lanterne pour reconduire son père, elle me dit : «Félix, assieds-toi à côté de Daniel, vous pourriez bien un jour être beaux-frères.» J'obéis, mais sans paraître avoir entendu. Le repas n'étoit point fini quand on vint chercher en toute hâte maître Franz pour aller saigner Batt Meier, qui ressentait les premières atteintes de la peste. En conséquence, neuf heures avoient à peine sonné que M. Jeckelmann me fit ses adieux, me souhaita beaucoup de bonheur & se retira.

Le lendemain 10 octobre, Thomas Schöpfius
& notre compagnon Robertus se présentèrent à cheval, passé 9 heures, de sorte qu’il étoit déjà tard quand nous fûmes prêts à partir. Je pris congé de ma mère qui pleuroit : elle s’imaginoit ne plus jamais me revoir, vu le long séjour que je devois faire à l’étranger. En outre, elle appréhendoit que Bâle ne fût saccagé de fond en comble, parce que l’empereur Charles-Quint campoit devant Metz.

Nous nous mimes en route. Mon père, qui vouloit nous faire la conduite, étoit allé nous attendre à Lieftal. Là, comme je descendais l’escalier, les éperons dont je n’avois pas l’habitude m’embarrassèrent & je faillis rouler du haut en bas de la rampe. Nous dinâmes à l’auberge de la Clef. L’hôte, père de Jacob Martin qui étudiait à Bâle, me fit cadeau de l’écot. La journée étoit avancée quand nous quittâmes la table. Mon père nous accompagna jusqu’à la porte de Kappel ; alors il me tendit la main, voulut prendre congé & dire : Felix, vale ! mais il ne put prononcer vale; il dit : Va... & partit tout triste. Je me sentis ému jusqu’au fond du cœur & je continuai navré un voyage dont la perspective m’avoit tant de fois réjoui.

Le 13 d’octobre, le ciel se mit à la pluie. À ce moment Thomas s’écarta & nous dûmes l’attendre longtemps. Survint la nuit accompagnée d’un brouillard épais. Nous nous égarâmes dans un bois du Jorat où pour l’heure il n’étoit pas sûr de voyager. Nous ne souhaitions qu’une
grange, un abri quelconque afin de nous garantir de la pluie. Après avoir bien erré, nous parvinmes enfin à un petit village, mais on refusa de nous y héberger. Alors nous louâmes un gars qui nous montra le chemin à travers la forêt & nous atteignîmes au milieu de la nuit un endroit nommé Meflières. Il y avait là une méchante auberge; loin à la ronde les maisons étoient rares. Nous fûmes reçus par une hôteffe ; le logis n'avait qu'une pièce avec fenêtres, au rez-de-chaussée. Autour d'une longue table étoient assis des mendians & des payfans favoyards. Devant eux, des châtaignes rôties, du pain noir & de la piquette.

Fuir de ce lieu, nous l'eûîons désiré, mais nous étions si trempés, il faisoit si noir que le seul parti à prendre étoit de rester, quoique l'hôteffe déclarât qu'elle n'avoit ni lit ni écurie. Tant bien que mal nous remuâmes nos chevaux dans une étable étroite & basse ; ils demeurèrent toute la nuit sellés & bridés. Quant à nous, il fallut nous affeoir à côté de ces personnages à mine suspecte & nous contenter du même ordinaire. Nous eûmes bientôt vu à quelles gens nous avions affaire, car ils examinoient nos armes & nous rudoyoient, malgré notre soin à ne pas leur en fournir l'occasion. Ils buvoient à force & ce fut en chancelant qu'ils allèrent se coucher hors de la salle devant le feu qui flamboit encore. Ils ne tardèrent pas à s'endormir, de sorte que nous l'échappâmes belle, car ils avoient médité de nous
faire un mauvais parti, comme nous l'apprit le lendemain matin notre guide qui passa la nuit avec eux sur la paille.

Grande étoit notre inquiétude. Après avoir fermé les volets, nous poussâmes devant la porte un mauvais lit qui se trouvoit dans la chambre; puis, ayant posé sur la table nos rapières nues, nous restâmes à veiller ainsi jusqu'au jour. J'étois jeune & point encore accoutumé aux aventures de voyage; j'éprouvois donc de la crainte & de la mauvaise humeur. Au bout de je ne sais combien d'heures, voyant ces gens en train de cuver leur vin (nous les entendions ronfler), Robertus & Thomas décidèrent qu'il nous falloit sortir à tout hasard, prendre sans bruit nos montures & déguerpir, n'importe dans quelle direction. Nous avions payé notre souper. En conséquence nous écartons doucement le lit de devant la porte & nous voilà dehors. Tous dormoient. Nous courons à l'étable & enfourchons nos chevaux. A ce moment arrive notre guide; il informe Robert (le seul de nous trois qui comprit le françois) que les coquins ont comploté d'aller de bonne heure nous attendre au milieu de la forêt & de nous y attaquer. Dieu mit à néant ce mauvais deffein en les plongeant dans un profond sommeil; & il étoit encore de grand matin, il s'en manquoit bien de trois heures que l’aube paraît.

Nous promîmes un bon pourboire au gars s'il nous faisstoit rejoindre la route de Lausanne
par des sentiers de traverse; nous pouvions craindre, en effet, que ces détrousseurs ne s'embusquent sur le chemin ordinaire. Enfin, après bien des tours & des détours, au moment où commençait le crépuscule, nous débouchâmes sur la grande route de Lausanne. Nous rendîmes grâces à Dieu. Vers midi nous entrâmes à Lausanne, mouillés jusqu'aux os, exténués de fatigue; nos chevaux, qui n'avoient rien mangé depuis 24 heures, n'étoient pas en meilleur état. Quand nous racontâmes à Lausanne le danger que nous avions couru, en précisant les localités, on nous répondit qu'aucun de nous n'eût-il échappé, il n'y auroit rien eu là d'étonnant: une bande commettoit alors dans le Jorat des affaisinats multipliés; son chef s'appelait «le grand Pierre». Peu de temps après il fut roué à Berne & entre autres aveux, il déclara que tout récemment, à Meffières, il avoit formé le projet d'occire des étudians. C'est ce que Thomas apprit à Berne à son retour de Montpellier, où il me l'écrit.

Le 15 d'octobre nous nous acheminâmes sur Genève, le long du lac, par les petites villes de Coppet & Nyon. Après dîner nous visitâmes Genève, & comme on remarquoit avec surprise mes cheveux que, selon la coutume du temps, je portois longs depuis mon enfance, j'allai aux étuves me les faire couper pour la première fois. Ce fut, je suppose, cette opération qui me valut un catarrhe, malaise dont jusqu'alors je
n'avais jamais souffert. Je me rendis chez M. Calvin, à qui je remis la lettre par laquelle mon père lui recommandoit Schoepfius & moi. Dès qu'il en eut pris connoissance, Calvin me dit : « Mi Felix, tout s'arrange pour le mieux : j'ai justement un excellent compagnon de voyage à vous donner, un aide-chirurgien, Michael Edoardus, de Montpellier même. Il doit se mettre en route demain ou après-demain; c'est le guide qu'il vous faut. » La nouvelle nous fut d'autant plus agréable que Robertus restoit à Genève. Donc nous attendîmes le moment de partir jusqu'au dimanche 16 d'octobre. Le matin de ce jour j'entendis Calvin prêcher devant une très-nombreuse assistance, mais je n'y compris rien.

À notre entrée à Avignon; cité considérable qui appartient au pape, Michael Edoardus me planta là. Il s'en fut loger chez un maître monnoyer de ses amis & me laissa de l'autre côté du grand pont sur le Rhône, dans la partie de la ville qui s'appelle Villeneuve. Je descendis à l'hôtellerie du Coq, un mauvais gîte hanté par des bateliers aux larges chausses & aux bonnets bleus. J'avais grand'peur, car j'étois seul & ne pouvois me faire comprendre de personne. Les habitués du lieu m'inspiroient peu de confiance: de toute la nuit à peine fermai-je l'œil. La longueur du pont de pierre qui traverse le Rhône est d'environ 1300 de mes pas; au milieu est une avance qui porte une chapelle. Le pavé est formé de petites dalles blanches & polies, de forte
qu’au lieu de pâler à cheval, il est plus prudent de conduire sa monture par la bride. On dit qu’il était impossible de ne pas rencontrer sur ce pont deux moines, deux ânes & deux rabaudes. Les rabaudes étoient sous la protection du pape, lui payant tribut ; elles occupoient toutes les maisons de deux rues assez longues ; quelques-unes de ces filles, richement accoutumées, fe tenoient en montre, invitoient les passans à entrer, voire les accoitoient brusquement. Elles avoient une supérieure nommée par dérision l’Abbesse. Dans la même ville se trouve le palais qui a servi de résidence aux papes, lorsqu’ils transportèrent leur siège de Rome à Avignon. Au haut de l’édifice on montre une cage de fer : on y avoit enfermé un chrétien réformé ; il y refta longtemps exposé à toutes les intempéries ; enfin, récemment, la mort l’avoit délivré de ce supplice.

Le lendemain matin je me levai de bonne heure. J’étois au désespoir de ne connoître personne ; j’ignороis ce que mon compagnon étoit devenu. Il me prit une telle envie de retourner au pays, que je me rendis à l’écurie où, le bras autour du cou de mon cheval, je me mis à pleurer. La pauvre bête, qui se trouvoit là toute seule, hennissait & sembloit demander de la compagnie ; on eût dit que notre abandon lui pefoit autant qu’à moi. Je sortis & me dirigeai vers un rocher qui surplombe le Rhône. J’étois navré de me sentir ainsi délaissé. Je soupçonnaïos maître
maître Michel d’être parti sans moi pour Montpellier. De noires pensées me montèrent au cerveau ; je déchirai & secouai dans le fleuve de jolis couffinets, d’un goût charmant, que j’avois achetés en route pour les expédier à la maison. Mais Dieu me vint en aide : j’entrai dans une église, c’était dimanche, on chantoit, les orgues jouoient. Cette musique me rassérerna un peu. Je regagnai mon hôtellerie où je ne fis pas grand honneur au dîner ; je me jetai sur mon lit & ne tardai pas à m’endormir, par suite de l’accablement sans doute, car la fête n’étoit pas dans mes habitudes. Vers le soir je me rendis à vêpres afin d’entendre de la musique ; je m’assis tout triste dans un coin. De retour au logis, je trouvai le valet de maître Michel qui m’avertissoit d’être prêt de bonne heure le lendemain. Je lui mandai que pour rien au monde je ne voulois passer une seconde nuit au Coq, craignant d’être affaissé par les mariniers. Il me fit donc venir chez son ami le maître monnoyeur, & après y avoir soupé, je me trouvai en meilleure disposition d’esprit.

Au matin je retournai à l’auberge en traversant le pont du Rhône. L’hôtesse écrivit avec de la craie sur une planche ce que je lui devois, tout en récitant en latin un pater noftrar. Force me fut de payer sans discussion : comment, en effet, me serois-je expliqué ? Je felle ma monture, maître Michel arrive & nous partons. Tout d’un coup mon cheval commence à boîter affreusément ci.
ment; grand est mon effroi, déjà je me vois contraint de rester à Avignon. Je mets pied à terre & m’aperçois qu’une pierre s’est logée sous le fer; je l’enlève & l’animal reprend son allure accoutumée. Après avoir passé en bac une rivière nommée Gard, nous nous arrêtâmes vers midi à Sérignac. La fille de l’hôte voulut m’embrasser: je m’en défendis, ce qui fit rire, car l’usage est de souhaiter la bienvenue par un baiser.

Le jour suivant nous arrivâmes à Chambéry; les Allemands qui habitent Montpellier ont la coutume, quand part un des leurs, de l’accompagner jusque là. Bientôt nous atteignîmes une hauteur, sur laquelle étoit plantée une croix, & j’aperçus pour la première fois la ville de Montpellier ainsi que la mer. Nous traversâmes le pont qui est proche de l’hôtellerie de Castelnau. Dans le voisinage se trouve le champ des exécutions; des quartiers de chair humaine pendoient aux oliviers, ce qui me causa une impression étrange. Nous entrâmes donc à Montpellier au milieu du jour. C’était un dimanche. Tout en chevauchant, je priai Dieu de m’accorder sa grâce & de me permettre, mes études finies, de regagner en bonne santé mon pays & la maison paternelle.

Nous croisâmes dans la rue un imposant cortège de bourgeois, soit nobles, soit roturiers. Affublés de chemises blanches, ils marchoient accompagnés de ménétriers & de porte-bannière; ils tenoient à la main des jattes d’argent remplies de sucreries, de dragées, & ils frap-
point dedans avec une cuillér du mêmê métal; celle-ci leur servoit à offrir les friandises à toutes les jolies filles qu’ils trouvoient sur leur paf-
fage. Cette vue me ragaillardit quelque peu. Après m’avoir indiqué la maison de M. Laurent Catalan, apothicaire, qui étoit située au coin de la place, maître Michel me quitta pour gagner son domicile.

M. Laurent & sa femme regardoient le divers-
tiflement devant leur officine, fermée puisque c’étoit dimanche. Laurent fut surpris de me voir arrêter court mon cheval, & encore plus de me voir mettre pied à terre. L’interpellant en latin, je lui présentai la lettre de mon père qui contenoit toutes les explications nécessaires, & celle du Dr Wolfius, ancien précepteur des fils de Catalan. Ce dernier pouffà un foupir, ordonna de conduire mon cheval à l’écurie de son beau-
père, qui étoit un Maran; & aussitôt arriva Jean Odratzheim, Strasbourgeois qui servoit dans la pharmacie; il me souhaita la bienvenue & me fit monter.

Mon voyage avoit duré vingt jours. Ma dé-
pense s’élevoit à 10 livres, 12 fchellings, 10 de-
niers, y compris l’entretien du cheval, les pourboires, les droits de passage sur les rivières.
Séjour à Montpellier.

APEINE étois-je arrivé que M. Catalan m'apprit la mort toute récente de Jacob Meier, jeune Strafbourgeois qu'il hébergeoit par échange. Il étoit fort affligé de ce malheur; il craignoit que son fils ne trouvât plus un traitement convenable chez le père de Meier, ou que ce dernier ne demandât peut-être de l'argent pour les frais de nourriture. Immédiatement l'idée me vint de déterminer maître Laurent à placer son fils à Bâle chez mon père, de sorte que nous ferions échange.

A Montpellier je rencontrai plusieurs Allemands & je m'acclimatœi bien vite. La saison étoit encore très-belle. C'étoit le moment de la récolte des olives qu'on abat au moyen de longues perches; à ce travail on emploie les paysans. Ceux-ci stationnoient en foule sur la place devant la pharmacie; ils faisoient si grand bruit que je me levai & regardant à travers les volets, je fus tout effrayé, car je crus voir des gens de guerre armés de lances; mon camarade de lit me rassura quand il m'apprit que c'étoient des ouvriers. Ce mois de décembre n'étoit pas froid
comme chez nous, il n'y avait encore point de neige. On se chauffe tout simplement au foyer commun; les étudiants ont aussi l'habitude d'allumer du bois de romarin qui donne une grande flamme très-odoriférante. Le romarin croît en plein champ; des ânes l'amènent en ville & on le brûle en hiver dans les cheminées; il est si commun qu'une charge sous laquelle l'âne disparaît ne coûte guère plus d'un carolus, c'est-à-dire un kreutzer. On tient fermées les portes des chambres & l'on condamne les fenêtres; celles-ci, de simples volets, sont pour la plupart garnies de papier, en guise de vitres. Pour la cuisine on brûle surtout des broussailles d'ilex, arbre sur lequel croissent des glands; une espèce produit des baies dont on fait la couleur écarlate, la soie cramoisie tire son nom de ce fruit qui s'appelle chermes; il renferme de petits vers qui donnent la couleur, mais s'ils ne sont recueillis à temps, des ailes leur poussent & ils s'envolent.

Je me mis incontinent à suivre les lectiones. Comme l'usage veut que chaque studiōsus se choisisse un père auprès duquel il puisse trouver conseil, je m'attachai au Dr Saporta. Je me vouai sérieusement à l'étude de la médecine; j'entendais deux ou trois cours le matin & autant l'après-midi. Les lettres & les exhortations pressantes de mon père me stimulaient vivement; je travaillais avec zèle, ce qui plaisait fort à mon vieil hôte Catalan. Toujours il me parlait latin
à sa façon, c'est-à-dire mal, & quand je lui répondais d'une manière un peu plus correcte, il en étoit tout émerveillé.

Après souper nous nous chauffions devant l'âtre ; Catalan me remettoit une antique Bible latine, où manquoit le Nouveau Testament ; je la lus, puis commentois quelques passages. Il ne se lassoit pas d'entendre les condamnations que le prophète Baruch prononce contre les idoles. En sa qualité de Maran, il ne tenoit pas plus que les Juifs aux images, mais il n'avoit garde de le déclarer publiquement. Il s'écrioit à maintes reprisès : Ergo nostri sacerdotes, c'est-à-dire : Pourquoi nos prêtres en ont-ils? Je lui répondois que les prêtres étoient dans l'erreur, que notre religion ne toléroit pas ces abus, & je lui donnois à examiner une foule de passages par lesquels Dieu interdit ce culte. Catalan écoutoit avec plaisir, me demandant comment j'étois parvenu si jeune à comprendre toutes ces choses & à pouffer si loin mes études. Je passois à ses yeux pour un prodige de science. Je lui dis que mon père, gymnasfarcha, sofit premier maître, m'avoit de bonne heure inculqué ces connaissances ainsi qu'à beaucoup d'autres ; cela détermina Catalan à exécuter plus tôt le projet qu'il avoit formé de placer chez nous son fils Gilbert, auquel il écrivit de quitter Strasbourg à la première occasion. Je fus très-satisfait d'avoir contribué pour ma part à mener cet échange à bonne fin.
Le train de maison de mon maître était chétif, à la mode espagnole. Il faut savoir que les Marans n'usent pas des aliments dont les Juifs s'abstiennent. Les jours gras, à dîner, on avait un potage de viande de mouton (rarement de bœuf) avec des navraux, des choux; il était bon, mais le bouillon n'était pas abondant. Chacun avait son assiette & mangeait avec les doigts. Ensuite venoit le rôti. Le vin ne manquoit pas; il est rouge foncé & se mêle avec beaucoup d'eau. Vous vous faites verfer par la servante la quantité d'eau qu'il vous plaît, puis le vin par-dessus; la servante jette loin le vin que vous laissez, car il ne se garde pas plus d'un an & tourne vite au vinaigre.

Mon maître déménagea sa pharmacie. Je le suivis dans son nouveau logis, spacieux & plaisant. Une salle y fut affectée à mon usage. Plus tard, avec des planches, je m'arrangeai dans la chambre haute un cabinet d'étude; je l'ornai de peintures, mon hôte y fit placer un fauteuil doré (car il prenoit grand soin de moi), si bien qu'en y entrant chacun s'extasioit. Le colimaçon aboutissait à une belle terrasse, d'où je dominais la ville entière; la vue allait jusqu'à la mer, que j'entendois gronder par momens. C'est là que je m'installois volontiers pour étudier; j'y cultivois le figuier d'Inde dont mon hôte avait reçu d'Espagne une bouture. Souvent je me plaçois à la fenêtre & jouois du luth; les personnes qui demeuroient vis-à-vis, chez M. Saint-George, en
particulier sa sœur, la demoiselle Marthe, m'écoutoient avec plaisir.

Avec la nouvelle année commencèrent une foule de divertissements, surtout les sérénades galantes, la nuit, devant les maisons. Le même individu jouoit à la fois des cymbales, du tambourin & du fifre ; on connoissoit aussi le hautbois, qui étoit même très-répandu, la viole, la guitare dont la mode prenoit. Les bourgeois notables donnoient des bals où l'on conduifoit les demoiselles; après le souper on danfoit aux flambeaux le branle, la gaillarde, la volte, la tire-chaîne. Ces assemblées se prolongeoient jusqu'à l'aube. Les bals ne cessoient qu'avec le dernier jour du carnaval.

Nous fêtâmes les Trois-Rois au Collegium entre nous autres Allemands; le vieux bedeau apprêta les mets; Andreas de Croatie eut la fève. Deux jours plus tard nous fîmes encore les Rois dans la maison de Rondeletius. Comme les Allemands reconduifoient avec des torches l'un des leurs, ils furent accostés par le capitaine du guet qui se mit à les défarmer ; de là grand tumulte devant la pharmacie de mon hôte. Stephanus Contzenus refusçoit obstinément de livrer sa dague; maître Catalan étant fort, le pria de lui remettre cette arme à lui-même; ainsi fut fait & tout rentra dans l'ordre. Dès le lendemain les Allemands portèrent plainte par-devant le baillif pour violation de leurs franchises. Le capitaine
capitaine fut blâmé & l'on nous donna l'assurance que pareil abus ne se renouvellerait pas.

Le dimanche de la Quinquagésime (notre Herrenfaßnacht) il y eut des danses dans la ville entière; partout les accords de la musique, partout des mascarades de mille espèces. Ces réjouissances continuèrent le lundi & le jour suivant, qu'on nomme le Mardi gras. Ce jour-là les jeunes bourgeois formèrent un cortège : ils portaient au cou un sac rempli d'oranges (elles sont à vil prix dans le pays, la douzaine coûte un pâtard, savoir deux deniers) & une corbeille au bras en guise d'écu. Arrivés sur la place Notre-Dame, les voilà qui se jettent à la tête les oranges, dont les débris jonchent bientôt le pavé. Le même mardi, les docteurs en droit parcoururent déguisés les différents quartiers de la ville.

Avec le Mercredi des cendres commence le carême, pendant lequel il est interdit, sous peine de la vie, de manger viande ni œufs. Il est vrai que nous autres Allemands transgressions en cachette l'ordonnance. C'est alors que j'appris à mettre du beurre sur une feuille de papier, à casser des œufs dessus & à faire cuire le tout sur les charbons; la prudence commandait de ne plus employer aucun ustensile. Durant tout un carême je jetais dans mon cabinet d'étude les coquilles des œufs que je faisais cuire à la chandelle sur du papier enduit de beurre; plus tard une servante découvrit ce tas de coquilles; elle en parla à sa maîtresse qui montra un vif déplaisir, mais...
ne poussa pas plus loin l’enquête. L’usage est de briser les pots qui ont servi à la cuisson des viandes & d’en acheter de neufs pour apprêter le poisson.

Un gentilhomme de nos voisins me pria certain jour à un concert nocturne en l’honneur d’une demoiselle; c’est ce qu’on appelle une «aubade». A minuit nous étions devant la maison. Nous commençâmes par battre du tambourin, afin de réveiller les habitants du quartier; puis les trompettes se firent entendre, ensuite le hautbois, après le hautbois les fifres, après les fifres les violes, enfin trois luths; le tout dura bien trois quarts d’heure. On nous conduisit chez un pâtissier où nous fûmes largement traités; nous bûmes du muscat, de l’hypocras, & la nuit se passa à festoyer.

Mon père m’envoya deux belles peaux teintes en vert; j’en fis un vêtement brodé de soie verte dans lequel je me pavanois & excitois l’envie des gentilshommes aux assemblées de danse (en ce temps les chaussures de cuir étoient inconnues). J’avais conclu avec un cordonnier boiteux, que nous appelions Vulcain, un arrangement en vertu duquel chaque dimanche il m’apportoit une nouvelle paire de souliers; pour toute l’année cela ne me revenoit qu’à trois francs, c’est-à-dire à dix de nos batzen.

Un jour arrivèrent deux Bâlois, gardes du corps du roi de Navarre, portant rapière & hal- lebarde, & d’une tenue irréprochable dans leurs
habits à taillades. Ils rentroient au pays. Nous les promenâmes par la ville & leur fitmes bonne chère. A Bâle ils avoient été les ennemis des étudians, avec qui plus d'une fois ils s'étoient battus la nuit; mais enchantés de notre accueil, ils promirent de ne plus jamais se mettre contre les étudians & de tenir en toute occasion leur parti. Nous les accompagnâmes jusqu'au pont de Castelnaud; on y but le coup de l'étier & en l'honneur de l'engagement qu'ils venoient de prendre, les deux soldats furent baptisés avec un verre de vin qu'on leur versa sur le chef.

Quoique plus d'un médecin ne se donne pas la peine d'approfondir son art, toujours je m'étois senti poussé à m'instruire dans tout ce qu'un docteur doit savoir. A chaque instant j'entendais répéter combien étoient nombreux à Bâle les médecins; il s'agissait donc à mon retour de faire mon chemin & même de primer mes collègues. D'autre part je n'ignorais point que mon père étoit chargé de dettes, que sa place rapportait de faibles émolumens, que les pensionnaires formoient sa principale ressource, que par conséquent il ne lui ferait guère possible de me venir en aide. Lui-même m'écrivoit de ne point compter sur sa fortune, qu'il n'étoit pas un seigneur, mais un chétif maître d'école, un pauvre paysan; que je devois faire mes calculs comme si je n'avais à attendre qu'un patrimoine nul, misérable tout au plus. Comment prévoir alors qu'il se remarieroit dans un âge très-avancé &
qu'il engendrerait une aussi nombreuse postérité?

Toutes ces circonstances m’engagèrent nonseulement à étudier & à suivre les cours avec assiduité, mais encore à regarder attentivement dans la pharmacie la manière dont se préparaient les médicaments. Mon maître possédait une forte clientèle : aussi de mes séances en son laboratoire j’ai retiré grand profit. De plus, je recueillois une foule de plantes que je fixois délicatement sur du papier. Mais avant tout je désirais connaître l’anatomie. Je ne manquais donc jamais d’être présent lorsqu’on pratiquoit en cachette l’ouverture d’un cadavre. Dans les commencements l’opération me parut repoussante ; néanmoins, avec quelques étudiants welches, je courus plus d’un risque afin d’obtenir des sujets. De fréquentes dissections avoient lieu chez Gallotus, qui avoit épousé une femme de Montpellier & jouissoit d’une certaine fortune. Il nous convoquoit pour aller en armes hors de la ville déterrer secrètement, dans les cimetières adjacens aux cloîtres, les morts inhumés le jour même ; nous les portions chez lui, où nous procédions à l’autopsie. Certains individus avoient charge de prendre garde aux enterrements & de nous conduire à la fosse.

Ma première expédition de ce genre date du 11 décembre 1554. La nuit étoit déjà sombre quand Gallotus nous mena hors de la ville au monastère des Augustins. Nous y trouvons un
moine aventureux qui s’était déguisé & nous prêta son aide. Nous entrions furtivement dans le cloître, où nous restons à boire jusqu’à minuit. Puis, bien armés & observant le plus profond silence, nous nous rendons au cimetière du couvent de Saint-Denis. Myconius avait son épée nue, comme les welches leurs rapières. Nous déterrons le mort en nous aidant des mains seulement, car la terre n’avait pas eu le temps de s’affermir. Une fois le cadavre découvert, nous lui passons une corde & tirant de toutes nos forces, nous l’amenons en haut; après l’avoir enveloppé de nos manteaux, nous le portons sur deux bâtons jusqu’à l’entrée de la ville. Il pouvoit être trois heures du matin. Nous déposons notre fardeau dans un coin & frappons au guichet. Un vieux portier se présente en chemise & ouvre; nous le prions de nous donner à boire, prétextant que nous mourons de soif. Pendant qu’il va chercher du vin; trois d’entre nous introduisent le cadavre & s’en vont le porter dans la maison de Gallotus qui n’était pas fort éloignée. Le portier ne se douta de rien. Quant aux moines de Saint-Denis, ils se virent obligés de garder le cimetière & de leur cloître ils décochoient des traits d’arbalète sur les étudiants qui s’y présentaient.

Le theatrum servait souvent aux dissections, qui étoient alors présidées par un professeur; un barbier manioit le scalpel. Outre les étudiants, l’assistance se composoit de seigneurs &
de bourgeois en grand nombre, de dames aussi, quand même on distinguait un homme ; beaucoup de moines y venaient également. Je me exercis un peu à distiller. Je prenois note d’une foule de recettes que les doctores me communiqoient ou que j’empruntois aux ouvrages de Falco ; ces derniers, mon hôte les avoit hérités de Falco lui-même ; il les gardoit sous clef dans une chambre où je m’introduisois au moyen d’une échelle & non sans danger. Je dus la connoissance d’excellens remedies, soit à Kirchmannus qui les tenoit du médecin Faber, de Cologne, soit à des étudiants qui les rapportoient d’Italie & avec lesquels je parlois science. Je couchois par écrit des loci communes in totâ medicina ; je réduisis in tabulas les livres les plus importans de Galenus ; j’entendois Rondeletius exprimer ses étranges opiniones, dont je pris soigneusement note. Une fois nous passâmes toute la nuit à copier un livret : De componendis medicamentis, que Rondeletius nous avoit prêté ; nous n’eûmes garde d’omettre une recette pour faire pousser les poils, car étant encore imberbes, nous pensions qu’une moufiache nous donneroit un air plus respectable : que de fois, le soir, avons-nous barbouillé nos lèvres, ce qui salissoit les oreillers ; nous nous faiions aussi ratisser avec le rasoir le desflos du nez, mais tous ces beaux moyens ne se montroient guère efficaces.

Sur ces entrefaites, Humelius me manda que
fa pharmacie ne lui rapportoit guère, qu’on prescrivoit peu de remèdes, que les Bâlois ne tenoient pas à d’habiles médecins, que les ordonnances étoient plutôt allemandes que latines. La plupart des docteurs purgeoient avec du féné, de la réglisse & autres recettes absurdes. Le Dr Isaac lui-même se conduissoit en charlatan de bas étage. Bref, mieux valoit à Bâle être mendiant qu’apothicaire. Tout ce que les médecins savoient faire, c’étoit de purger ; quant aux médicaments sérieux, comme ceux de Montpellier, point n’en étoit question. Humelius comptoit donc sur moi pour réformer cet état de choses. Sa lettre me stimula; j’entrevis la possibilité de surpasser mes futurs collègues & d’introduire plusieurs nouveautés, le cliftère, des topiques, enfin une foule de spécifiques excellents. Grâces à Dieu, c’est aussi ce qui est arrivé.

Mon père m’avertit de ne pas trop me laisser aller à soigner mes camarades allemands, à cause des peines qu’encourent à Montpellier ceux qui exercent l’art de guérir sans avoir de grade: on les met à cheval fur un âne, dont ils tiennent la queue en guise de bride; puis on les promène par les rues au milieu des rires de la populace, enfin ils sont conduits hors de la ville, & durant tout le trajet les enfants s’amusent à les couvrir de boue.

Le 3 de mars 1555, Guilelmus Eduardus fut reçu docteur en médecine. La promotion, pré­ssidée par Saporta, fut célébrée dans l’église en
grande solennité & au son des orgues. Le récipiendaire rendit grâces en cinq ou six langues, parmi lesquelles l’allemand, quoiqu’il ne le fût pas du reste. On lui fit faire une belle promenade à travers la ville; un plumet de foie ornoit son barret carré; les hautbois jouoient; on portoit dans le cortège des branches de fenouil & des figurines de lucre. Il y eut une magnifique collation; on lança plus d’un quintal de dragées; l’hypocras étoit excellent; ensuite vinrent les danses.

Le 28 de mai 1556, je fus reçu bachelier en médecine; le Dr Saporta fit la promotion au Collegium regium. Les doctores medici de l’université disputèrent seuls contre moi; l’actus dura de 6 heures à 9 heures du matin. Après quoi je revêtis une robe rouge & remerciai par un carmen où les Allemands ne furent point oubliés. En commençant, j’avois récité par cœur une longue oratio. Enfin je payai 11 francs & 3 fols, contre lesquels on me remit un diplôme muni du sceau. Les Allemands me présentèrent leurs félicitations; pour leur témoigner ma reconnoissance, je leur donnai un banquet.

En ce temps s’éleva un tumulte. Les étudians reprochoient aux professeurs de ne pas donner leurs cours. Ils s’assemblèrent, firent en armes la tournée des collegia & ceux qu’ils y trouvoient écoutant une leçon, ils les invitoient à sortir pour se joindre à la troupe. C’est ainsi que Hœchsfetter vint me quérir au cours de Saporta; je ne
je ne me soucios guère d’offenser ce professeur, mais Hœchstetter n’en voulut pas démordre & force me fut de m’acheminer, avec une foule énorme d’étudiens de toutes les Nations, vers la maison du parlement. Là notre procurator se plaignit en notre nom de la négligence des doctores & demanda le rétablissement de l’ancien usage en vertu duquel deux procuratores, nommés par les étudiens, étoient investis du droit de retenir leurs stipendia aux professeurs qui ne donnaient pas leurs cours. Les doctores répliquèrent par la bouche d’un procurator ; néanmoins, il fut fait droit à notre requête & le tumulte s’apaisa.

Le 16 d’octobre 1553, Guillaume Dalençon, de Montauban, fut dégradé. C’étoit un prêtre converti qui avoit apporté de Genève des livres & séjournoit depuis longtemps en prison. Revêtu de son costume ecclésiastique, il monta sur une estrade où l’évêque étoit assis. Après mille cérémonies & la lecture de nombreux passages en latin, ses ornomens sacerdotaux lui furent enlevés & remplacés par des habits féculiers; on lui rafa la tonsure, on lui coupa deux doigts, puis il fut livré à la justice civile qui l’appréhenda sur-le-champ & le ramena dans son cachot. Le 16 de janvier 1554 il fut condamné à mort & l’après-midi même il fut supplicié.

Un homme porta Dalençon sur ses épaules hors de la ville, non loin d’un couvent, à la place des exécutions où étoit dressé un monceau d. i.
de bois. A la suite de Dalençon marchoient deux prisonniers : un tondeur de draps, en chemise avec une botte de paille liée derrière le dos ; & un homme de condition, fort bien accoutré. Dans leur égarement, tous deux renioient publiquement la vraie foi. Pour Dalençon, il ne cessoit de chanter des psaumes. Arrivé devant le bûcher, il se déshabilla lui-même jusqu'à la chemise, rangea ses vêtemens dans un coin avec autant d'ordre que s'il eût dû les remettre, & se tournant vers les deux hommes qui vouloient abjurer, il leur adressa des paroles si sérieuses, que sur le visage du tondeur de draps la sueur couloit en gouttes de la grosseur d'un pois. Ce que voyant, les chanoines qui faisoient cercle, montés sur des chevaux ou des mules, lui commandèrent de finir. Alors il s'élança d'un air allègre sur le bûcher & s'assit au milieu. Par un trou pratiqué dans l'escabeau passoit une corde : le bourreau la lui mit au cou, lui lia les bras au corps & alluma le bûcher, après avoir jeté deflus les livres rapportés de Genève. Le martyr restoit paisible, les yeux tournés au ciel. Au moment où le feu atteignit les livres, le bourreau tira la corde & serra le cou du patient : la tête s'inclina sur la poitrine, dès lors Dalençon ne fit plus un seul mouvement & son corps fut réduit en cendres.

Placés au premier rang, les deux prisonniers ne perdirent rien de ce spectacle & durent avoir chaud. Ils furent ramenés à la maison de ville.
On avoit dressé, à côté de l'église Notre-Dame, une estrade sur laquelle étoit placée la Vierge; c'étoit devant cette image que les captifs devoient se rétracter. Après une longue attente, la foule n'en vit paraître qu'un seul: le tondeur de draps refusait d'abjurer, réclamant de toutes ses forces qu'on le mît à mort sans rémission, parce qu'il avait faibli. On le réintégra dans sa prison. L'autre, qui paraissait être un personnage de qualité, monta sur l'estrade & s'agenouilla devant la madone, un cierge allumé à la main. Un notaire lui lut quelque chose & il y répondit. Il eut la vie sauve, mais fut envoyé aux galères.

Le mardi suivant, on procéda contre le tondeur de draps, qui fut étranglé & brûlé de la même sorte que Dalençon. Il montra une grande fermeté d'âme & un singulier repentir d'avoir pensé un moment à se rétracter. Ce jour-là il pleuvoir, le bois ne vouloit pas flamber, & comme le patient, étranglé à moitié seulement, endurait d'atroces souffrances, du couvent voisin les moines apportèrent de la paille; le bourreau la prit & fit chercher à la pharmacie de mon hôte de la térébenthine pour activer le feu. Je voulus reprocher aux domestiques d'avoir livré cette térébenthine; ils me conseillèrent de me taire, vu qu'il pouvoit m'en arriver autant, puisque j'étois luthérien.

Un fait surprenant signala ce martyre: le jour que Dalençon périt, le 6 de janvier, il tonna très-fort aussitôt après l'exécution. Les prêtres
en plaisantèrent & dirent que c’étoit l’effet de la fumée produite par le brûlement de l’hérétique. Peu de temps après, un commissarius arriva de Toulouse & visita la ville en compagnie du baillif pour rechercher les luthériens (ainsi nommoit-on les chrétiens réformés, les appellations de calviniste & de huguenot n’étoient pas encore en usage). Des cries furent faites à fon de trompe, enjoignant sous des peines sévères de dénoncer tous les luthériens. On brûla aussi en place publique un grand nombre de Bibles & de livres théologiques imprimés par les nôtres & trouvés chez un libraire.

Mon père m’écrivit combien il étoit heureux de penser que nous autres Allemands n’étions pas inquiétés pour cause de religion. Comme il lui étoit revenu aux oreilles que j’étois non moins bon joueur de luth que bon danseur, il terminoit en me conjurant de ne pas m’amouracher d’une quelconque, car il travailloit à me donner, dès ma rentrée au pays, une femme qui m’agrérooit sans nul doute: Il me révéloït les négociations qu’il avoit entamées avec maître Franz Jeckelmann. Celui-ci ne disoit pas non, mais il vouloit attendre mon retour avant de rien décider. Mon père me faisoit l’éloge de la jeune fille, de ses vertus, de son jugement, de sa docilité. Il se doutoit depuis longtemps, & mon camarade Hummel l’avoit récemment confirmé dans cette idée, que la personne me plaifois ; c’est ce qui l’engageoit à me faire ces ouvertures, plus tôt qu’il
ne convenoit peut-être, afin que j’eusse d’autant plus hâte d’achever mon cursus studiorum & de revenir à Bâle. Il me recommandoit de poursuivre avec ardeur mes études & de ne pas négliger la chirurgica.

«Grande, disoit-il, est notre pénurie de chirurgi; la plupart font des enfans auxquels manquent & le savoir & l’expérience. Un cas difficile se présente-t-il? ils tremblent comme des pouillés mouillées, fe grattent la tête en secret, mais devant le monde promittunt salutem. Qu’en résulte-t-il? Les patients demeurent eftropiés, s’ils ne trépassent. Il faut qu’en pareilles conjonctures le medicus sache fournir conseil & assistance, prendre même le couteau en main; le profit en vaut la peine. Mon fils, le désir de ton père est de donner en toi à la patrie un honnête homme, distingué & utile. A Bâle la quantité des médecins est effrayante & si l’on n’est pas capable de surpasser ses confrères, on est sûr de rester toute sa vie une façon de mendiant, à moins de devenir un aulicus, de s’engager à l’étranger. Or, par-dessus tout je voudrois te garder chez nous. — Celui qui aura le plus de talent, celui-là épousera la femme de son choix.»

J’écrivis à la maison, avouant que la jeune fille m’étoit chère d’ancienne date; je ne demandois que le temps d’être reçu docteur & de rentrer au pays, car l’espoir d’obtenir sa main m’oitoit la pensée de me fixer autre part qu’à Bâle. J’ajoutois que la volonté de son père ne
suffisait pas, il fallait son consentement à elle, & je priais mon père de sonder à l'occasion ses sentiments. Une nuit je rêvai que j'avais mal à la main & que j'allais consulter le barbier Jeckelmann, lorsque sa fille appliqua quelque chose sur la partie souffrante & je me sentis guéri. À mon réveil je tins ce songe pour un pronostic de notre union.

Quelque temps après, plusieurs de mes compatriotes & camarades d'école arrivèrent à Montpellier. Ils portaient de longues épées suisses, leur costume était tout à l'allemande. On les eût pris pour des lansquenets, leurs manières étaient grossières. Par eux je reçus une quantité de lettres. Mon père me racontait comment il s'était acquitté de ma commission, savoir de présenter celle que je recherchais : entreprise peu aisée, car la jeune fille ne sortait que pour aller à l'église, sans compter que le bruit couroit d'une entente entre elle & moi. À la fin mon père était parvenu à lui parler seul à seule : il lui avait annoncé que je désirais savoir si elle prenait plaisir à ma personne & si, Dieu aidant, elle m'accepterait à mon retour quand je demanderai sa main. Rougissante, elle avait répondu que ce qui plairait à son père, lui plairait aussi ; toujours elle avait entendu parler de moi favorablement & toujours elle m'avait eu en estime. Du reste, que depuis longtemps je lui fusse agréable, c'est ce qu'elle avait laissé entrevoir à la marraine de son père, la vieille Schultheiss
Fren, car elle lui avait avoué ne ressentir pour personne autant d'inclination que pour moi. Donc elle m'attendroit. Elle avait le projet d'aller, un dimanche, se promener en famille du côté de Gundeldingen, & mon père se propo-foit de lui donner collation. On comprend que cette lettre me remplit de joie & de courage. J'envoyai à maître Jeckelmann & à sa fille deux beaux couffinet brodés, de l'excellent vin de Chypre & deux grosses branches de corail.

Le 25 d'août 1556, je reçus des missives de Bâle, parmi lesquelles cinq feuilles de papier pliées comme un livret in-octavo & toutes cou-vertes de l'écriture de mon père. Il se montrait satisfait de savoir que je travaillais bravement pour arriver ad gradum; il espérait que l'an pro-\chain me verroit rentrer au pays, car maître Jeckelmann commençait à s'impatienter: de nombreux prétendans, dont plusieurs de très-bonne famille, ne lui laissoient aucun repos. Mon père s'apercevoit aussi que, par l'effet de la bonne volonté dont elle étoit portée à mon égard, ma future salueroit avec plaisir mon retour & qu'elle soupiroit après ce moment. « Et ceux qui ont été éconduits répètent: Nous voulons voir quel beau docteur il fera, celui qui nous sup-\plante auprès du barbier Franz! Qu'ai-je besoin de t'en dire plus long sur ce chapitre? La ville entière est remplie de la nouvelle qu’assurément maître Jeckelmann t'a promis sa fille & que dé-\formais il est inutile de le présenter. Si tu pou-
vois entendre tous les propos qui se tiennent, ils t’exciteroient à confondre un jour ceux qui te reprochent ton bonheur. Mais si tu te préoccupes avant tout de rendre gloire à Dieu, de me com­bler de satisfaction & d’être utile à la patrie, voilà plus qu’il n’en faut pour t’encourager au travail. » Mon père me disoit encore que je reti­rerois grande louange en prenant mon grade de docteur à Bâle plutôt qu’ailleurs : le magis­trait & la bourgeoisie verroient cela de meilleur œil que si j’imitois ceux qui font leur promotion à l’étranger & qui sont réputés trop incapables pour postuler à notre université; car on connoit le dictton : Accipimus pecuniam & mittimus stultos in Germaniam.

En novembre 1556, je résolus de regagner le toit paternel au printemps suivant, par Toulouse, Paris & la France. Mon hôte m’acheta un cheval & me pourvut pour la route ; mon père me fit tenir à Paris quelque argent. Je devois avoir un compagnon, Theodorus Birckmannus, de Cologne, jeune homme érudit qui savoit jouer non-­feulement des instrumens à corde, mais encore du fifre, en sorte qu’il nous étoit facile de nous divertir en route à la moindre occasion. Un voisin vendit le cheval & je me défis de mon bon luth, non sans regret. Le 24 de février, nous traitâmes à l’hôtel­lerie nos camarades & leur dîmes adieu. Je fis visite à mes professeurs & autres connois­fances, pareillement à quelques demoiselles. Le 27 de février, je pris congé de M. Catalanus qui pleuroit,
pleuroit, de sa femme & de ses gens. Birckmann arriva devant la pharmacie avec les Allemands, qui vouloient nous faire la conduite. J’enfourchai ma monture &, Dieu aidant, mais le cœur bien gros de quitter cette bonne ville que j'avais si longtemps habitée, je me mis en route escorté d’une assez nombreuse suite à cheval. Alors je fus saisi d’effroi en songeant aux dangers qui pouvoient m’affaillir durant ce long voyage, & à la pensée que je ne reverrois plus Montpellier, mon cœur s’attendrit, mes yeux se mouillèrent de larmes.

Retour à Bâle.

OVS chevauchâmes du côté de Bâle. J’eus du plaisir quand, après tant d’années, je revis les deux tours de la cathédrale. Je déchargeai contre la porte d’un jardin mon arquebuse qui contenait deux balles, puis j’e fis mon entrée par la Spalentrhor. Riedi s’arrêta à la maison de l’Oie; Jean, le mercenaire, m’accompagna jusqu’à la Chaffe, le logis paternel, à travers la Ruelle des Tanneurs & la Place des Franciscains. Devant notre demeure je rencontrai un homme en quête d’un médecin, auquel il vouloir montrer de l’urine; peut-être
C’étoit un présage de mon avenir. Nous fôn-nâmes : personne à la maison. C’étoit dimanche, la servante étoit au prêche de l’après-midi, mon père à sa terre de Gundeldingen. Ma mère se trouvoit en visite dans le voisinage ; elle accourut & m’accueillit en fondant en larmes. Sèche & maigre, elle portoit, selon la mode d’alors, un tablier vert montant jusqu’aux épaules & des souliers blancs. Je congédiai le soldat à qui je fis présent de mon manteau. Bientôt arriva mon père avec Castaleo ; tous deux me souhaitèrent la bienvenue & admirèrent combien j’avois grandi ; en effet, depuis mon départ je m’étois presque allongé de la tête & du cou. Les voisins vinrent me faire accueil, ce fut fête dans tout le quartier. Plus tard je fus que la servante de Dorly Becherer, la sage-femme, avoit couru chez maître Franz pour être la première à communiquer la nouvelle à ma future, qui fut saisie d’effroi, cette fille ayant crié trop haut. On apprêta le souper auquel assistèrent mes anciens camarades ; à l’annonce de mon arrivée, ils s’étoient empressés de me rendre visite. Après le repas nous les accompagnâmes à la Couronne, en descendant la Fryenstrasse où Madeleine Jeckelmann me vit passer encore revêtu de la cape espagnole & s’enfuit. L’hôtelier avoit lui-même demandé la main de ma future ; il me plaisanta, d’où je conclus que toute l’affaire étoit passablement ébruitée. Puis je rentrai chez nous.
Le lendemain, Humel vint me prendre pour me conduire ici & là. Nous traversâmes d'abord la Place de la Cathédrale où M. Louis de Rischach m'aperçut; me voyant coiffé d'un barret de velours & ceint d'une épée, il se demandait qui j'étais, quand je me donnai à connaître. Après quoi j'allai saluer le Dr Sulzer, pasteur de la Cathédrale, puis le Dr Jean Huber, qui me fit un amical accueil & ses offres de service. Je le priai d'accepter un Clément Marot avec une jolie reliure de Paris. Ensuite nous descendîmes vers l'abattoir par la ruelle Saint-Martin. Devant l'étal étoit ma future; je n'y pris garde, mais elle me vit : elle entra d'abord dans la boucherie, puis se sauva au logis & elle ne retourna plus acheter la viande parce que les bouchers la plaisantoient. Après dîner, mon père me conduisît à sa terre de Gundeldingen: Nous causâmes en chemin: il me conseilla de ne pas parler vite, selon l'habitude welche; il m'entretint aussi de ses affaires, du doctorat, de mon mariage. Je m'amusai à mettre en état un luth en bois de cyprès & une grande harpe que mon père possédait d'ancienne date; j'arrangeai mes livres, mes scripta; ainsi s'écoula la première semaine.

De son côté, mon père pensait à me procurer une entrevue avec ma future. En conséquence, il invita maître Franz & sa fille à venir passer à Gundeldingen l'après-midi du dimanche suivant. C'étoit le 16 de mai, un vrai, un joyeux jour de printemps. Après dîner, je partis avec Thie-
bold Schoenauer; nous avions envoyé d'avance nos luths à la campagne. A notre arrivée, nous trouvâmes dans la cour deux jeunes filles: l'une étoit la cousine de la Schenk, promise à Daniel, fils de maître Franz; l'autre étoit Madeleine que je saluai amicalement; elle me rendit la pareille, non sans changer de couleur. La conversation s'engagea; bientôt Daniel nous rejoignit; nous nous promenâmes dans tout le domaine en parlant de choses & d'autres; ma future se comportait en personne rangée & modeste. A 3 heures nous montâmes dans la maison; je jouai du luth avec Thiebold; puis, suivant ma coutume, je dansai la gaillarde. A ce moment entra maître Franz qui me souhaita la bienvenue. Nous nous mimes à table & fîmes honneur à un goûter qui valoit bien un souper. La nuit s'apprêchoit, nous eûmes juste le temps de regagner la ville. En chemin, mon père & M. Jeckelmann prirent les devans; Daniel & moi suivions à distance avec les jeunes filles & nous causions agréablement. Dorothée avoit la parole un peu plus hardie que ma future; elle dit tout à coup: «Quand deux jeunes gens se voient de bon œil, il ne faut pas laisser les choses trainer en longueur, parce qu'un malheur est bien vite arrivé.» Sur les glacis nous nous séparâmes, maître Franz & sa compagnie rentrant par la Steinenthor, & mon père par la porte d'Eschamar. Agités par mille pensées fur mon avenir, nous gagnâmes notre lit.
J’insistois pour que notre mariage fût définitivement conclu, car je commençais à m’attacher beaucoup à ma future; je ne lui déplaisois pas non plus, comme j’étois parvenu à le lui faire avouer à demi, un jour que la cousine de ma mère, la bouchère Bulach, nous avoit invités à venir manger des cerisés dans son pré devant la Spalenthor. Voyant donc notre mutuel désir, maître Franz & mon père décidèrent que la demande feroit faite par le Dr Jean Huber. Mon père alla le prier de se charger de cette démarche, il y consentit volontiers. Un matin il manda maître Franz à la cathédrale, s’acquitta de sa commission & obtint une réponse favorable. Vers le soir il vint m’annoncer ce résultat avec sa gaîté habituelle & force félicitations ; cependant mon futur beau-père désiroit ne pas divulguer l’arrangement avant que je fusse passé mon examen de docteur; mais alors on termineroit.

Ce message me remplit de joie. M. Jeckelmann aussi paru bien aise d’avoir enfin donné son consentement. Sa longue réserve s’expliquoit par la crainte que mon père ne fût accablé de dettes ; ce qui lui déplaisoit encore, c’étoit de voir notre maison remplie de pensionnaires: “Je ne veux, disoit-il, jeter ma fille ni dans les dettes, ni dans le vacarme.” Mon père l’assura que ses dettes étoient faibles comparées à son avoir qui se composoit de maisons & de la terre de Gundeldingen ; il ajouta que lui-même ne demandoit pas mieux que de ne plus tenir de
pensionnaires. Ces explications satisfirent maître Franz, d’autant plus que M. Gaspard Krug, qui devint bourgmestre & qui m’avoir vu, lui conseilla de m’accepter, & le fils de M. Krug, Louis, lui dit de remercier Dieu, parce que je promettais d’être un jour un médecin distingué ; il estimoit que j’avois déjà fait mes preuves en soignant sa femme : celle-ci, ayant accouché de deux jumeaux, souffroit d’une faiblesse excessive & je lui avois ordonné du maifepain, qui dans ce temps-là n’étoit pas encore en usage. Aussi mon beau-père finit-il par être content & il ne se fâchoit pas lorsque j’allois dans sa boutique de barbier parler à sa fille. Toutefois ces entrevues avoient plutôt lieu en son absence & à la dérobée : je me glissais par la porte de derrière ouvrant sur la ruelle & nous restions en bas à babiller en tout bien, tout honneur. Maître Franz ferma les yeux sur ce manège. S’il traîna les choses en longueur autant qu’il le put, c’est qu’un veuf comme lui ne se sépare pas volontiers d’une fille qui, disoit-il, lui tenoit son ménage d’une manière exemplary.

En ce temps Elisabeth du Faucon fut promise à Thomas Guérin. Le fiancé, qui venoit souvent me voir avec Bembelfort, me pria d’organiser une aubade en l’honneur de sa bien-aimée. J’y consentis à la condition que les musiciens se transporteroient également dans l’endroit qu’il me plairoit d’indiquer. Donc, nous étant apprêts, tard dans la soirée, après le souper, nous
nous rendîmes devant le logis de ma future. Thiebold Schœnauer & moi jouâmes ensemble du luth, puis je pris la harpe; Bembelfort avoit une viole & comme il la posoit sur un tonneau, celui-ci tomba avec grand bruit. L'orfèvre Hagenbach accompagnoit du sifflet, ce qui formoit un charmant orchestre. Nous n'obtinmes pas le moindre signe de vie, car mon futur beau-père fe trouvoit chez lui. De là nous allâmes au Fauccon; après la férénade, nous fûmes introduits; on servit du vin en quantité & des confitures de toutes sortes. Puis nous regagnâmes notre gîte; les guets nous ayant accostés près de l'Anneau vert, nous leur donnâmes une réponse satisfaisante & ils nous laiffèrent passer. Dès lors mes visites à ma future furent fréquentes, mais toujours secrètes le plus possible; je faifois & disois toutes les folies qui vous traversent la cervelle quand on est auprès de són amante; Madeleine garoit une modele contenance. J'adoptai la mise à la mode; on ne portoit alors que des étoffes de couleur, le noir étant réservé pour le deuil. Plusieurs s'avisèrent de m'émier & comme un soir, après souper, je sortois de chez ma future, deux individus se mirent à mes trouffes dans l'intention de me roûfer; mais je parvins à m'esquiver & rien de fâcheux ne m'arriva.
Le doctorat.

Le moment était venu de prendre mon grade. Voulant fournir une preuve préliminaire de mon savoir avant de faire la demande officielle, je sollicitai de la Faculté de médecine la permission de professer au Collegium pendant la canicule, ce qui me fut accordé sur-le-champ. Aussitôt je m'y préparai. Je vendis mon cheval pour la moitié de ce qu'il m'avait coûté; mon père encaissa la somme, en sorte que j'étais à court d'argent. Grande fut mon ardeur au travail. Le 21 de juillet, après avoir, le dimanche précédent, fait afficher aux portes de l'église que j'ouvrais un cours, je donnai ma première leçon au Collegium dans l'aula medicorum. Je débutai par une longue peroratio. Puis j'entrepris l'explication du liber Galeni de causis morborum. Au commencement presque tous les medici & la plupart des professores figuroient dans l'assistance, mais à la fin je n'eus plus que deux Hollandais. A la sortie de la séance ils m'accompagnaient au logis, grimpaient sur les mûriers du jardin de mon père & se régalaient des fruits. Je leur montrai quelques curiosités pour les encourager à suivre fidèlement mes leçons.
Le 14 d’août, je me rendis chez le Dr Ofwaldus Berus, doyen de la Faculté, & dans une oratio je postulai le gradus medicus. Là-dessus je fus assigné au lendemain, dimanche après midi, chez le même Dr Ofwaldus, derrière la cathédrale, où se rencontrèrent les trois professeurs qui composaient le collegium medicum. Après avoir entendu ma harangue pour demander le grade, ils en vinrent à la censure : je prouvai que j’avais étudié tant d’années, puis j’exhibai mes diplômes de maître & de bachelier en médecine obtenus à Montpellier. Les professeurs paroissioient satisfaits ; mais quand ils se furent enquis de mon âge & que j’eus répondu : « 21 ans au mois d’octobre prochain, » le decanus se lança dans un discours pour déclarer que le candidat devoit avoir au moins 24 ans. Ils me renvoyèrent donc. Je rentrai chez nous tout contrit, persuadé que ma jeunesse alloit être un obstacle à ma promotion. Le soir même je fis mes doléances à mon futur beau-père ; il se fâcha : « S’ils mettent des empêchements, s’écria-t-il, je vous donne mon cheval & vous irez chercher votre grade à Montpellier. » Pourtant je me tourmentois bien gratuitement, car les professeurs n’avoient pas pris au sérieux leur objection & ils regrettoient que je fusse si vite.

Le lendemain 16 d’août, le bedeau vint me convier au tentamen, qui eut lieu dans la maison du Dr Ofwaldus par-devant les trois mêmes personnages. Ils m’interrogèrent longuement &
me firent furtout des quaestiones medicæ; je leur répondis de grand cœur, ce n’étoit point aussi difficile que je me l’étois imaginé. L’épreuve dura trois heures entières, après quoi l’on me donna les deux puncta à expliquer le lendemain, savoir, un aphorisme d’Hippocrate: Mutationes temporum pariunt morbos, & la Definitio medicinæ Gal. in Arte parva: Medicina est scientia salubrium, & c.

À la fin de cette séance, la fille du Dr Oswald, Marguerite, nous servit des gâteaux & du vin; alors les professeurs se montrèrent avec moi pleins de gaîté; d’ailleurs c’étoit moi qui payois.

Je passai l’examen le lendemain 17 d’août dans le même local. J’eus à différer memoriter, l’espace d’environ une heure, sur les themata qui m’avoient été remis, absolument comme si j’eusse professé. Puis les trois doctores prirent la parole pour me combattre, cela dura bien trois heures; le Dr Oswald furtout, qui se piquoit d’être un grand philosophus, me houppilla long-temps. Ensuite on me fit sortir; quand je fus rappelé, on m’informa, selon l’usage, que dans un bref délai j’aurois à soutenir une discussion publique. Enfin nous prîmes une collation dont je remis le coût, avec une douceur, à la fille du Dr Oswald.

Je me préparai pour la dispute. Je reçus du doyen deux themata; ils n’étoient pas trop de mon goût, & si le candidat avoit eu, comme aujourd’hui, le droit de choisir, j’eusse préféré quelque sujet plus ample. Je fis imprimer ces
themata avec quelques mots de commentaires, & le dimanche 29 d'août ils furent affichés aux quatre églises paroissiales ; le bedeau les alla porter à tous les docteurs & professeurs, qu'il convia en même temps à la dispute. Celle-ci était fixée au jeudi suivant. Or, le lundi, la fièvre me prit, accompagnée d'un catarrhe : c'étoit une maladie, dite le croup, qui couroit alors. J'étois donc bien mal à mon aise. L'épidémie févissait au près & au loin ; j'appris plus tard qu'elle s'étoit également montrée à Montpellier, où elle se nomme la coqueluche. Néanmoins, le jeudi 2 de septembre, je me présentai pour la soutenance qui eut lieu dans l'aula medicorum ; commencée à 7 heures, elle durait jusqu'à midi. Etoient présens presque tous les académici, car depuis longtemps il n'y avoit eu de dispute. Les doctores medici prirent seuls la parole (on ne comptoit alors pas plus d'un ou de deux studiofi medicinæ ; les professeurs Huberus & Isaacus leur donnoient des cours), mais des magistri philosphi se mêlèrent à la discussion. Dieu aidant, je m'en tirai non sans honneur. La séance terminée, j'eus à régaler à la Couronne une table entière de convives. Après le repas, j'allai au rendez-vous habituel raconter ma joie à Madeleine.

Le 6 de septembre, les membres de la Faculté me mandèrent pour m'annoncer que j'étois admis au doctorat & me félicitèrent. Dès qu'ils m'eurent fait prévenir à domicile du jour & de l'heure de la promotion, je pris les arrange-
mens nécessaires. On m'avoir assigné deux promotores: le D' Isaac, qui me donna les themata de mon discours, & le D' Oswald Ber, qui étoit chargé de me remettre les insignia. Je fis imprimer l'intimation &, le samedi suivant, accompagné du D' Isaac & du bedeau, j'allai inviter ad actum les bourgmestres, les scolarques, les academicici & un grand nombre de mes bons amis, parmi lesquels mon futur beau-père.

Le lundi 26 de septembre, je fus conduit au logis du doyen Ber. On y but de la malvoisie, puis le cortège se rendit au Collegium. Je portois un habit de camelot noir, garni sur toutes les coutures d'une bande de velours large d'une main ; j'avais des chausses rouges & un pourpoint de soie de la même couleur. Devant la demeure du D' Huber, le D' Oswald se rappela tout à coup que je devois aussi disserter sans préparation sur un sujet donné au moment même, & comme il avoit oublié de se munir d'un livre, il en fit prendre un dans le cabinet du D' Huber. Nous arrivâmes à l'aula medicorum. Elle étoit ornée de riches tapisseries & remplie de monde, car depuis longtemps aucune promotion de docteur n'avoir eu lieu. Je me plaçai dans la cathedra inférieure, le D' Isaac dans la supérieure. Les trompettes sonnèrent, & le D' Isaac ayant prononcé un discours, me proposa les themata. Aussitôt je récitai mon oratio par cœur, bien qu'elle fût longue ; puis le D' Isaac m'adressa au doyen & quitta la chaire. Le D' Oswald m'accueillit par une courte allo-
cution, & précédés du bedeau portant le sceptre, nous montâmes dans la chaire supérieure. Là, avec la solennité accoutumée, le doyen posa sur ma tête un barret de velours, puis une belle couronne par-dessus; bref, il accomplit toutes les cérémonies d'usage, sans oublier l'anneau qu'il me passa au doigt. Après m'avoir proclamé docteur, il me somma de donner un échantillon de mon savoir en traitant d'emblée la première matière venue. Il feuilleta son livre & me désigna un endroit; je lus comme si le texte de ma thèse s'y trouvait imprimé, & je me mis à différer. Au bout d'un moment, le doyen ferma le livre, disant que cela suffisait; puis il m'accorda la parole pour formuler mes remerciements, ce que je fis dans une longue harangue apprise par cœur. Ce fut le dernier acte de la cérémonie; elle avait duré plus de quatre heures. Les 4 trompettes sonnèrent de nouveau & nous sortimes en cortège pour aller à la Couronne, où le banquet était préparé. Le recteur, Wolfgang Wissenburg, marchait à mes côtés; puis venoient le vénérable Dr Amerbach & les autres academici en assez grand nombre: devant moi le bedeau & les quatre musiciens qui jouèrent tout le long du trajet. Au repas, il y avait sept tables dressées; nous fûmes très-bien traités & il ne m'en coûta que 4 batzen par tête. Le dîner finit à 3 heures, car les banquets ne se prolongeaient point alors aussi longtemps qu'aujourd'hui. Suivant l'usage, les convives précédés du sceptre
78 MEMOIRES DE FELIX PLATTER

furent congédiés par le Dr Isaac. Celui-ci me
mena en sa demeure où nous fîmes collation.
Puis on me reconduisît au logis paternel.

Fiançailles & mariage.

VSSITOT après ma ré-
ception, mon père pressa
la conclusion de mon ma-
riage & dès la fin de sep-
tembre il insista de plus
demeure où nous fîmes collation.

Fiançailles & mariage.

belle auprès du père de
Madeleine. Comme j'a-
vois subi toutes les épreu-
ves avec honneur, & que notre liaison commen-
çoit à s'ébruiter, il falloit que maître Franz se
décidât à boucler l'affaire. Il fit une réponse hon-
nête & continua néanmoins à gagner du temps,
car, ainsi que je l'ai dit, il avoit de la peine à se
fêparer de sa fille. En attendant, j'obtins la per-
mission de fréquenter ouvertement sa maison,
ce qui eut lieu de m'étonner puisque, rien n'étant
arrêté, la prudence aurait autorisé certaines pré-
cautions. Mes visites, il est vrai, se passaient en
tout bien, tout honneur; nous causions tran-
quillement de choses & d'autres, prenant plaisir
à badiner; souvent j'aidois Madeleine à préparer
des confitures de coins. Ainsi s'écouloit le temps.

Je me souviens d'une joyeuse plaisanterie:
à la Saint-Simon & Jude, je voulus gagner à
ma future l'étrenne de la foire. Dès que son père fut dehors, je me glissai dans la maison, à 9 heures du matin, par la porte de derrière qui restait toujours ouverte. N'ayant rencontré personne, car Madeleine était seule en bas dans la boutique, je grimpai furtivement au grenier ; là, je me postai près de la lucarne afin d'entendre les cloches annoncer à midi l'ouverture de la foire. J'attendis trois heures, m'ennuyant & grelottant. Enfin les cloches se mirent en branle ; aussitôt je descendis en tapinois, j'ouvris la porte de la chambre & criai de toutes mes forces : «À moi l'étrenne ! » J'espérais surprendre ma fiancée, mais je ne trouvai que la servante, & celle-ci répétant sa leçon, me dit que sa maîtresse était sortie. Or Madeleine s'était cachée sous l'escalier & bientôt elle entra en s'écriant qu'elle avait gagné l'étrenne. Je m'exécutai largement, elle aussi me fit un cadeau. Je voulus lui donner une chaînette que j'avais apportée de Paris ; mais elle me pria de la garder, de crainte des propos : « Mieux vaut attendre à plus tard, » dit-elle. En revanche, elle accepta un Testament très-bien relié que j'avais également acheté à son intention. Tel fut durant quelques semaines notre agréable manège, selon la mode des jouvenceaux.

Passé la foire, mon futur beau-père à bout de prétextes fut obligé de fixer les fiançailles au huitième jour après la Saint-Martin. A 4 heures nous nous présentâmes chez lui. De son côté figuraient comme témoins ses amis M. Gaf-
pard Krug, plus tard bourgmestre, Martin Fickler, Gorius Schielin, Batt Hug, & son fils Franz Jeckelmann; de notre côté, le Dr Jean Huber, Matth. Bornhart, Heinrich Petri. On traita des apports : maître Franz déclara pour sa fille plus de 300 livres, dont 100 florins en argent & le reste en trouseau. Quand vint son tour, mon père dit ne pouvoir rien préciser; seulement, j’étais fils unique & toute sa fortune m’appartenait. On lui représenta qu’il devoit pourtant stipuler une somme certaine, vu que des changements pouvaient survenir (comme en effet la suite l’a montré); il répondit qu’il étoit pris à l’improvisée, mais enfin qu’il accordait 400 florins; toutefois il n’étoit pas en état de les donner comptant, parce qu’il avoit pour l’heure beaucoup de dettes; en compensation, il nous offroit la table & le logement sous son toit. Ces propositions soulevèrent quelques difficultés. M. Jeckelmann s’écria qu’il ne lui convenoit point de lancer sa fille au milieu de pensionnaires tapageurs, qu’il préféroit nous avoir chez lui. Mon père aussi s’affecta fort de ce que maître Franz lui reprochait ses dettes, & si d’honnêtes gens ne s’étoient trouvés là pour intervenir, on se seroit peut-être séparé sans rien conclure. Ce fut la première pierre d’achoppement sur ma route & mon premier souci. Ma future en fut également très-chagrinée; elle se tenoit en grande angoisse dans la cuisine, d’où elle entendit tout le débat. L’affaire finit par s’arranger, sur la déclaration de
de mon père qu'il renonçait volontiers à ses pensionnaires, mais qu'il ne pouvait cependant les renvoyer du jour au lendemain. De ce moment mon père montra néanmoins quelque peu d'humeur, ce qui me gâta toutes les joies de la fête. Enfin on nous fiança l'un à l'autre: je fis cadeau à Madeleine de la chaînette d'or que j'avais rapportée de Paris. Mon beau-père nous donna un superbe repas où l'on tint belle conversation; il n'y manquait que la musique, justement ce dont j'étais le plus friand.

Franz Jeckelmann, mon futur beau-frère, avait épousé la fille de Schöelin qui lui avait apporté assez de bien. Jamais il n'avait pu s'entendre avec sa sœur: il voulait toujours commander en maître & tout bouleverser dans le ménage. Madeleine lui résistait & allait se plaindre à leur père, qui ne manquait pas de donner raison à sa fille. Après le souper je souhaitai une bonne nuit à la compagnie & regagnai notre demeure. A ce moment Franz, un peu étourdi par le vin (en temps ordinaire déjà son humeur étoit bizarre), m'accosta dans la rue & me dit qu'il me plaignoit d'épouser sa sœur, sur le compte de laquelle il se mit à déblatérer; ses discours prouvaient bien quel étoit son état, mais ils ne laissèrent pas que de me faire réfléchir. Et ce fut le deuxième ennui qui troubla mes espérances de bonheur.

La noce étoit fixée au lundi suivant. Les préparatifs furent poussés avec activité; les emplet-
tes allèrent grand train, les viandes furent apprêtées. Mon père tenoit à montrer que j'étois son unique enfant: or, bien que nous n'eussions ni parens, ni intimes, maintes personnes nous portoient intérêt; en outre, mon père résolut de faire à maître Jeckelmann la gracieuseté d'inviter tous ses amis jusqu'au dernier. Donc, le samedi venu, nous conviâmes les parens, les voisins, nos protecteurs, les maître & conseillers de l'abbaye de l'Ours, quelques membres de l'université, de la noblesse, du Conseil, les maîtres d'école & nos ouvriers avec femmes & enfans.

Le dimanche 21 d'octobre, nous fûmes annoncés conformément à l'usage. Dans les deux maisons de mon père, on prépara les tables & tout ce qu'il falloit pour la noce; beaucoup de gens vinrent nous aider; Batt Oefy, hôtelier de l'Ange, fit la cuisine. A la tombée de la nuit, je me rendis chez maître Jeckelmann; on y étoit occupé à confectionner des bouquets; je restai à souper avec eux. En rentrant à la maison, j'y trouvai M. le greffier Rust, une vieille connaissance de mon père, qui arrivait de Berthoud pour assister à mes noces & nous apportait un beau fromage de l'Emmenthal. Il étoit encore à table avec mon père, qui se montrait fort soucieux d'avoir à traiter la foule de nos convives: il se disoit qu'il n'étoit pas capable de s'en tirer avec honneur & que tout tourneroit à sa honte. A mon entrée, il me reçut mal, me reprochant d'aller voir ma fiancée & de le laisser dans l'em-
barras, sans prendre ma part de la besogne. Il étoit si fâché contre moi que M. Ruft eut grand' peine à le calmer & à le rassurer. Cette scène, la troisième qui vint empoisonner ma joie, me fut très-pénible: je n'étois point habitué à être tancé de la forte, mais plutôt à recevoir des complimens & à jouir de ma liberté. Je prévis comment les choses iroient s'il nous falloit vivre deux aux dépens de mon père. Je me couchai bien triste, & à mainte reprife le fol regret me faisit de ne plus avoir la moindre porte de sortie.

Le lendemain 22 d'octobre, jour de la Sainte-Cécile, je me trouvai tout abattu, car je n'avois guère dormi. Je passai la chemise de marié qu'on m'avoit envoyée; elle étoit ornée d'une collette d'or & de nombreuses agrafes de même métal ajouffées à une courte chemisette, suivant la mode du temps; je mis un pourpoint de soie rouge & des chausses couleur chair. Je descendis de ma chambre; mon père n'étoit plus d'aussi méchante humeur; il avoit bien essayé de recommencer ses lamentations, quoiqu'il y eût de tout en abondance, mais dame Dorothée Schenck, une maîtresse femme qui nous fut d'un grand secours dans nos préparatifs, le rabroua de la belle façon.

Les gens de la noce s'étant rassemblés chez nous, le cortége défila sous les fenêtres de mon beau-père. Le Dr Oswaldus Berus marchoit à mes côtés; malgré son âge avancé, il n'en étoit pas moins vêtu de rouge, avec un pourpoint de
foie taillé par le haut & un habit de camelot semblable au mien. Devant la maison de la mariée on me plaça sur la tête un barret de velours orné de perles & de fleurs. A 9 heures, nous entrâmes dans la cathédrale. Bientôt l’épousée, revêtue d’un tablier à corset couleur chair, arriva conduite par M. Heinrich Petri. Après le sermon nous fûmes unis l’un à l’autre & je paffai au doigt de ma femme une alliance valant 8 couronnes. Nous retournâmes à notre maison de la Chaße, où l’on nous servit à boire; j’introduisis dans la chambre haute la mariée qui reçut force cadeaux.

Il y avoit quinze tables, bien garnies, en tout plus de 150 personnes, sans compter celles qui s’servoient & dont bon nombre prirent part au desfert. Le repas eut quatre entrées. En voici l’ordre: hâchis de filet, potage, viande, poulets, brochet bouilli, rôti, pigeons, coqs, oies, bouillie de riz, gelée de foie, fromage, fruits. On versa toute espèce de bons vins, en particulier du vin de Rangen qui fut très-apprécié. Christeli le trompette fit de la musique avec sa viole; les écoliers remplirent l’office de cantores & chantèrent, entre autres, la chanson de la cuiller.

Après le repas qu’on ne prolongea point autant qu’on a coutume de le faire aujourd’hui, M. Jacob Meier, conseiller de l’abbaye de l’Ours, prononça le discours final. Puis le Dr Myconius mena la mariée chez le Dr Oswaldus Berus, où l’on dansa dans la salle basse. Il y avoit là grande
foule & beaucoup de notables. Maître Laurent jouoit du luth & Christeli du violon, car alors la viole étoit moins en vogue que de nos jours. Je voulus être galant avec ma femme & imiter ce que j'avois vu pratiquer dans les bals de France; Madeleine, toute confuse, me fit un refus amical; je n'insistai point & à l'instigation de Myconius, je dansai une gaillarde, mais seul.

On retourna souper chez nous. Il étoit déjà tard quand les invités commencèrent à se retirer. Afin d'éviter le vacarme & les plaisanteries, je me réfugiai dans la chambre de mon père; bientôt on y conduisit en secret Madeleine. Maître Franz ne la quitta qu'en pleurant & je crus qu'elle-même alloit littéralement fondre en larmes. Quelques femmes vinrent la consoler dans le cabinet de mon père: je leur servis d'un excellent clairet préparé par moi-même & que je tenois en un tonneau derrière le poêle. Après leur départ arrive ma mère, qui étoit toujours d'humeur allègre; elle m'annonce que les jeunes compagnons me cherchent, qu'il faut nous cacher & gagner le lit. Elle nous fait donc monter furtivement à ma chambre par l'escalier dérobé. Après être restés un moment assis, comme nous commencions à sentir vivement le froid, nous nous couchâmes à la garde de Dieu, & personne ne fut ce que nous étions devenus. Plus tard nous entendîmes ma mère se rendre aux privés; elle chantoit là-dedans à tue-tête, ainsi qu'une jouvencelle, bien qu'elle fût d'un âge très-avancé. Ma femme en rit de grand cœur.
Le lendemain mardi, la Catherine, servante de Madeleine, lui apporta d'autres habits. Nous la laissions entrer; c'étoit une créature enjouée qui ne manqua pas l'occasion & se permit les plus bizarres drôleries. Les gens de la noce se rasssemblèrent de nouveau pour le dîner; il commençait à 11 heures: on n'avait pas comme aujourd'hui la mauvaise habitude des heures indues. Le nombre des tables étoit le même que la veille, & le menu tout aussi abondant, sans compter la bouillie des mariés qui remplaçait alors déjà le vin chaud. Ensuite on dansa jusqu'à la nuit; au souper il y eut encore une belle quantité de monde, entre autres toutes les jeunes filles; mais chacun se retira de bonne heure.

Le jeune ménage.

ES présens de noce avoient été nombreux. Moi-même ne gardai qu'un gobelet & deux ducats: mon père prit tout le reste afin de rentrer autant que possible dans ses frais. Ma garde-robe me coûta passablement & mes premiers gains furent consacrés à la payer. Mon père retint aussi, pour se rembourser de ses dépenses, les 100 florins dot de ma femme. Maître
Jeckelmann ne me donna rien : plus tard il me rappela qu'au repas de mon doctorat il m'avait fait cadeau de 5 florins, & il avait trouvé que cela devait suffire. Madeleine apporta quelques mauvais objets de ménage, une vieille poêle à frire où sa bouillie d'enfant avait cuit, une large affette de bois dans laquelle sa mère prit son manger lorsqu'elle étoit en couches, & deux ou trois autres méchans ustensiles qu'elle plaça au ratelier dans notre chambre.

Ma femme dut songer à s'occuper de la maison. Ce fut alors que les pierres d'achoppement se multiplièrent. Le logis paternel étoit rempli de pensionnaires & abondoit en désagrément : de là mille ennuis pour les deux nouveaux mariés. Combien nous eussions préféré demeurer seuls! Mais nos moyens ne nous le permettoient pas, & nous fûmes obligés de rester près de trois années à la table de mon père. Je dus me contenter de ma chambre & recevoir mes malades dans la salle basse, où il ne faisoit guère chaud en hiver. De temps à autre des altercations s'élevaient entre mon père & moi, parce que je ne donnois rien pour alimenter la marmite : le peu que j'amaislois étoit employé à payer nos vêtemens ; en effet, je m'exposais à des reproches si j'avais des dettes chez le tailleur.

Donc nous nous disputions quelquefois, ainsi qu'il arrive lorsque vieillards & jeunes gens vivent ensemble. Ma femme n'avait d'autre désir que d'être à son ménage, quitte à se contenter
de moins; mais il fallait que mon père restituaît nos deux apports, avec lesquels nous pensions nous tirer d'affaire; or pour le quart d'heure il ne possédait ni argent comptant ni valeurs, & comme je ne voulois pas non plus l'irriter, force nous était de prendre patience jusqu'à ce que ma clientèle se fût améliorée. Cette situation m'étoit pénible: aimant ma femme, j'aurois voulu la voir dans l'état qui sied à l'épouse d'un docteur; aussi pendant longtemps ne l'ai-je pas tutoyée & la traitois-je avec déférence, de quoi mon père s'offusquoit. Pour moi les débuts de la vie conjugale ne furent donc point exempts de contrariétés.

Jusqu'au printemps suivant je ne fus guère occupé; mais je ne manquois jamais l'occasion, dans les repas, par exemple, de discourir sur les maladies & leurs remèdes; au logis je faisais de même, lorsque nous avions à notre table mon beau-père. C'étoit un bon chirurgus, d'une grande expérience: il m'entreprenoit, m'interrogeoit & ne se gênait nullement pour me dire qu'il me restoit encore beaucoup à apprendre, que chez nous les choses ne se passoient pas comme je me l'imaginois. J'étois jeune, ces propos me déplaisoient & je répliquois quelquefois; mais mon défaut de pratique me condamnoit à une feinte soumission. Pourtant ma clientèle finit par s'augmenter.

A Bâle, lors de ma rentrée, grand étoit le nombre de ceux qui exerçoient la médecine. Voici
Voici la liste des gradués : le Dr Ofwald Ber, médecin de la ville, le Dr Jean Huber, le Dr Isaac Keller, le Dr Adam de Bodenstein, dit Carlstadt, le Dr Henri Pantaléon, le Dr Gaspar Petri, dit Mellingringer, le Dr Guilelmus Gratarolus de Bergame, le Dr Jacob Huggelin, le Dr Jacob Wecker, le Licencié Philippus Bechius, Joh. Bauhinus. Je ne compte pas Jacobus Myconius ni le Dr Jacobus Zonion, qui partirent au bout de peu de temps. En fait d'empiriques il y avait : le Ziliochs, de Saint-Alban, qu'on allait consulter comme un docteur, & la veuve d'Othon Brunfels qui jouissait d'une grande vogue. À tout ce monde vinrent s'ajouter ma propre personne & , une année après, le Dr Theodorus Zwingerus. Ainsi en 1557, 1558, Bâle possédait près de dix-sept médecins. Il fallait donc m'évertuer si je voulais gagner ma vie ; à cet égard Dieu m'a comblé de bénédictions. En ce temps on vantait fort l'Ammann : c'était un paysan d'Utzensdorf vers lequel accourait une foule extraordinaire ; l'urine lui indiquait la maladie ; pendant bien des années il exerça des pratiques curieuses qui lui valurent une fortune importante. Après cet individu, le Juif d'Alfwiler fut longtemps très-couru. Dans la Ruelle des Tanneurs une vieille femme, la Lülbürenen, donnait aussi force consultations, de même que les deux bourreaux, Wolf Käse & George Käse ; leur frère aîné s'était acquis à Schaffhouse un grand renom.
MÉMOIRES DE FELIX PLATTER

de médecin, à l'exemple de son père Wolf, le bourreau de Tubinge.

Des clients de la bourgeoisie & de la noblesse commencèrent à m'arriver. Ils soumirent mon savoir à une singulière épreuve : ils m'envoyaient de l'urine & je devais deviner la maladie. Je fus si bien faire que plusieurs furent émerveillés de mes réponses & prirent l'habitude de me consulter. Chaque jour ma clientèle s'accrut, non seulement dans la ville, mais au dehors aussi : on venait exprès pour moi séjourner à Bâle ; d'autres repartirent tout de suite, emportant mes prescriptions ; ou bien encore, les étrangers me mandoient en leurs maisons & leurs châteaux ; je m'y rendois prestement, ne m'y arrêtois guère & regagnois mon domicile aussi vite que j'en étais parti. De cette façon il me fut possible de traiter une foule de malades, au près & au loin.

En avril 1559, un voleur devoit être jugé : entre autres méfaits, il avoit, à la Colombe blanche, soustrait avec effraction un baquet à laver. Je priaï mon beau-père, puisqu'il étoit du Conseil, de faire mettre le cadavre à ma disposition. Maître Franz eut l'air de croire que ma demande seroit repoussée, parce que l'Université réclameroit le corps ; peut-être aussi s'imagineoit-il que je ne saurois me tirer d'une dissection. Je me gardai de l'importuner davantage & j'allai présenter ma requête au bourgmestre Franz Oberrieth. Quoique étonné d'abord que je voulusse entreprendre seul un tel
labeur, il protesta de sa bonne volonté à mon égard & promit de soumettre au Conseil ma demande dès le lendemain. Le 5 d'avril, le criminel comparut par-devant le tribunal & fut condamné à la décollation. A l'issue de la séance du Conseil, mon beau-père vint m'annoncer qu'on m'abandonnait le cadavre, qui devait être apporté après l'exécution dans l'église de Sainte-Elisabeth, où j'aurais licence de le disléquer; j'étais seulement tenu de prévenir les docteurs & les barbiers, afin qu'ils pussent assister à l'opération, s'ils le désiraient.

Ainsi fut fait. Des gens de toute condition formèrent une nombreuse assistance, & j'en retirai grand honneur, car dès longtemps en çà, depuis Vesale, nulle dissection publique n'avait eu lieu à Bâle. Cet ouvrage me prit trois jours. Je fis ensuite bouillir les membres dégarnis de la chair, je les remontai, & j'eus un squelette que je possède encore après 53 ans. La mère du voleur était surveillante des femmes à l'église de l'hôpital ; bien des années s'étaient écoulées lorsqu'un jour elle vint me consulter. Elle avait appris que le squelette de son fils se trouvait chez moi; en effet, je lui avois fait faire une belle montre qui étoit dans ma chambre. Cette femme donc s'assit sur un banc tout près, regarda gravement le squelette sans prononcer une parole; mais quand elle fut sortie, elle dit aux gens: «Hélas! ne veut-on pas lui accorder la sépulture? »
Voyage en Valais.

En juin 1562, après Pente-côte, mon père résolut d'aller revoir son pays natal. Il soupa une dernière fois avec nous & maître Franz; il voulait se rendre le même soir encore à Dornach pour y coucher. Pendant le repas il dit à ma femme : «Madeleine, je désirerois t'emmener, car tu n'as point d'enfant & tu ferois une cure aux bains du Valais, dont la vertu est excellente contre la stérilité.» Mon beau-père possédait un cheval, il étoit en bonne humeur & s'écria : «J'y vais aussi!» Je consentis bien vite à ce voyage, vu que j'avais également mon cheval. Mon père avait ramené du Valais un mulet, il l'offrit à ma femme. Incontinent nous fîmes nos préparatifs, le lendemain nous partions. Nous prîmes par la Waßlerfalle, Berthoud & le Siebenthal. À travers des chemins malaisés, pierreux, dangereux, nous arrivâmes enfin à Sion, le samedi. Dès le premier soir bonne compagnie nous fut députée & l'on nous honora de trente mesures de vin; nous étions tous très-gais. Nous restâmes plusieurs jours à Sion; l'évêque hébergea nos montures dans son manège, de sorte qu'elles ne
nous coûtèrent rien. Le capitaine Marx Wolf ne nous permit presque jamais de manger à l’hôtel­terie ; en outre, il donna de beaux habits à ma femme & à moi. Les chanoines nous présentèrent le vin dans de grands gobelets qu’avait fabriqués Exuperantius, orfèvre de Zurich. Le mardi 15 de juin nous gagnâmes Louëche-les-Bains. Les auberges y furent nombreuses; mon beau-père & ma femme firent prix avec un hôtelier : la chambre & les eaux leur revinrent par tête à trois couronnes pour quatre semaines.

Mon père désirait me conduire dans son pays. Laisson donc M. Jeckelmann & Madeleine prendre tranquillement les bains, nous rebroussâmes du côté de Louëche-la-Ville. Je portois un bel accoutrement : un pourpoint de foie rouge, un haut-de-chausses de la même couleur, & un couvre-chef de velours non tondu. Après avoir remonté la vallée le long du Rhône, nous arrivâmes à Viége, joli endroit où nous passâmes la nuit. Quelques Platter y demeuroient & vinrent à l’auberge nous tenir compagnie. Le lendemain, de bonne heure, nous nous engageâmes dans la vallée d’où fort la Viége. A Saas commence une seconde vallée, nous primes à droite. Le chemin étoit fort étroit : pendant presque tout le trajet je dus me retenir d’une main au flanc de la montagne, tandis que mes regards plongeoyaient de l’autre côté dans un abîme effrayant. Mon père me montra la place où il avait demandé à son grand-père, Jean Summermatter,
s'il ne défiroit point mourir : « Oui, avoit répondu le vieilllard, si j'étois sûr que là-bas on me fit de la cuisine. »

Sur ces entrefaites le fentier devint excessive-ment roide ; passant au travers des mélèzes, il fe dirigeoit vers le mont sauvage qui avoisine Gren-chen. Enfin nous atteignîmes une clairière, belle & unie, qu'entouroient de sombres forêts de pins, séjour d'ours nombreux. Devant une mai-son nous accostâmes un aveugle centenaire ; ses enfans avoient presque tous les cheveux blancs ; la famille entière demeuroit dans une feule chaumière. Le vieillard nous dit qu'il avoit bien connu le grand-père de mon père, & que le même dizain avoit pu compter dix hommes de son âge. La cabane étoit faite de troncs de mélèzes juxtaposés, tout comme une vulgaire baraque. Une cousine de mon père, une Platter, nous prépara une soupe au lait ; ses cheveux n'étoient point rassemblés, mais épars. Très-fatigué, je me couchai sur la paille & dormis un moment. Mon père s'informa d'une fille avec qui jadis il avoit gardé les chèvres. Jean nous mena chez elle ; nous vîmes une femme laide, décrépite, qui étoit occupée à casser des pommes de pin ; de part ni d'autre on ne se reconnut ; à la fin elle me soula au cou en s'écriant : « Sois le bienvenu, mon cher cousin ! » (C'est là-bas un terme d'amitié.) Ensuite Jean nous conduisit à sa maison qui s'appelle In der Bünde ; sa méchante femme lui dit : « Je crois que tu m'amènes des hôtes? Eh
bien ! soit, au nom du diable!» Elle nous servit un peu de lait assaisonné de poivre & nous bûmes de l’excellent vin de la vallée d’Aoste. Après le repas on étendit dans la chambre de la paille, nous nous couchâmes dessus. À ce moment mon père me dit : « Vois, Félix, comme ici l’on me reçoit bien! »

Le lendemain matin nous arrivâmes à la maison qui avait vu naître mon père : c’était une simple cabane faite, ainsi que je l’ai dit, de pièces de mélèze qui s’entrecroisaient, & contiguë à un rocher élevé, dit Platte, d’où notre nom de famille. Cette « maison de la plate-forme » étoit, du reste, inhabitée. À la fin d’un goûter durant lequel les nombreux convives ne ménagèrent pas le vin, nous bûmes sur le rocher & je payai une couronne pour qu’on y taillât mon nom & mes armoiries. Après le coup du foir nous redescendîmes en toute hâte la montagne, nullement désireux de séjourner plus longtemps en ces parages. À Mühlebach, avant Gasen, rencontre d’une fille qui avait autrefois connu mon père : pour l’heure elle portoit deux énormes goîtres ; cette difformité n’existe qu’au-dessous de Saint-Léonard, dans le bas pays ; en haut, à Grenchen, c’est chose inconnue.

De Viége nous remontâmes encore jusqu’à Brigg. Les habitans se rendoient à l’église, mais au lieu de prendre, comme nous, le fentier des piétons au travers d’une belle prairie, la foule suivoit la route à chars qui étoit fort boueuse.
Je voulus savoir pourquoi; on me répondit:
«Plus le chemin est mauvais, plus il y a de mérite.»
Un mardi nous regagnâmes les Bains. Il étoit assez tard quand nous atteignîmes Louéche-la-Ville; Aleth & Pierre Ochier vinrent nous trouver: nous bûmes ensemble le coup du soir, puis ils nous accompagnèrent un bout de chemin avec les brocs. Alors mon père prit congé du pays valaisan. A nuit close nous entrâmes dans la vallée qui conduit aux Bains. J'avois un ver-luifant & m'amusois à le faire passer d'une main dans l'autre. Non loin de là est un village nommé Albenen, près d'un cours d'eau; il y existe un glacier & l'on attache les poules afin qu'elles puissent marcher dessus sans tomber dans les crevasses, d'où le dicton que le pays est à ce point sauvage qu'il faut y ferrer les poules. Nous arrivâmes très-tard à Louéche-les-Bains; tout dormoit. Nous frappâmes de la bonne manière à la porte de la chambrette de ma femme: Madeleine ouvrit, mais M. Jeckelmann ne fut guère satisfait de nous voir rentrer à pareille heure.
E 13 de mars 1559, furent mandés à comparoir par-devant le Conseil les fils, filles, gendres & autres parens du Hollandois qui avoit demeuré à Binningen & se faifoit appeler Jean de Bruck, quoique son vrai nom fût David Joris. Cet homme avoit institué dans les Pays-Bas une secte effroyable. En même temps le Conseil commit plusieurs de ses membres, accompagnés de ferruriers & de charpentiers, aux fins d’aller visiter les maisons des susdits individus, situées hors des murs, forcer les bahuts & saisir les livres & écrits, lesquels ils déposerent à l’hôtel de ville avec deux portraits de Jean de Bruck. Tous ses adhérents furent incarcérés. Quelle rumeur quand éclata au grand jour ce qui étoit resté si longtemps caché! La mèche fut éventée par un ébéniste, Henri, qui étoit venu des Pays-Bas avec Jean de Bruck; je l’avois souvent entendu converser secrètement avec mon père de ces choses, avant qu’elles fussent divulguées. On procéda rigoureusement: les prévenus furent interrogés dans leur prison; les théologiens reçurent charge de lire les livres & d’en signaler les fausses doc-
trines. Ils firent rapport à la Régence, où je fié­geois; elle déclara le tout entaché d’hérésie. Le bruit ayant couru que David Joris n’avait pas été enterré, mais embaumé & envoyé dans les Pays-Bas, sa tombe à Saint-Léonard fut ouverte: on y trouva le cadavre & mon beau-père coupa, comme pièce de conviction, une boucle de sa barbe rouge; puis le corps fut replacé dans la fosse. Le 11 de mai on relaxa les captifs après leur avoir fait jurer, selon l’usage, de ne point garder rancune du traitement qu’ils avaient subi. Puis, le 13, à savoir le samedi précédant Pente­côte, dans la cour de l’hôtel de ville, eut lieu le procès en maléfice contre David Joris; son corps n’était pas là; on avait seulement placé devant un poteau une caisse avec ses livres & son effigie; la sentence prononça la peine du feu. Les objets furent livrés au bourreau, qui les emmena hors des murs, de la même manière qu’il y conduit les criminels. Sur la Place des Franciscains on apporta dans une bière le cadavre qu’on avait exhumé. Devant la Steinenthor, lieu ordinaire des exécutions, un bûcher étoit préparé; le bour­reau y posa le cercueil, l’effondra, & le mort parut au jour: il étoit revêtu d’un habit de came­lot & coiffé d’un bonnet pointu de velours garni d’écarlate. L’exécuteur drefò le cadavre, recon­noissable encore & assez bien conservé; les orbites étoient vides & les paupières fermées. A côté l’on plaça les livres, l’effigie fut appliquée contre le poteau, puis le feu réduit tout en
cendres. L’assistance étoit énorme. Je vis cette exécution en compagnie de Sebastianus Castaleo.

Quelques jours plus tard, le mardi, après le sermon de repentance du matin, les Davidistes qui avoient été incarcérés parurent à la cathédrale devant la table du Seigneur. Le Dr. Simon Sultzer prononça une sévère remontrance; tous renièrent leur secte, confessant qu’elle étoit fondée sur des doctrines diaboliques; ils se réconcilièrent avec l’Eglise, & le Dr. Sultzer invita les fidèles à les considérer de nouveau comme membres de la communauté.

Le tribunal du Kohlenberg.

1559, le 18 de mars, siégea le tribunal du Kohlenberg, qui n’avoit pas été tenu depuis longtemps. Il s’assemble au Kohlenberg dans l’enceinte marquée autour du tilleul qui croît devant la demeure du bourreau. Il est formé des Francs Compagnons, c’est-à-dire des portefaix. Celui qui remplit les fonctions de juge est désigné par le nom de Lamprecht. Chacun des jurés tient un pied nu dans un seau d’eau. Par-devant eux comparaît maître Pauli, le bourreau, portant plainte pour injures contre un de ses collègues de l’é-
tranger. Les deux parties ont leur avocat qui appartient au tribunal de la ville & use du tuo­
toiement quand il prend la parole, disant, par exemple: «Toi Lamprecht, juge,» &c. Les mem­
bres du tribunal se retirent pour délibérer dans une chambre voisine où des personnes hono­
rables, commises à cet effet, les assistent de leurs conseils. Enfin la sentence est prononcée publi­
quement; s’il y a condamnation, le juge renverse du pied le baquet d’eau. Telle est la juridiction de la ville de Bâle : tout différend entre bour­
reaux doit se vider légalement devant ce tri­
bunal.

Entrée de l’empereur Ferdinand.

PRES son couronnement, en 1562, l’empereur Fer­
dinand se rendit de Franc­
fort à Strasbourg, puis à Fribourg où il arriva la veille de Noël. Les Etats de la Haute-Autriche te­
noient en ce moment une diète à Fribourg au sujet de l’impôt nommé «le méchant denier», qui fut accordé. Le con­
seiller intime de S. M. I., Blasius Heroldt, l’hi­
istoricus, qui demeurait à Bâle, ayant annoncé que l’empereur avait envie de voir notre ville, Me­
seigneurs lui envoyèrent des députés, parmi
lesquels M. Heinrich Petri, imprimeur, qui porta la parole. S. M. promit de venir. Les préparatifs furent poussés avec activité; les fourriers répartirent les logemens non-seulement dans les hôtelleries, mais encore dans les maisons les plus riches, les mieux aménagées, pourvues d'appartements ainsi que d'écuries; les propriétaires durent tout arranger avec le plus grand soin. On ordonna d'être amplement approvisionné de viande & de poisson, comme aussi de nettoyer les rues. Il fut défendu sous des peines sévères de se montrer sur la voie publique pendant l'entrée. On mit en bataille les gens armés, l'artillerie & le reste.

L'empereur partit de Fribourg & coucha à Neuenburg. Le lendemain matin il continua sa route du côté de Bâle; dans l'après-midi les bourgmestres chevauchèrent à sa rencontre. Les mercenaires revêtus de leur casaque noire & blanche les précédèrent à cheval ainsi qu'un certain nombre de trompettes. Puis venoient les jeunes gens de la ville richement accourts & bien montés; tous portaient un chapeau orné d'une blanche plume d'autruche &, par-dessus une belle cotte de mailles, une casaque à manches ouvertes & pendantes; parmi ceux qui figuraient aux premiers rangs, plusieurs avaient au cou des chaînes d'or. Leur nombre approchait de la centaine; leurs montures se distinguaient par leur harnachement.

On reçut S. M. au pont de la Wiese; M. le
bourgmestre Gaspard Krug mit pied à terre & prononça le discours de bienvenue. A la porte Saint-Blaise une troupe de bourgeois cuirassés & armés attendoient avec MM. Heinrich Petri, Falckner, Brandt & Merian l'orfèvre, qui, revê­tus de leur costume de conseillers & tête nue, portoient un dais de damas noir & blanc, sou­tenu de quatre colonnes aux mêmes couleurs; l'empereur à cheval se plaça dessous & gagna fon logis. A côté de S. M. I. marchoit à pied M. le bourgmestre Krug, tenant à la main fon barret fuiffe. Pendant le trajet l'empereur lui adrefsa maintes questions; fa première remarque fut: «La cité de Bâle n’est guère fortifiée.» A quoi le bourgmestre répondit: «Nous avons de bons voisins,» ce qui pouvoit s'entendre foit des Au­trichiens & des habitans des contrées limitro­phes avec lesquels nous vivions en bonne intel­ligence, foit de la Confédération qui nous couvroit de fa protection.

Cette entrée eut lieu à 5 heures. D'abord ve­noient les bourgmestres qui étoient restés à che­val, avec leurs bourgeois, mercenaires & trom­pettes; puis les autorités d'Ensisheim devant les­quelles chevauchoient de jeunes nobles armés de javelines; ensuite les comtes de l'Empire, les seigneurs de la noblesse & les prélats; après eux S. M. I. sous le dais, précédée de la bannière impériale, d'une quantité de trompettes & de timbaliers, & entourée d'une foule de trabans à pied. Suivoient à cheval une cinquantaine d'ar-
chers couverts d'armures & portant des étendards noirs, enfin d'autres cavaliers en grand nombre. Le cortège déboucha du Petit-Bâle, passa le pont, remonta l'Iléngaffe, traversa le Marchéaux Grains & la Fryenstrasse jusqu'à l'Arbrisseau, pour s'arrêter devant l'Utenheimerhof & le Rechburgerhof où l'empereur descendit. Sur tout le parcours la haie étoit formée par les bourgeois équipés, armés & accoutrés de la plus gente façon. La fuite impériale fut logée le mieux possible chez les particuliers & dans les hôtelleries.

Avant le souper, les bourgmestres & les principaux conseillers descendentirent de la maison de ville à l'Utenheimerhof. Introduits dans l'appartement de S. M., ils lui présentèrent le cadeau de bienvenue, savoir: une grande coupe d'argent renfermant 1000 florins d'or, un char chargé de 40 muids de vin avec les armes de la cité peintes sur le tonneau, 100 sacs d'avoine marqués de la croisée bâloise, & quelques cerfs.

La nuit venue, chacun s'évertua pour amuser les étrangers. Je soupi chez Ambrosius Froben, & fus placé à côté du héraut de l'empereur, un gai compagnon. Toute la nuit on monta la garde avec vigilance. Le lendemain matin, S. M. I. se rendit dans la maison de M. Rechburger où l'on avait dressé un autel sur lequel fut dite la messe. Après dîner l'empereur se remit en route; un cortège pareil à celui de la veille l'accompagna depuis son logis jusqu'à la porte Saint-Alban; seulement c'étoient d'autres bourgeois qui che-
vauchoient autour de S. M. & qui formoient la haie. S. M. coucha à Rheinfelden ; de là elle se rendit à Schaffhouse, & le propos courut que Strasbourg avoit fait la réception la plus riche, Bâle la plus jolie, Schaffhouse la plus guerrière.

Les sept mortalités de Bâle.

L me souvient que la première peste sévit en 1539, 1540, 1541, tantôt décroissant, tantôt redoublant d'intensité. Elle dura trois ans, jusqu'à la fin de 1541.

La deuxième peste eut lieu pendant les années 1550, 1551, 1552, 1553. Elle commença vers la fin de 1550, fut très-violente & emporta beaucoup de monde. L'hiver suivant & même le printemps de 1552 furent passables ; cependant le fléau n'avait pas tout à fait disparu & l'automne fut signalé par une forte recrudescence dans le Grand comme dans le Petit-Bâle, ce qui dura jusqu'en avril 1553. La troisième peste, de 1563 à 1564, est appelée la grande mortalité. Elle fut très-meurtrière, sans durer aussi longtemps que les autres. J'eus l'occasion d'être utile à bien des gens. L'épidémie apparut dans l'hiver de 1563 ; elle remontoit le Rhin & s'avanoit sur le pays des Suisses ; elle cessa
cesla vers la fin de 1564, mais elle avait eu le temps d’enlever un nombre extraordinaire d’individus, jeunes & vieux. L’enfance surtout fut atteinte, puis les servantes & les compagnons ouvriers. Presque tous ceux qui, à la Saint-Jean, revinrent du service étranger, succombèrent. Les hôpitaux & les refuges étaient remplis de malades ; parmi les bourgeois nombreuses furent les victimes, marchands & artisans, conseillers, savans, étudiants, écoliers, prédicants. Les femmes enceintes & accouchées mouraient pour la plupart, les personnes âgées aussi. Par moments (je l’ai vu), on enterrait à la fois dans la même fosse plus de vingt cadavres. On transportait sans interruption de l’hôpital à Sainte-Elisabeth les morts, qui étoient jetés dans une grande fosse ; celle-ci restait ouverte plusieurs jours jusqu’à ce qu’elle fût bien remplie, & les corps n’étoient recouverts que d’une très-mince couche de terre. Les rues se trouvaient complètement désertes ; dans les assemblées, à l’église & ailleurs, on remarquait des vides considérables & une quantité de gens veufs. Cependant les cas de guérison après longue maladie ne furent point rares.

Quoique grand, le nombre des victimes est incertain, car les décès ne furent pas enregistrés comme quelques années plus tard. On parle communément de milliers & de milliers : l’exagération est évidente. Le Dr Sultzerus, alors premier pasteur, & moi qui eus à soigner une foule
de malades & qui prenois note des décès, nous avons, en calculant chacun de notre côté, évalué le chiffre des morts à tout près de 4000: pour Bâle ce n’est pas rien. A l’hôpital, d’après les frais d’inhumation portés au registre du 28 février 1564 au 24 mars 1565, j’ai supputé que durant cette période le nombre des décès avait dû être juste de 200.

Dès que la mortalité fut sur son déclin, & même pendant qu’elle sévissait dans toute sa force, enlevant des familles entières, les mariages allèrent bon train. On se remarioit quelques femmes après être devenu veuf; les femmes enceintes, même près de leur terme, convo-loient en secondes noces, & l’autorité dut les empêcher de se repourvoir d’un conjoint avant un certain nombre de mois; il fut aussi défendu aux veuves & aux filles d’épouser un étranger non bourgeois, sous peine d’être expulsées de la ville.

La quatrième mortalité eut lieu en 1576, 1577 & 1578. Elle éclata en 1576, à Augst, dans la Rue blanche, chez un meilager qui l’avait rapportée on ne sait d’où & qui en fut la première victime avec sa femme, sans compter que huit jours après son beau-frère & son frère en étaient atteints à leur tour. La peste se répandit de maison en maison, de rue en rue, & bientôt elle eut envahi Augst & Bâle. Elle dura toute l’année 1577, sévissant plus ou moins fort, tantôt ici, tantôt là, jusqu’au printemps de 1578;
alors elle cessa. Pendant ces deux années le nombre des victimes fut assez grand.

La cinquième mortalité eut lieu de 1582 à 1583. Elle commença vers le mois de juillet 1582 & dura jusqu’en mars 1583 environ. Dans ce court espace de temps elle enleva beaucoup de monde, 1095 individus à peu près. Le registre de l’hôpital m’apprend que de juillet 1582 à mars 1583 il est mort 103 personnes, la plupart de la peste; il indique aussi le chiffre des guérisons, 115. À Saint-Pierre on enterra 11 personnes en juillet, 25 en août, 28 en septembre, 39 en octobre, 30 en novembre, 31 en décembre, 22 en janvier & février 1583.

La sixième mortalité éclata en 1593 & se prolongea jusqu’à la fin de 1594. Combien de gens l’épidémie atteignit-elle? c’est ce qui n’est pas fixé, quoique l’on eût justement cette année-là commencé à tenir un registre des naissances & des décès, registre qui se lisait au nouvel-an après le sermon du soir. Il est mort 524 personnes en 1593 & 902 en 1594. Si de ces nombres on déduit la moyenne des décès dans les années normales, savoir 250, on peut supposer qu’en 1593 l’épidémie a emporté 274 personnes & 652 en 1594; total: 926 individus, tant jeunes que vieux.

La septième mortalité (1609, 1610, 1611) commença en octobre 1609. La peste s’était déjà dans le Margraviat, particulièrement à Lœrrach, comme en plusieurs localités de l’Alsace;
il paroît que l'apprenti du boulanger Altenbourg la prit à Schopfen, où tout le monde mouroit, & l'apporta chez son maître qui demeuroit au Petit-Bâle. D'abord le fléau, non plus que le mal de tête, ne se fit pas beaucoup sentir, de forte qu'on ne s'en préoccupa guère, quoique dans le Grand & dans le Petit-Bâle le chiffre des maladies & des décès fût de temps à autre plus fort que d'habitude. On doutoit même que ce fût la peste, malgré des symptômes caractéristiques qui s'étoient montrés çà & là; mais en juillet l'épidémie se déclara tout à fait & avec une violence croissante. A partir du 12 d'octobre 1610, on enterra 250 & même 288 personnes par semaine; enfin en décembre le fléau décrit de moitié & plus.

Il y eut :

<table>
<thead>
<tr>
<th></th>
<th>Malades</th>
<th>Décès</th>
<th>Guérisons</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>Dans les cinq faubourgs</td>
<td>1720</td>
<td>1146</td>
<td>574</td>
</tr>
<tr>
<td>Dans le reste de la ville</td>
<td>2990</td>
<td>1913</td>
<td>1077</td>
</tr>
<tr>
<td>Dans le Petit-Bâle</td>
<td>1039</td>
<td>724</td>
<td>315</td>
</tr>
<tr>
<td>A l'hôpital</td>
<td>659</td>
<td>185</td>
<td>474</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>Total</strong></td>
<td><strong>6408</strong></td>
<td><strong>3968</strong></td>
<td><strong>2440</strong></td>
</tr>
</tbody>
</table>

En complétant cette récapitulation au moyen des registres de Saint-Théodore & de l'hôpital, je trouve que le nombre total des décès s'est élevé à 4049; il y eut 165 ménages où le mari & la femme moururent tous les deux.
Baptême d’Auguste, fils du duc de Wurtemberg, l’an 1596.

VR une hauteur non loin de Stuttgart, le fils aîné du duc, ayant fait halte avec 150 chevaux, accueillit le margrave George-Frédéric de Baden & Hochburg & son épouse. Le cortège composé d’environ 300 cavaliers entra dans Stuttgart; il avoit bien un huitième de mille de long. Au palais étoient postés une trentaine de trabans armés de hallebardes, avec des habits de damas rouge tout neufs & galonnés d’argent, & des barrets de velours ornés de plumes blanches. Ils avoient des fanfares & des fifres: le brouhaha étoit assourdisissant.

Le lendemain matin, 7 de mars, les princes & seigneurs se rendirent à l’église de la cour; le Dr Lucas Osiander prêcha revêtu de damas. Au milieu de l’office, les princes & leurs épouses s’avancèrent sur une magnifique estrade dressée au centre de l’église; grand nombre de nobles les précédoient; la fille aînée du duc portoit le jeune seigneur sur un couffin qu’à droite & à gauche deux comtes soutenoient. Après la prédication, il fut procédé au baptême: une coupe dorée contenoit l’eau; les deux Osiander, le père
& le fils, élevèrent cette coupe, puis le fils ayant versé l'eau d'un vase dans l'autre, le père baptisa l'enfant & le nomma Auguste. Durant la cérémonie, les accords de la musique se firent entendre; il y avait 30 chanteurs, des trompettes, des fanfares; on joua aussi de l'orgue.

On se rendit au banquet. Voici l'ordre qu'on observa tout le temps de notre séjour: les timbaliers entrent les premiers & alloient se placer sur la galerie; là jouoient 12 trompettes, tour à tour, 6 à la fois. Les timbaliers & les musiciens arrivoient avec l'étendard de damas sur lequel étoient peintes les armes du duc. Dans la salle des chevaliers le duc & son épouse pronoient place au haut d'une longue table; à une autre les comtes & seigneurs ; à une troisième le maréchal de la cour, le maître d'hôtel & les principaux officiers; à une quatrième les dames nobles. La salle des chevaliers étoit tapissée d'or & d'argent; la vaisselle étoit d'argent, artificiellement travaillée & curieuse à voir. Le chant, l'épinette, les harpes, les fifres ne cessaient de se faire entendre, tout cela sans trop de bruit, mais avec d'autant plus de charme. La salle des ecclésiastiques contenioit vingt tables pour la noblesse, les docteurs, les fonctionnaires, les prédicans. Dans la salle dite Tirnitz toutes fortes de gens étoient assis autour de 80 à 90 tables; au dessert il y avoit 12 tables & 10 personnes par table; les servantes, les nains, &c., occupoient 7 à 8 tables. Après le repas, surtout le soir, il y
avoir bal & tandis que les princes dansoient, on portoit des flambeaux devant eux. Les trompettes jouoient d'abord, puis les hautbois. C'étoient le maréchal de la cour & l'intendant qui indiquoient les danses; sur le tout il y auroit long à conter.

Mardi 9 de mars, des cries & des placards apposés dans le palais annoncèrent le chevaleresque jeu de bague. La carrière étoit dans le Lusfgarten, où se trouvoient dressés quatre beaux mâts artificiellement taillés & dorés. Un grand concours de peuple s'y rasssembla. Les princesses, à voir la comtesse palatine douairière de Wurtemberg, la margrave & la duchesse de Wurtemberg, les deux filles du prince & une foule de dames se rendirent à la Maison de plaisance pour assister au spectacle. Les juges siégeoient sur une estrade tapissée de velours. A midi le jeu commença dans l'ordre suivant:

Les dix partis ou compagnies arrivèrent : d'abord le duc, puis les autres champions, quelques-uns même quand on couroit déjà. Tous étoient masqués, impossible de les reconnoître. Leurs travestissements, riches & singuliers, ne fauroient se décrire; je vais néanmoins essayer d'en donner une idée.

La première compagnie étoit celle du duc. En avant chevauchoit un trompette; suivoient deux cuirassiers, l'un tout revêtu d'une armure blanche complète, à l'ancienne mode, recouverte d'un corsage, avec un large chapeau bordé de blanc
& garni de plumes noires ou jaunes, fon court-
fer bardé également ; l’autre, à la nouvelle mode,
avoit ainsi que fon cheval une armure noire
damasquinée d’or. Venoit un chameau paré d’un
tapis de soie rouge & portant un globe de la
terre aussi grand que joliment peint ; il étoit
conduit par deux Turcs en habits de soie rouge
richement galonnés d’or & d’argent. De temps
en temps le globe s’ouvroit ; deux fous y étoient
cachés, qui jouoient du violon. Un deuxième
chameau, caparaçonné de jaune, étoit mené par
des Turcs pareillement habillés de jaune ; il por-
toit un joueur de luth & une femme assiè sur
une haute selle. Il y avoit encore trois chameaux,
conduits chacun par deux Turcs vêtus les uns
de blanc, les autres de bleu & les troisièmes de
vert ; sur l’animal étoient un homme & une
femme masqués & travestis. On eût dit que les
femmes avoient la poitrine & les bras nus ; ces
personnages tenoient à la main une corne d’abon-
dance ou quelque autre objet curieux. Partout
la soie, le velours, l’or & les pierreries. Venoit
le duc, costumé à la pâïenne ; des peintres avoient
merveilleusement rehaussé d’or fon armure,
quantité de plumes multicolores surmontoient
fon casque ; le corsage étoit d’une nuance agréa-
ble à l’œil ; une jupe de drap couleur chair & par-
sémée d’or pendoit jusqu’à terre ; dans la course
elle flotoit en arrière ainsi que les longues man-
ches ; les jambes & les bras sembloient nus,
étant couverts de drap de couleur. Seul le duc
portoit
portoit de belles bottes qui montoient à mi-cuisse & des éperons d’or d’une forme étrange. Une lance dorée dans la droite, il tenoit au bras gauche un bouclier décoré de précieuses peintures. Son cheval, élégamment cuirassé, portoit des touffes de plumes sur la tête & à la queue. Les deux compagnons du duc avoient le même accoutrement que lui, mais moins riche. Ils firent d’abord le tour de la carrière, & passant devant les dames, ils les saluèrent d’une révérence, tandis que les chameaux se couchoient sur les genoux. Après le défilé les chameaux furent emmenés hors des barrières pour qu’ils n’effrayassent pas les chevaux ; le duc & sa suite firent halte au haut bout de l’enceinte.


La troisième entrée fut celle du margrave Georges-Frédéric. En avant, cinq musiciens avec cymbales, fanfares & hautbois. Puis trois lanciers, une flamme au bout de la lance. Ensuite
trois cavaliers de front, le margrave au milieu, le Rhingrave à sa droite, le seigneur de Rappenstain à sa gauche; tous trois l'écu au bras, & escortés par deux hommes de pied. Trois suivants conduisioient chacun par la bride un cheval non monté. Tous portaient des cottes de mailles, des jupes & des chapeaux pointus ornés de longs rubans; ils sembloient nus, comme les peintres représentent les héros antiques, car vêtus de foie couleur chair, ils étoient couverts d'armures de la même couleur avec des lis d'argent & des flammes de feu. Pour les chevaux aussi, la couverture, la selle, les rênes, tout étoit de foie couleur chair. Sur les écus des trois seigneurs, des artistes habiles avoient peint des traits de l'histoire romaine & des devises en latin. On admira surtout les neuf chevaux, tous blanc & de taille égale.

La quatrième entrée représentoit Janus. On vit d'abord deux chevaliers noirs, porteurs de lances, dont l'un étoit armé de toutes pièces. Puis deux pages, le premier vert, le second griscendré, dos à dos, simulant un homme double; ils jouoient du violon. Ensuite Janus à cheval, c'est-à-dire deux hommes, l'un vert, l'autre gris, qui sembloient n'en former qu'un seul. Celui de derrière portoit une boule de neige; il avoit deux visages & une fontaine sur la tête. Le harnachement des chevaux étoit gris & vert. Venoit encore un autre homme à deux visages égale-ment.
La cinquième entrée figurait les trois déesses. Trois ménétriers habillés de rouge ouvraient la marche ; suivaient trois lanciers ; les lances & leurs flammes étoient de couleur bleue. Puis Cupidon, qu'on auroit dit nu ; c'étoit un enfant de six ans armé de l'arc. Enfin, à cheval, les trois déesses : Junon, Minerve & Vénus, vêtues de taffetas bleu ; leurs longues robes à manches flottantes étoient richement rehaussées d'or ; elles avoient de longs cheveux blonds. Vénus conduisait Cupidon par un ruban. Les chevaux étoient caparaconnés de bleu.

La sixième entrée. Deux joueurs de cornemuse, habillés de bleu & coiffés de chapeaux pointus ; trois lanciers avec flammes rouges ; trois cavaliers en manteaux d'écarlate garnis d'une bordure d'or large d'une palme, les manches flottantes, de larges chapeaux ornés d'un épais galon rouge & bleu. Les chevaux étoient harnachés de rouge & or, avec de jolis écus dorés & peints sur la tête & à la queue.

La septième entrée. Quatre joueurs de viole, deux en rouge, deux en bleu. Un joueur de luth, trois lanciers avec flammes rouges & bleues. Trois chevaliers en casaque bleue, manches rouges & ornemens magnifiques. Derrière la tête ils avoient des signes d'or : l'un un soleil, l'autre une lune, le troisième une étoile. Chaque courfier, harnaché de rouge & de bleu, portoit sur le front & à la queue le même signe que son cavalier.
La huitième entrée représentait les sept planètes. D'abord quatre joueurs de trompe, vêtus de bleu. Puis sept cavaliers à la file : six étoient, ainsi que leurs montures, parés d'une brillante soie bleue parsemée de flammes d'argent. Le premier étoit un comte d'Eberstein ; en guise de masque, il portoit sur la figure un soleil d'or. Le deuxième, le comte de Tubingen, représentait la lune ; son masque étoit une lune d'argent. Les autres tenoient les attributs des planètes. Tout à la fin s'avanceit Saturne, habillé de jaune, coiffé d'un chapeau pointu, une faux sur l'épaule, à la main un enfant.

Les gentilshommes du margrave formoient la neuvième entrée, en entier composée de Mores. D'abord quatre joueurs de cornemuse & un More qui frappoit sur deux cymbales de cuivre comme dans le corps des timbaliers ; puis deux Mores à cheval avec des étendards ; enfin neuf Mores, trois par trois, armés de longues flèches blanches & noires. Tous sembloient être nus & avoir la peau noire ; de blancs turbans entourjoient leurs têtes garnies de cheveux crépus. Leurs fabres étoient tous de même forme & de même couleur.

La dixième entrée se composoit de huit Turcs en habits d'un beau rouge, chapeaux pointus, longues écharpes, le fabre au côté, des croisies dorées à la main. Des joueurs de viole les précédoient.

Pendant qu'il défiloit, chaque parti étoit ac-
compagné d’un trompette & de deux cuirassiers ducaux. Puis il alloit prendre place à la suite des précédens cortèges. Au soleil c’étoit un spectacle éblouissant; tous les instrumens jouoient à la fois.

Le défilé terminé, la course de bague commença. Le duc exécuta tous les exercices & lutta contre tous les champions qui le présenterent, fournissant trois carrières avec chacun. En cas d’égalité, il fallait recommencer une ou deux fois, jusqu’à ce que l’avantage fût manifeste. Un trompette donnait le signal du départ, & lorsque la bague étoit enlevée, les douze trompettes sonnoient. Le duc gagna 31 coups, sans compter celui contre le margrave. À chaque fois le vainqueur étoit amené au son des fanfares devant les juges qui décidoient du haut de leur estrade & distribuoient les coupes, dorées pour la plupart & dont quelques-unes pesaient de 40 à 50 loths. Le duc remporta 32 coupes; une fut gagnée par un moine, une par l’un des manteaux rouges, une par le Soleil, une par la Lune, une par le comte d’Eberstein, une par le comte de Tubingen, une par un More. Toutes les autres, comme je l’ai dit, furent attribuées au duc qui s’en montra fort joyeux; il brandissait sa lance & changeoit souvent de cheval.

On se retira en grande solennité, les dix compagnies faisant les saluts d’usage devant les princesses & les dames; chaque parti regagna ses quartiers. Après le banquet les danses se pro-
longèrent très-tard & voici comment elles furent conduites. Le timbalier donna le signal: aussitôt, les juges choisirent les jeunes filles, d'abord une princesse, puis les plus considérables de la noblesse; remettant à chacune une superbe couronne à laquelle était attaché un anneau ou quelque autre bijou précieux. A un second coup de timbale, ils appelèrent trois fois par son nom & ses titres celui qui avait mérité un prix; le vainqueur s'avancéit, les juges lui adressaient quelques paroles & mettaient sa main dans celle de la demoiselle. Celle-ci lui plaçoit sur la tête la couronne & dansait avec lui; la danse terminée, le seigneur faisait une révérence & offroit à sa dame la couronne. Le duc avait mérité la récompense comme s'étant distingué entre tous; le margrave, parce que, suivant la déclaration du juge, il s'était signalé non-seulement par ses prouesses, mais encore par l'extrême élégance de son cortège; le comte de Tubingen, parce qu'il avait gagné une coupe, ainsi que le maître d'hôtel du comte de Holach qui faisait partie de la bande des Turcs & qui dans trois carrières avait enlevé chaque fois la bague. Après cette cérémonie on dansa encore un peu; à une heure chacun gagna son lit.

Mercredi 10 de mars, se tint le tournoi des baquets. Après le repas, vingt chevaliers, dix Wurtembergeois & dix du Margraviat, se présentèrent en champ clos. Au lieu de casques, ils étoient coiffés de grands feillots peints & foli-
dement attachés à la cuirasse; ces feillots étoient enduits de poix & soigneusement rembourrés à l'intérieur, de manière que la tête ne fût pas gênée. Ils portoient des robes de coutil noir piqué, par-dessus leur armure, & de vastes haut-de-chausses bien garnis de paille; ils montoient des haridelles sur de méchantes petites selles, sans bride, ventrière, trouffe-queue, ni étriers; ils tenoient à la main de longues lances de bois dont le bout étoit émoussé comme celui d'un échalas de vigne. Equipés de la forte, un Wurtembergeois & un Margravien se couroient fus en pleine carrière, la lance en avant, & parfois l'un d'eux mordoit la pouffière, lâchant son arme. Beaucoup de gens étoient apollés pour les relever & empêcher les chevaux de les fouler aux pieds, ce qui arrivoit néanmoins. Il y avoit un montoir & le champion désarconné se remettoit en selle. Après avoir combattu un contre un, ils coururent cinq contre cinq, & quand ils tomboient de cheval, on rioit fort, quoique ce jeu ne fût pas sans danger ; cependant il n'y eut pas d'accident grave, mais tous y reçurent de bonnes contusions dont ils se plaignoient encore les jours suivans. Les juges distribuèrent quelques prix, de 6 à 1 florin.

Le jeudi 11 de mars, tournoi à pied. Le duc se présenta le premier, escorté de sa compagnie; tout leur accoutrement étoit blanc, jusqu'aux souliers & au fourreau de l'épée; seul le chapeau étoit gris; au bras gauche ils portoient un
braffard de soie blanche. En tête du cortège marchaient le capitaine & trois gentilshommes munis de croffes d’argent, & suivis de fanfares & de fifres; venoit le duc ayant à sa droite le comte d’Eberflein, à sa gauche le comte de Tubingen; ils tenoient des épieux peints en noir & blanc. Trois pages armés de longues piques portaient trois casques ornés de belles écharpes. Puis deux gentilshommes que suivoient également trois pages vêtus de blanc. Après le défilé & trois réverences, ils se retirèrent dans une tente magnifique.

Alors parut avec sa compagnie le fils aîné du duc. Deux trabans armés de masses noires & rouges ouvrıoient la marche; suivoient les fifres & les timbaliers, puis le fils du duc, seul, en cuirasse blanche, le casque ouvert, de force qu’on voyoit son visage, un vêtement jaune devant & rouge derrière, des bas noirs; des bottes dont le haut étoit noir, & un braffard jaune. Après lui 24 hommes marchaient trois par trois, tous de même taille, équipés comme le jeune duc, munis de longues lances; sur le heaume quantité de plumes rouges, noires, blanches ou quelque autre signe. Après avoir défilé, ils se rendirent à la tente qui leur étoit réservée.

La troisième entrée fut celle du margrave & de sa troupe. Deux trabans avec des masses; deux fifres; deux timbaliers habillés de rouge & de blanc, avec des plumes de même couleur; le margrave; à son côté le Rhingrave en cuirasse blanche,
blanche, le casque ouvert, paré d’une belle écharpe rouge rayée de blanc, du reste habillé de blanc comme le margrave; outre un panache blanc, de longs rubans de soie blanche, attachés au cou, flottoient derrière lui. Venoient deux gentilshommes, des fifres & des tambours habillés de la même façon que les précédens, puis vingt-quatre hommes marchant trois par trois & au premier rang trois gentilshommes en cuirassé noire; ils portoient, ainsi que les trabans, des hauts-de-chausses de velours noir, une casaque rouge & jaune, des plumes de même couleur, un brassard, des bas l’un d’une couleur, l’autre de l’autre, des demi-bottes brunes, divers ornemens aux pieds. Tous, même le margrave & le Rhingrave, étoient armés de longues lances. Ils étoient suivis de deux hommes qui tenoient des glaives de tournoi. Ayant défilé, ils entrèrent sous la tente du jeune duc.

En quatrième lieu se présentèrent trois seigneurs, deux comtes de Holach & le sire de Rappoltzftein, dans de belles armures noires & blanches, un vêtement couleur olive & parfemé d’étoiles d’or, des hauts-de-chausses gris cendré, bas verts, bottes blanches, de grands panaches; ils étoient munis de longues lances; leurs trabans, leurs tambours, leurs fifres étoient vêtus de rouge; leurs valets les suivoient portant des glaives de tournoi.

Après le défilé le jeu commença. Deux combattans se couroient sus le casque fermé & la h. i.
lance de tournoi au poing. Cette lance, longue, mince, se termine par un morceau de fer arrondi. Les champions s’avançoient devant l’estrade des dames jusqu’à la barre faite de pièces de bois croisées, & après une révérence, ils s’attaquent bravement, visant surtout au casque & au col, cherchant à toucher l’adversaire de façon à le faire reculer, & cela par trois fois. Celui qui brise le plus de lances sur le corps de son antagoniste remporte l’honneur du combat. On remplace aussitôt les lances rompues. Puis les combattants tiroient les glaives de tournoi, épais & émoussés à la pointe comme au tranchant; ils s’en affénoient des coups furieux, faisant cinq passes & cherchant à frapper droit sur le casque, même aussi de côté. Le vainqueur est celui qui casse le plus de glaives sur son adversaire; les épées brisées se remplacent immédiatement. Chaque jouteur a deux témoins qui mettent la paix lorsque les parties s’échauffent & ne veulent plus s’arrêter; le duc étoit coutumier du fait.

De cette manière combattirent d’abord le jeune duc & le jeune seigneur de Lunenbourg; puis le duc de Wurtemberg & ses deux acolytes, les comtes d’Eberstein & de Tubingen. Tous luttèrent du premier au dernier; dès qu’un champion quittait la lice, un autre s’y présenta. A la fin la troupe se partagea en deux camps & deux par deux ils se coururent fous contre la barrière. Quand ils eurent brisé leurs
lances, ils s'escrièrent presque une demi-heure avec les épées; ils s'en calèrent une bonne quantité sur le corps, si bien que la place étoit jonchée de débris. Ils ne s'arrêtèrent que lors- qu'ils furent rendus de fatigue; ce fut un grand tumulte. Durant la mêlée les instrumens ne cessèrent de retentir. Les combattans étoient pourvus à mesure d'armes nouvelles. Enfin le signal de la retraite donné & la paix proclamée, chacun regagna sa tente, puis tous se retirèrent dans le même ordre qu'à l'arrivée. Après le sou- per & la danse on distribua les récompenses, en usant du même cérémonial que pour celles de la course de bague.

Vendredi 12 de mars, dans la cour du château, douze Marxbrüder & douze Federfechter venus de divers pays, entre autres de Strasbourg, se livrèrent un affaut. Le duc leur signifia que c'étoit à rouge, c'est-à-dire que le sang devoit couler, sinon rien ne comptoit. On se battit à toute espèce d'armes; le combat fut particulièrement acharné avec les épées dites Duschtecke & avec les javelines. Il y eut bien dix blessés; à l'un d'eux un coup d'épée fit sauter l'œil. Celui qui tiroit du sang à son adversaire recevoit des juges un cadeau, savoir des pièces de monnoie, telles que têtes de moines, chenapans, & même des écus. Après le repas, à 9 heures, feu d'artifice. Telles furent les magnifi- ficences qui se virent à Stuttgard.
ARMOIRIES DE FÉLIX PLATTER

d'après une peinture sur verre conservée au Musée de Bâle.
AGE XII, ligne 21. — La maison de Félix Platter étoit située auf dem Graben & s’étendait depuis le Nouveau Faubourg jusqu’au n° 1 des Spahlen. Les Epigrammata de Théodore de Bèze renferment une pièce de seize vers portant pour inscription : « In cl. v. Felicis Plateri, Basiliensis poliatri, domum tanto domino dignissimam. »

L’élan que de Thou vit chez F. Platter avoit été envoyé de Berlin par l’alchimiste bâlois Thurneisen. Le pauvre quadrupède ne survécut pas longtemps à cette visite : les superstitieux le regardèrent de mauvais œil comme venant d’un magicien, & une vieille femme lui donna pour le faire périr une pomme remplie d’aiguilles.

* * *


En même temps que la Christianæ religionis Institutio, Th. Platter & B. Lasius firent paraître J. OEColampadii & H. Zuinglii Epistolarum libri IV (mense Martio, anno 1536 ; la grande marque de Minerve entourée de trois devises, en latin, en grec & en hébreu). Ce volume contient deux longues listes d’errata, ce dont les imprimeurs s’excusent en alléguant l’écriture difficile du manuscrit & l’approche de la foire de Francfort qui les forçoit à préferrer le travail. Cependant ils n’ont pas remarqué un mot qui se lit à la première page de la préface, dans un compliment à l’adresse du landgrave Philippe de Hesse, du duc Ulrich de Wurtemberg & de Georges, comte de Wurtemberg & de Montbéliard : « ….. Tum mihi tum aliis viris bonis eam æstimationem vestri celeberrimi nominis im-
préfissis, ut habeamini singulares sacramentæ religionis authores, æquitatis exempla, justiciae præsidia, veritatis afferentes, violentiae apertum asylum. » A violentiae J. Oporinus, le célèbre associé de Th. Platter, a substitué innocentia dans l'exemple donné par lui à Guillaume Farel & que possède la Bibliothèque publique de Genève. Le malheur veut encore qu'à la même ligne commence l'éloge des deux typographes, « honesti cives Basilienses, & perinde typographi diligentiores. » C'est une de ces mésaventures sur lesquelles un imprimeur aurait mauvaise grâce d'insister, quoique'il pût prouver, d'autre part, à la décharge de ses confrères comme à la sienne propre, qu'une faute d'impression a sauvé de l'oubli plus d'un livre. Celui dont nous parlons est rare déjà; qui sait si la remarque que nous venons de nous permettre ne le fera pas rechercher des bibliophiles ? Le savant zurichois Josias Simler accorde néanmoins aux éditions de son ami Platter le mérite de l'élégance & de la correction : « Complures bonos auctores eleganter & emendate in publicum edidit, » dit-il dans sa Vallesia descriptio (p. 17 b; Zurich, 1574).

Pendant son association avec Balthasar Lasis, Th. Platter eut pour marque typographique une Minerve, avec la devise : « Tu nihil invita faciesve dicesve Minerva. » Celle qu'il prit ensuite paroît avoir été dessinée par Holbein le jeune : sous un porique, deux anges soutiennent un écuyson placé au pied d'un arbre dépouillé de ses feuilles; dans l'écuyson un W furmonté de la croix de Lorraine & ayant entre les jambages un I & une S; pour devise : « Dürum pacientia frango. » Le même bois se trouve dans le Nouveau Testament grec que Bebelius édita en 1524 avec l'assistance pécuniaire de Jean Wattenfchnee, & comme ce dernier occupait les presses de Platter, il est vraisemblable que cette marque étoit la sienne.

Outre l'Institution chrétienne & les Lettres d'OEcolumpae & de Zwingli, nous connaissons de Th. Platter les impressions suivantes :

Julii Polluci Onomasticon, hoc est instructissimum rerum ac synonymorum dictionarium decem libros continens, summo studio & cura emendatum inque studio forum gratiam tribus nunc demum locupletissimis indicibus auctum. Cum praefatione Simonis Grynaei ad ludimagistros. Ex inclyta Germaniae Basilea per Balthasarem Lasis & Thomam Platterum, mense Martio 1536.

Medicorum schola, hoc est Claudii Galeni Iisagogae, five Medicus. Ejusdem defini-
tionum medicinalium liber. Uterque græce & latine summo studio ac diligentia in artis medici tyronum gratiam excusus, adjecto dupliç, græco nempe & latino, rerum ac verborum in utroque memorabilium locupletissimo Indice. Basileæ, per Thomam Platterum & Balthafarem Lasium, menfe Martio, anno 1537. 8°. (Pour marque : Minerve.)

ΤΗΣ ΚΑΙΝΗΣ ΔΙΑΘΗΚΗΣ ΑΠΑΝΤΑ. Novi Testamenti omnia. Basileæ, per Thomam Platterum, anno 1538, menfe Martio. 8°. (Marque de Wattenfchnee.)

ΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ΠΕΡΙ ΑΙΜΟΡΡΟΙΔΩΝ. — ΓΑΛΝΝΟΥ ΠΕΡΙ ΠΕΠΟΝ-ΘΟΤΩΝ ΤΟΠΩΝ ΒΙΒΑΙΑ VI. Basileæ, per Thomam Platterum, anno 1540, menfe Septembr. 8°.

ΤΗΣ ΚΑΙΝΗΣ ΔΙΑΘΗΚΗΣ ΑΠΑΝΤΑ. Novi Testamenti omnia. Basileæ, per Thomam Platterum, anno 1540, menfe Septemb. 8°. (Marque de Wattenfchnee.)


*  

*  

*  
Page 2, dernière ligne. — Simon Grynaeus, philologue & théologien, né à Vehringen (principauté de Hohenzollern-Sigmaringen), mort de la peste à Bâle le ler août 1541, à l’âge de 48 ans. Dans le cloître de la cathédrale de Bâle, une même pierre sépulcrale rappelle le souvenir de trois hommes dévoués au bien & à la science : Jacob Meier, le bourgmestre, OEcolampade, le réformateur, & Simon Grynaeus. Les épitaphes latines sont suivies de ces deux vers composés par O. Myconius :  

So Ehr, Gut, Kunst hülfsend in Not,  
Wär keiner von diesen drei-ten todt.

*  
Page 3, ligne 5. — Ces vers de Charles Utenhove (originaire de Gand, mort à Cologne en 1600) se trouvent probablement dans les Anagrammatismi & allusiones ad illustrium al- 

guot hominum nomina.
Le distique suivant, que Joannes Posthius adresse à Félix Platter, exprime la même idée :

* Cum fèlix animo, fèlix fìs divìte cenfu,  
Felicis nomen conveniènter habes.  
*

*

Page 3, ligne 16. — Simon Steiner (Lithonius), né à Grenchen en Valais comme fon cousin Thomas Platter, qui lui apprit à lire, enféigna le grec & le latin au gymnase de Strasbourg, dirigé par le célèbre pédagogue Jean Sturm. Dans fa description du Valais, J. Simler ne manque pas de signaler le lieu de naissance de Th. Platter & de S. Steiner : « Grenchianus etiam fuit Simon Lithonius patruelis Platteri, qui in Argentinenfis schola dicendi artes una cum utraque lingua græca & latina magna cum laude docuit, & juvenis adhuc magno omnium ejus scholæ profèfforum mediocre obtit, anno 1543. » Pour avoir aidé Lithonius dans ses premières études, Thomas Platter eut l’honneur de recevoir une députation de onze docteurs envoyée par la ville de Strasbourg.  
*

Page 4, ligne 19. — La maison de Thomas Platter s’appelle toujours Gejegt (la Chafle). Elle est située au haut de la Freienstraße (rue Franche), n° 90. On voyoit encore, au commencement de notre siècle, une chafle peinte sur la façade.  
*

Page 6, ligne 7. — La coutume étoit que les Bâlois se rendissent en grand appareil guerrier à la fête patronale de Lieftal, à 3 lieues de Bâle. Le Conseil allouoit pour la circonftance une folde aux capitaines, porte-bannières, fifres & tambours. Peut-être les souvenirs de F. Platter le rapportent-ils à l’an 1540, qui fut signalé par les démonstrations auxquelles donna lieu le bruit d’une alliance conclue entre le pape, l’empereur Charles-Quint & le roi de France pour attaquer les Etats réformés.
réformés. Au mois de février il y eut revue générale des forces dont Bâle pouvait disposer. Mais le sentiment patriotique dissi-poît l'appréhension du péril : le carnaval fut brillant, & si nous en croyons les chroniques, jamais Lieftal ne célébra plus belle fête patronale que celle de 1540.

Page 6, ligne 9. — La famille Petri étoit originaire de Fran-конie, comme les Froben. Jean Petri, typographe, fut reçu bourgeois de Bâle en 1488 ; Jean Froben l'appelle fon patron. Heinrich Petri, petit-neveu de Jean, revêtit la charge de bourgmestre. Charles-Quint le créa chevalier, ce qui engagea les descendans à prendre le nom de Heinric-Petri pour se distinguer des autres branches. Cette famille exerça la typogra-phie jusqu'au milieu du XVIIe siècle, & son établissement est resté jusqu'à nos jours en activité, possédé successivement par les imprimeurs bâlois les plus connus dans ces deux cents dernières années, les König, les Decker, les Thurneisen, les Schweighauser.

(Voir : J. Stockmeyer & B. Reber, Beiträge zur Basler Buchdruckergeschichte, Bâle, 1840 ; p. 134-152.)

Page 6, ligne 11. — On lit dans le journal du théologien Jean Gaft : « 16 juin 1546. Johannes Leo (Lôw), pasteur de Riehen, a été fortement admonéefé, car au lieu de remplir avec consience ses fonctions ecclésiastiques, il chevauche par le pays, exerçant la médecine. Depuis plusieurs semaines absent de sa paroiffe & sommé d'opter entre les deux carrières, il a demandé fon congé pour le vouer tout entier à l'art de guérir. Stultus qui ex pastore factus est theologo medicus impostor ! »

Le village de Riehen est à une lieue de Bâle.

Page 6, ligne 15. — En 1542 Andrè Vésale, séjournant à Bâle pendant qu'Oporinus imprimoit une édition de la Cor- poris humani fabrica qui parut l'année suivante, se fit immatri- culer dans les registres universitaires (folio 172) & donna des leçons d'anatomie. Le premier à Bâle il opéra publiquemem la dissection d'un corps humain. Jusqu'à une époque très-récente, le squelette d'homme qu'il laissa en partant à la Faculté de médecine a composé, avec un squelette de femme préparé
par Félix Platter, tout le musée anatomique de Bâle; ces deux pièces existent encore, bien détériorées, il est vrai.

* 

Page 11, ligne 1er. — Valentin Boltz, prédicateur que son franc parler avait rendu populaire, publia en 1544 la traduction de six comédies de Térence; il ne craignit pas en cette occasion d’avouer que les voluptueux païens, sans le convertir à leurs croyances ni à leur frivolité, lui avaient cependant appris à mieux comprendre l'Evangile. « Dieu, dit-il, nous a transmis le bel art de la comédie par l'intermédiaire des païens savans, & celui qui méprise cet art, méprise Dieu lui-même. » La Conversion de Paul fut jouée en 1546, avec une grande mise en scène. Une estrade étoit réservée aux magistrats & aux personnes de distinction; la foule avait pris place sur trois échafauds construits en planches sur un plan incliné. Selon la coutume, la pièce finie, les acteurs parcoururent, à la tombée de la nuit, les principales rues de la ville; mais la pluie vint interrompre leur promenade qu'ils reprirent le lendemain & qui dura presque tout le jour.

En 1550 Valentin Boltz fit représenter le Miroir du monde; le spectacle dura deux jours, les acteurs étoient au nombre de 158.

L'histoire de l'art dramatique à Bâle a été esquissée par L.-A. Burckhardt, dans le tome premier des Beiträge zur Geschichte Basels. (Voir aussi W. Wackernagel, Geschichte der deutschen Literatur, p. 455 & suiv.)

* 


Ulricus Coccius (Kœchlin), né en 1525, mort en 1585, fut pasteur de Saint-Pierre & depuis 1564 professeur de théologie.

*

Page 12, ligne 12. — L’ancien cloître des Augustins, sur l’emplacement duquel s’élève aujourd’hui le Musée, servait aux réunions académiques & avait pris le nom de Collège supérieur. La Bibliothèque publique occupe encore l’église du couvent.

Page 12, ligne 25. — Henri Pantaléon, né à Bâle en 1522, changea souvent de séjour & de profession avant d’être nommé, en 1544, professeur de langue latine au Pædagogium, ce qui ne l’empêcha pas de continuer ses études de théologie & de médecine. Diacre de Saint-Pierre, il obtint la licence en théologie, mais la carrière ecclésiastique ne parut pas avoir convenu à son caractère ennemi de la contrainte. Les sermons lui plaisaient moins que les tirs, au grand scandale de plusieurs. Aussi Gaft qualifie-t-il Pantaléon d’asinus superbus & de son esclave de l’amour-propre. Ces épithètes malfonnantes s’adressent pourtant à un homme qui fut chargé d’enseigner les lettres latines, la dialectique, la rhétorique, la théologie & la physique. Quand il eut déposé ses fonctions de diacre, Pantaléon s’en alla étudier la médecine à Valence, Avignon & Montpellier. En 1558 le Consilium medicum de Bâle le reçut dans son sein. Pantaléon mourut le 3 mars 1595. Parmi ses nombreux écrits on peut citer son Diarium hystoricum & le Heldenbuch deutscher Nation. Le titre de poëta laureatus & celui de comte palatin lui avaient été décernés par l’empereur Maximilien II.
Page 12, ligne 26.— Lepusculus étoit pasteur & professeur.

Page 13, ligne 14. — En 1554 Thomas Platter écrit à son fils : « J'ai fait jouer ma comédie devant le bourgmestre, le grand-maître des abbayes, plusieurs conseillers & M. de Binningen. Si l'on avait su que la pièce étoit en allemand, l'assistance eût été bien plus nombreuse. Les Hollandois (David Joris, soient Jean de Binningen, & sa famille) m'ont donné un florin d'or, l'Université aussi, mais les autres personnes rien. Nous avons souper dans le jardin de l'école avec cinq docteurs. Je prépare une autre comédie que je ferai représenter en latin & en allemand. » Le rôle principal fut rempli par Gilbert Catalan, pensionnaire de Thomas Platter.

Page 13, ligne 17.— La maison de la Mücke (moucheron), près de la place de la Cathédrale, est à chaque instant mentionnée dans les chroniques bâloises. Ce fut d'abord le lieu de réunion (Trinkstube) de la nobleffe, en particulier de la fraction des Pfitticher. Le Conseil y festoyoit l'empereur & les rois. Là se tint le concile qui élu Félix V. Reconstruct en 1545, cet édifice a renfermé, de 1661 à 1849, la Bibliothèque publique & les collections Amerbach.

Page 14, ligne 27. — Neuenburg, sur la rive droite du Rhin, à six lieues plus bas que Bâle.

Page 16, ligne 6. — Le docteur Martinus Borrhaus, soient Cellarius, de Stuttgart, étoit un ancien anabaptiste : il avoit subi la prison pour sa croyance, & exercé quelque temps le métier de vitrier. Versé dans l'étude des langues orientales, il fut nommé professeur de théologie à Bâle ; il y mourut de la peste en 1564.

Page 16, dernière ligne. — A sa mort F. Platter laissa une collection de 42 instrumens de musique, entre autres : 4 épinettes, 1 jeu d'orgues à 2 soufflets, 7 violes, 6 luths, 10 flûtes, 2 mandolines, 1 guitare, 1 tambourin, &c.

Page 18, ligne 16. — La peine de la noyade comportoit
divers degrés. Ou bien le condamné étoit jeté dans le Rhin; un lien le retenoit à une nacelle que montaient quatre pêcheurs & deux bateliers & qui descendait jusqu'à la tour Saint-Thô-
mas, située à l'extrémité de la ville; là attendoient les fossoyeurs qui avoient l'ordre exprès de ne rien épargner pour rappeler le patient à la vie. Ou bien, du haut du pont du Rhin, côté d'amont, le coupable étoit dévalé au bout d'une corde & dès qu'il avoir passé l'arche, on le retiroit de l'eau. Dans certains cas néanmoins cette peine équivaloit à une condamnation à mort: les forcières, par exemple, étoient noyées sans rémission.

Page 20, ligne 10. — On lit dans le journal de Gaft, à la date du 16 janvier 1546: « L'infortuné Nicolas, mis trois fois à la question, a confessé des choses qui probablement ne lui étoient jamais venues à l'esprit. On devroit bien se montrer plus humain dans l'emploi de la torture, du moment que le coupable est convaincu. J'ai visité le pauvre pêcheur dans son cachot. Profondément abattu il garoit le silence; je le presfai de parler, il dit ces seules paroles: « Oui, certes, je suis prêt à souffrir la mort; mon unique regret c'est de ne pouvoir, étant François, parler au peuple dans une langue que j'ignore malheureusement. » Le 20 janvier, Nicolas comparut devant le tribunal criminel. La sentence porta que le coupable seroit tenaillé aux quatre coins de la ville, puis roué. Nicolas se mit à gémir & à crier d'une façon lamentable, implorant miséricorde; remise lui ayant été faite de la peine des tenailles, il fut traîné sur une claie au lieu des exécutions.

Page 23, ligne 24. — Professeur de médecine théorique en 1534, Sébastien Sinkeler occupa, depuis 1545, la chaire de médecine pratique. Il se distinguoit par sa connoissance des langues. Dans son préavis: De medica facultate restauranda (1535), il demande qu'on institue des courses de botanique & qu'une dissection ait lieu tous les ans ou au moins une fois tous les deux ans. Ce vœu ne fut pas écouté. Voici les livres que Sinkeler recommande pour l'enseignement & l'ordre dans lequel, suivant lui, ils doivent être lus:

Galeni Medicus. Hippocratis de genitali femine; de natura hominis. Galeni de elementis; de temperamentis; de facultatibus naturalibus; de anatomia, de usu par-
I2A NOTES

Page 23, ligne 25. — Eucharius Holtzach, d'une famille patricienne de Bâle, avait étudié à Montpellier & étoit entré en 1524 dans le Consilium medicum. Il mourut en 1558 à l'âge de 72 ans.

Page 23, ligne 27. — Albanus Thorinus (Thorer), né à Winterthur en 1489, d'abord directeur de l'école de Saint-Pierre à Bâle, puis professeur de rhétorique, se démit de ses fonctions afin d'aller en France étudier la médecine. A son retour, il remplaça Sinkeler dans la chaire de médecine théorique & s'acquit une grande réputation, soit comme professeur, soit comme praticien. Trois princes allemands l'attachèrent à leur personne. Il mourut le 23 février 1550. L'année suivante parut à Nuremberg sa traduction allemande du traité d'anatomie de Véfale.

Page 23, ligne 29. — Jean Huber, Bâlois (1507-1571), élève de J. Sapidus, de Schlettstadt, étudia surtout à Montpellier & à Toulouse. Il exerça la médecine avec succès, fut nommé en 1544 professeur de physique, un peu plus tard professeur de médecine théorique, & professeur de médecine pratique en 1567, à la mort d'Oswald Ber qu'il suppléoit depuis longtemps à l'université.

Page 27, ligne 11. — Rœteln, actuellement dans le grand duché de Baden, à trois lieues environ de Bâle.

Page 29, ligne 21. — Sur la bizarre cérémonie de la déposition, voir la Vie de Thomas Platter, p. XXIV.

Page 31, ligne 27. — Le Pedagogium servoit d'intermédiaire entre les écoles & l'université. Thomas Platter estimoit qu'en sortant de ses mains, ses élèves étoient assez instruits pour être dispensés de ce stage, & l'université eut beau récla-
mer contre cette prétention, il ne se laissa point intimider. C'est ce qui explique pourquoi son fils ne suivit qu'un seul cours au Pedagogium. De cet établissement les jeunes gens passaient dans la secunda, soit infima classis de la Faculté de philosophie.

Page 31, avant-dernière ligne. — Léonard Fuchs, d'origine suisse, né à Wemdingen en Bavière (1501), médecin & botaniste célèbre. Le livre dont Félix Platter fait ici mention est sans doute celui qui est intitulé Medendi Methodus, seu ratio compendiaria perveniendi ad veram solidamque medicinam : ad Hippocratis & Galeni scripta recte intelligenda mire utilis. Item de usitata hujus temporis componendorum miscendorum-que medicamentorum ratione libri tres.

Page 36, ligne 7. — Mézières, à 3 lieues au N.-E. de Lau- sanne, sur la route qui conduit de cette ville à Moudon & à Romont.

Page 43, ligne 19. — On appelait Marans les descendants des Maures que Ferdinand le Catholique avait expulsés d'Espagne. Les fugitifs s'étoient établis en grand nombre à Montpellier, trouvant dans les environs de cette ville une abondance de plantes médicinales très-propice à la pharmacie, leur profession favorite. Le kermès & la confection alkermès formaient deux branches importantes de leur commerce.

Page 45, ligne 29. — Thomas Platter écrivait à Félix : « Hélas ! il ne me reste que toi, mon fils ; aussi quel souci continué ! Tu es mon unique joie en ce monde. Tu me dédommageras, je l'espère, de la perte de mes autres enfans & tu continueras ma race. Surtout sois pieux, car autrement je ne donnerais pas un denier de toutes tes études. »

Page 48, ligne 20. — Guillaume Rondelet (1507-1566), nommé professeur en 1545, fut avec Saporta celui qui, à cette époque, contribua le plus à la renommée de la Faculté de Montpellier. C’étoit aussi un naturaliste distingué : dans son Histoire des poissons, qui est encore citée, il a décrit pour la première fois beaucoup d’espèces de la Méditerranée.
Henri II fit construire à Montpellier un amphithéâtre d'anatomie, sur la porte duquel fut gravée cette inscription :
« Curantibus Ioanne Schyronio, Antonio Sapporta, Guillelmo Rondeletio, & J. Bocatio, 1556. »
Antoine Saporta, que Rabelais mentionne comme son camarade d'études, étoit fils & petit-fils de professeurs de médecine. Jean, son fils, enseigna aussi la médecine à Montpellier.

Page 54, ligne 12.— Hubertus Faber, après avoir professé à Paris, pratica la médecine à Cologne. Le Sénat de cette ville le chargea d'élaborer, avec aide de Bernard Cronenberg, Jean Echt & Théodore Birkmann (dont parle F. Platter à la page 64), le Dispensatorium usuale coloniense, à l'usage des pharmaciens.

Page 57, ligne 15. — On lit dans l'Histoire des Martyrs : « Entre ceux qui ont tâché d'aider les fidèles qui sont sous l'oppression de la tyrannie papale, par communication & port de livres de la Sainte-Ecriture, & qui n'ont pour ce faire épargné leur vie, Guillaume d'Alençon, natif de Montauban, ne doit être oublié. Car après avoir fait plusieurs voyages en divers lieux, il fut finalement constitué prisonnier à Montpellier, ayant été trahi & livré par faux frères. Il fut donc prisonnier entre les mains de ceux de la justice, lesquels après l'avoir interrogé de sa foi, voyant qu'il persévérerait constamment en la confession de l'Evangile, le condamnèrent à la mort, le samedi septième de janvier 1554. »

Or il y avait un autre prisonnier aussi détenu pour la cause de la vérité, qui étoit tondeur de draps de son métier, lequel par infirmité s'étant détourné de la pure confession du Fils de Dieu, fut condamné à faire amende honorable & être présent à la mort dudit d'Alençon. Le jour même ordonné pour exécuter les susdites sentences, le Seigneur fit grâce à G. d'Alençon de tellement fortifier ledit perfonnage par ses exhortations & par son exemple, qu'icelui ayant reçu nouveau courage, demanda aux juges ou d'être ramené en prison, ou d'être brûlé avec ledit d'Alençon, & qu'autre amende honorable il ne feroit sinon par la mort, confessant une même doctrine comme ledit d'Alençon. En cette fermeté & constance moururent
urent ces deux martyrs de Jésus-Christ, ledit d'Alençon le 7 de janvier, & l'autre le mardi en suivant, 10 du même mois audit an 1554. »

* Page 66, ligne 11. — Sébastien Castalion, le fameux adversaire de Calvin, avoit été nommé professeur de grec à l'université de Bâle en 1553. Plus loin (page 99) nous le voyons assister à l'exécution posthume de David Joris : quelles durent être ses réflexions à ce spectacle ?

* Page 66, ligne 19. — L'usage ordonnoit de récompenser la personne qui venoit la première vous annoncer une bonne nouvelle. Le présent s'appeloit Botenbrod.

* Page 73, ligne 2. — Oswald Ber, reçu docteur en médecine à Bâle en 1512, nommé professeur en 1513, resta doyen de la Faculté de médecine depuis 1520 jusqu'à 1567, année de sa mort. Il étoit recteur en 1529, quand l'université fut fermée, & ce fut lui qui la rouvrit comme recteur en 1532.

* Page 79, ligne 13. — On fait quelle obligation résulte du partage d'une amande jumelle. D'après une coutume analogue, la personne qui en surprenoit une autre par ce mot : Kromet ! au moment où les cloches annonçoient l'ouverture de la foire, avoit droit à un cadeau. Ce jeu plaisoit encore à F. Platter sur la fin de sa vie, comme le prouvent les épîtres en vers qui font citées, avec d'autres pièces de fa façon, dans le Basler Taschen-buch de 1850 (Karl Buxtorf, Blicke in das Privatleben Dr Felix Platters).

* Page 84, ligne 22. — Rangen, village d'Alface, à 4 lieues de Saverne.

* Page 90, ligne 18. — Les notes de F. Platter contiennent le compte de ses revenus de 1558 à 1612; il se monte à 120,020 livres bâloises (à 12 batz) & 15 sous. Voici quelques-unes des rubriques :

| Pratique des bourgeois | 5 031. 5. 4. |
| étrangers              | 2 3057. 17. 10. |

<table>
<thead>
<tr>
<th>L.</th>
<th>s.</th>
<th>d.</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>L.</td>
<td>1.</td>
<td>1.</td>
</tr>
<tr>
<td><strong>NOTES</strong></td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>----------------</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td><strong>L.</strong></td>
<td><strong>d.</strong></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Voyages hors de ville</td>
<td>15050. 2. 9.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Salaire comme médecin de la ville</td>
<td>1660.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>effayeur de la monnoie</td>
<td>371. 13. 11.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>professeur</td>
<td>11139. 6. 8.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>recteur</td>
<td>339. 3. 4.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Des différences</td>
<td>38. 16. 18.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Des livres que j’ai fait imprimer</td>
<td>971. 13. 8.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Examens &amp; promotions de docteurs en médecine, décéanat</td>
<td>2850. 5. 11.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Pour avoir montré mon cabinet &amp; mon jardin</td>
<td>179. 5. 2.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Rente de mon bien de campagne</td>
<td>10618. 13. 11.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Orangers &amp; citronniers</td>
<td>1255. 6. 8.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Limons &amp; citrons</td>
<td>27. 11. 10.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Romarin</td>
<td>265. 12. 8.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Plantes de mon jardin, fans l’aqua ex folis</td>
<td>502. 5. 9.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Loyer de ma maison &amp; autres appartenances</td>
<td>29296. 9.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Dot de ma femme</td>
<td>625.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Héritages</td>
<td>3144. 1. 6.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Pensionnaires</td>
<td>4626. 1. 4.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Vers à foie en 1595</td>
<td>90.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Graine de vers à foie</td>
<td>2. 10.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>Canaris</td>
<td>7. 15.</td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>

*Page 92, ligne 20. — Wafferfalle (les Cascades), montagne & passage du Jura, entre les cantons de Bâle-Campagne & de Soleure.*

*Page 97, ligne 1. — Les circonstances relatives à la condamnation de David Joris font exposées dans un mémoire que l'Université fit imprimer à la demande du Conseil, en septembre 1599, sous le titre de : *David Georgen aus Holland des Erzkärters warhaffige Histoire,* &c. L'analyse de cet écrit officiel complétera le récit de F. Platter :

David Joris naquit à Delft. Après avoir résidé en Hollande jusqu'à passé l'âge de 40 ans, il vint à Bâle au commencement d'avril 1544, avec des parens & d'autres compagnons. S'étant minutieusement informé de l'état des choses à Bâle, il s'en montra satisfait & le mit à parler de ses malheurs : il étoit sans asile, chassé, disoit-il, de sa patrie pour la cause de l'Évangile. Il supplia donc le Conseil, au nom de Dieu, de Jésus-Christ & de sa divine Parole, de lui accorder la bourgeoisie. Comment les magistrats eussent-ils pu rejeter cette requête, eux qui n'ont jamais repoussé quiconque est persécuté pour la vraie religion ? D'ailleurs l'étranger étoit d'apparence honnête,
de figure ouverte, ainsi qu’il sied à un homme pieux : bien fait de corps, il avait une barbe blonde & des yeux gris pleins de feu ; l’oëction tempérait le sérieux de sa parole. Tout prévenait en sa faveur, mais l’on ignorait sa patrie & son passé. Il amenoit une maison nombreuse, sa femme, ses enfants, ses valets, ses servantes & d’autres individus encore. Il se fit appeler Jean de Bruck. Le 25 août de la même année il fut reçu bourgeois, lui & les siens, & prêta le serment d’usage. Il acheta par la suite une maison en ville & un châtelet hors des murs, outre d’autres bonnes propriétés.

Or, ces gens marièrent leurs enfants, vécurent en joie & paix, se conciliant l’amitié des magistrats & des citoyens. Personne ne doutait qu’ils ne fussent de bons chrétiens : scrupuleux observateurs des lois de la religion, ils fréquentaient les assemblées, secouraient les pauvres, affistiaient les malades. Grâce à ses menées, David Joris parvint à ses fins & acquit sur beaucoup de gens la même autorité qu’il avait sur les siens; la chose lui fut d’autant plus facile qu’il étoit riche & possédait une quantité de bijoux ; il en avait apporté une partie & il en recevait chaque jour des Pays-Bas. En outre, son train de maison étoit somptueux, mais si bien réglé cependant que tout s’y passait avec ordre & tranquillité : à chacun ses attributions sagement déterminées, personne qui ne fût ce qu’il avoit à faire; nulle contrainte, nulle exigence injuste.

Ils vivaient de la sorte en communauté, cherchant à dissimuler leur secte pernicieuse. Il y avoit trois points auxquels ils attachaient une importance capitale. C’étoit d’abord de ne jamais prononcer le nom de David Joris. Puis de celer la position qu’il avoit occupée dans sa patrie ; aussi les uns le croyoient-ils de haute naissance, d’autres le soupçonnaient d’être un riche marchand qui faisoit encore le commerce sur terre & sur mer par l’intermédiaire d’agents ; bref, les suppositions abondaient sans qu’il en résultât rien de certain. En troisième lieu, enfin, ces gens se gardoient d’attirer à eux qui que ce fût de la cité de Bâle, ni même de la Confédération, imitant les marts & les belettes qui épargnent la basse-cour de la ferme où elles ont pris gîte, mais qui n’en continuent pas moins leurs déprédations. Ainsi David Joris, quoiqu’il inondât de lettres, de livres, de mésagages la Basse-Allemagne & d’autres contrées, paroit n’avoir fait aucune tentative dans la Confédération.
Quelques-uns de ses parents & serviteurs commencèrent pourtant à douter de sa doctrine. Aussitôt il fit appeler son gendre, de tous ses compagnons celui qu'il aimoit le plus : « Ne favez-vous pas, lui demanda-t-il d'un ton ému, que je suis le vrai David envoyé par Dieu afin de rétablir le royaume d'Israël & le tabernacle de Jacob ? » L'autre, en homme difert & courageux, répliqua que Jésus-Christ a tout accompli. Irrité de cette réponse, David Joris renvoya son gendre avec menaces. A cette défection s'ajoutèrent de sinistres présages : la foudre frappa l'une des maisons qu'il possédait en ville, un incendie consuma sa ferme tout nouvellement construite avec luxe, & dans sa demeure même un bloc de pierre se détacha inopinément. Mais ce qui, dit-on, lui causa le plus d'inquiétude, ce fut l'arrivée à Bâle d'un Hollandois digne de foi, lequel fit une peinture si exacte de David Joris que celui-ci, très-perceptif de sa nature, ne put espérer de rester longtemps encore sans être démasqué. Au reste, lui qui se donnait pour immortel mourut quelques jours après sa femme, le 26 août 1556. D'abord étonnés de ce trépas, ses partisans se consolèrent par la ferme espérance que leur chef ressusciterait au bout de trois ans & parachèverait alors sa mission.

Enfin la rumeur courut que Jean de Bruck, soit Jean de Binningen (nom qu'il avait pris de son château situé aux portes de Bâle), n'était autre que le trop fameux David Joris. En une conjoncture aussi grave, les magistrats refusèrent de s'en rapporter à la voix publique & décidèrent une enquête. Le 13 mars 1559, comparurent à l'hôtel de ville tous les fils, gendres, serviteurs & autres aboutissans mâles de David Joris. Le Conseil leur fit des représentations paternelles, les assurant de son indulgence en cas d'aveu. Mais ayant nié obstinément, même interrogés chacun à part, ils furent tous les onze envoyés en prison. L'enquête continua. On saisit à Binningen un portrait imprimé que David Joris avait fait faire de sa personne, plus une quantité de livres & de manuscrits qu'on fournit à l'examen des théologiens & des jurisconsultes de l'université. Les membres du tribunal criminel allèrent adresser aux captifs de sérieux avertissements. Quelques-uns, ébranlés, déclarèrent que Jean de Bruck ou de Binningen étoit bien David Joris, celui qui avait excité des troubles aux Pays-Bas, mais qu'ils

Sur ces entrefaites, le bruit se répandit qu’au lieu d’enterrer leur chef, ces gens avoient placé dans le cercueil un veau, un bouc, soit quelque autre animal, & qu’ayant embaumé le cadavre, ils le gardoient caché & l’adoroient comme un dieu. La fuite prouva la fausseté de cette rumeur.

Le 26 avril, les professeurs de l’université & les pasteurs, lecture leur ayant été donnée des articles, les condamnèrent à l’unanimité. Après quoi, vu qu’une partie des prévenus déclaraient ignorer les hérésies de David Joris & que les autres s’étoient convertis, le Conseil relaxa les prisonniers sous certaines conditions, savoir : de ne plus acheter de biens aux environs de Bâle ; de ne plus héberger les parens ou amis qui arriveroient des Pays-Bas, mais de les envoyer aux hôtelleries ; de déposer à la maison de ville tous livres & manuscrits davidistes, tout ouvrage rédigé en hollandais & traitant de matières religieuses ; de ne dire, de n’écrire rien de contraire à la vraie religion ; de confier leurs enfants, soit aux écoles publiques, soit à des personnes pieuses ; de ne point se marier entre eux, ni de laisser conclure mariage entre leurs domestiques ; d’engager des serviteurs du pays & non plus des Hollandais ; de se soumettre aux peines pécuniaires que le Conseil jugeroit bon de leur infiger ; de faire amende honorable à la cathédrale, eux & tous leurs gens. Ce qu’ayant promis, ils retournèrent dans leurs familles après avoir exprimé leur reconnaissance.

Le 13 mai, par-devant le tribunal criminel, l’accusateur exposa que David Joris avoit fomenté dans les Pays-Bas des troubles qui avoient coûté beaucoup de vies & conduit sa propre mère au dernier supplice ; qu’ensuite, réfugié à Bâle & cachant son véritable nom, il avoit continué à encourager ses sectateurs par ses écrits. Lecture donnée des articles incriminés, le tribunal les reconnut hérétiques & ordonna de livrer au bourreau les ouvrages qui les contenoient.
Puis l’accusateur réclama une décision touchant le portrait & le corps de David Joris, les restes d’un ennemi de la religion ne pouvant demeurer dans un lieu consacré à la sépulture des chrétiens. Les juges prononcèrent que son cadavre feroit brûlé, comme si le coupable étoit encore en vie. Quant à ses biens, ils furent déclarés confisqués. Enfin, sur la demande de l’accusateur, le tribunal proclama qu’il avait jugé en toute justice, selon les lois de la ville de Bâle.

Au lieu ordinaire des exécutions, le bourreau brisa le cercueil & chacun put reconnoitre David Joris. Il étoit coiffé d’une cape de velours noir doublée d’écarlate; une couronne de romarin ceignoit sa tête, qui reposoit sur un beau coussin; le corps, revêtu d’un habit de camelot, étoit enfévé dans de la fine toile de lin, comme c’est l’habitude aux Pays-Bas pour les nobles. Ainsi fut brûlé l’hérétique, en présence d’une foule immense. David Joris avoit été doué d’une intelligence peu commune, malgré sa basse extraction; fils d’un ménétrier, dit-on, lui-même avoit exercé la profession de peintre sur verre. Il ne connoissoit d’autre langue que sa langue maternelle.

Les Davidistes, hommes & femmes, une trentaine environ, se préfèrentrent à la cathédrale le mardi 6 juin, car dans l’Eglise de Bâle le mardi est jour de prière & de prédication. L’assistance étoit d’autant plus nombreuse, que la cérémonie avoit été annoncée du haut des chaires le dimanche précédent; en outre, les pasteurs de la ville & de la campagne étoient précisément réunis en synode. Après un excellent sermon qui rouloit sur le Bon Berger & le chant du psaume CXXX, le premier pasteur ayant à ses côtés un délégué du Conseil, se plaça devant la table de la communion & appela par son nom chaque Davidiste. S’étant assuré que tous étoient présens, à l’exception d’une femme qui étoit à cette heure en mal d’enfant, il prononça d’une voix forte une émouvante exhortation, leur remettant en mémoire les principales erreurs qui les avoient séduits, entre autres : Que la doctrine de David Joris, supérieure à celle de Moïse, des prophètes & même de Jésus-Christ, étoit seule capable de procurer le salut; que Jésus-Christ avoit été envoyé par le Père afin de préparer l’avènement de David Joris; que le règne de Dieu ne devoir pas s’établir par des voies humaines, comme au temps de Jésus-Christ, mais par l’esprit
& par des voies qui demeuroient cachées à quiconque ne 
croiroit à David Joris; qu’en effet, si la mission des Apôtres 
avoir été définitive, la papauté ne l’eût pas réduite à néant; 
que la naissance de David Joris procédoit directement du Saint-
Esprit, tandis que Jésus est né d’une femme; que l’état de ma­
riage étoit libre & n’ordonnoit à l’homme de ne s’attacher qu’à 
une seule femme; que les enfans étoient communs à tous ceux 
qui possédoient la foi en David Joris, &c.

Le pasteur exhorta les Davidistes à s’examiner avec scrupule 
& à ne rien déclarer contre leur conscience; que si quelques-
uns conservoient des doutes, il étoit prêt, ainsi que les collè­
gues, à conférer avec eux. Mais tous répudièrent ces doctrines 
détestables & firent profession de la vraie foi chrétienne. Ils 
tombèrent à genoux & l’un d’eux, les mains levées au ciel, prit 
en leur nom la parole, demandant pardon à Dieu & à son 
Eglise. Alors le pasteur les réintegra dans la communauté & 
leur recommanda de ramener ceux qu’ils fauroient être encore 
abusés par David Joris, comme aussi d’anéantir les livres par­
tout où ils les trouveroient. En outre, puisqu’auparavant ils se 
distinguoient déjà par leur amour de la paix, leur bonté envers 
les pauvres, leur tempérance, leur aversion pour les propos 
impies, il leur enjoignit de continuer à vivre dans les mêmes 
sentimens, en vrais enfans de Christ. Enfin il exhorta l’assem­
blée entière à la charité & à la piété. La cérémonie se termina 
par le chant du Symbole des Apôtres.

Page 100, ligne 14. — L’entrée à Bâle de l’empereur Fer­
dinand Ier eut lieu le 8 janvier 1563.

Page 99, ligne 13. — Le Kohlenberg (mont des charbon­
niers) étoit au moyen âge un lieu d’asile pour toutes les classes 
de vagabonds, grâces à un privilège impérial que Bâle parta­
geoit avec trois autres villes libres, Augsbourg, Hambourg & 
une troisième dont le nom est inconnu. Là demeuroient aussi 
ceux qui exerçoient les métiers infamans. Quand le grenier 
public eut été construit en 1438, la ville de Bâle employa une 
partie des habitans du Kohlenberg au transport des sacs 
de blé.

Tous ces individus s’appelloient les Francs Compagnons, à
cause de certaines immunités dont ils jouissaient : ils étoient exempts du service de garde, ils ne pouvoient être emprisonnés pour dettes, ils n'étoient pas recherchables à l'occasion d'une rixe, pourvu qu'ils n'eussent pas tiré le couteau, &c. Placés sous la juridiction immédiate du bailli criminel de l'Empire, ils avoient leur propre tribunal, en vertu du principe germanique : « Nul ne doit être jugé que par ses pairs. » On renvoyoit encore devant le tribunal du Kohlenberg les gens notés d'in-famie, maîtres des hautes & des basses œuvres, femmes de mauvais vie, mendians, fossoyeurs.

Les juges, au nombre de sept, étoient dans les derniers temps toujours choisis parmi les portefaix de la ville, qui, sous peine de perdre leurs privilèges, devoient obtempérer à la citation & venir siéger « sans culottes ni couteau. » Le plus âgé des sept, le juge proprement dit, avoit en main une crosse & tenoit durant l'audience entière, quelle que fût la faison, sa jambe droite dans un baquet tout neuf rempli d'eau. Ses compagnons, le genou droit à découvert, prenoient place sur deux bancs, trois à droite, trois à gauche. En dedans de l'enceinte, le bailli assisté de quatre magistrats judiciaires dirigeoit les débats selon les formes usuelles ; le greffier du tribunal de la ville dressoit procès-verbal. La solennité se terminoit par un banquet, pour lequel le bailli accordoit aux juges une certaine quantité de vin.

La Réformation, qui combattoit la mendicité, supprima le droit d'asile pour les vagabonds, & les séances du tribunal du Kohlenberg devinrent toujours plus rares dans la seconde moitié du XVIe siècle. Après celle que mentionne F. Platter, il y en eut une le 28 novembre 1573, puis en janvier 1586 une autre qui dura cinq jours, employés à vider un différend entre le bourreau d'Altkirch & le maître des basses œuvres de Schoppheim ; enfin une troisième, la dernière dont il reste trace, est de 1597. (Fechter, Basel im XIV. Jahrh., p. 111 ; L.-A. Burckhardt, Basler Taschenbuch, 1851.)


Au
Au XVᵉ siècle, les individus voués à ce dangereux métier arrivèrent à constituer deux corporations rivales, possédant leurs lois & leurs privilèges : les Federfechter & les Marxbrüder. Les premiers tiroient leur nom de l'une de leurs armes, le javelot empenné. Leur cri de guerre étoit : « Allons, plume, prends plaisir à écrire avec de l'encre qui ressemble à du sang. » Ils avaient pour armoiries un griffon aux ailes éployées ; leur chef les convoquoit à Prague. Les Marxbrüder, qui se réunissaient à Francfort sur le Main, à la foire d'automne, avaient pris saint Marc pour patron & son lion pour emblème : « O noble lion, s'écrioient-ils au moment du combat, hériffe ta rude crinière ; voici le griffon, à toi de l'abattre & de lui déchirer le plumage. »

Après la guerre de Trente ans, cette profession disparut peu à peu. Une des principales armes dont les adeptes se servoient (Disack, Dusack, Tosack) consistait en une large épée, de bois ordinaire & sans garde.
<table>
<thead>
<tr>
<th>Famille Flatter</th>
<th>épouse en 1529 Anna Dietch</th>
<th>épouse en 1572 Ester Groffmann</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>1. Marguerite</td>
<td></td>
<td>1. Madeleine, née en 1573,</td>
</tr>
<tr>
<td>2. Marguerite</td>
<td>(1536-1614)</td>
<td>mariée à Fréd. Ryhiner,</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>1571 Prof. Praxœco &amp;</td>
<td>ville.</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Archiater.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>1557 épouse Madeleine</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>Jeckelmann † 1613.</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>4. Félix</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>1. Hélène</td>
<td>(1605-1671)</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>1650 Prof. Logique.</td>
<td>4. Madeleine.</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>1653 Prof. Physique.</td>
<td>5. Nicolas.</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>1664 Senator.</td>
<td>7. Thomas.</td>
</tr>
<tr>
<td></td>
<td>1629 épouse Hélène</td>
<td>8. Madeleine.</td>
</tr>
<tr>
<td>3. Félix</td>
<td></td>
<td>10. François</td>
</tr>
<tr>
<td>1. Marie-Madeleine † 1658.</td>
<td>en 1656 Marie de Morlet, de Blois</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>8. Madeleine</td>
<td></td>
<td>5. Susanne-Vérona,</td>
</tr>
<tr>
<td>10. François</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>11. Elisabeth.</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>12. ?</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>13. ?</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>14. ?</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>15. ?</td>
<td></td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>

De 4 fils & 9 filles il ne conserva que 3 filles, parmi lesquelles:

- Hélène (1683-1761)

François Paffavant
J. U. D. & Scholarcha.

Claude Paffavant
Doct. Med. † 1778.
<table>
<thead>
<tr>
<th>Table</th>
<th></th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>PREFACE du traducteur</td>
<td>III</td>
</tr>
<tr>
<td>MEMOIRES de Félix Platter</td>
<td>1</td>
</tr>
<tr>
<td>Naissance, famille</td>
<td>1</td>
</tr>
<tr>
<td>Souvenirs d’enfance</td>
<td>4</td>
</tr>
<tr>
<td>Projets &amp; résolutions</td>
<td>22</td>
</tr>
<tr>
<td>Voyage à Montpellier</td>
<td>32</td>
</tr>
<tr>
<td>Séjour à Montpellier</td>
<td>44</td>
</tr>
<tr>
<td>Retour à Bâle</td>
<td>65</td>
</tr>
<tr>
<td>Le doctorat</td>
<td>72</td>
</tr>
<tr>
<td>Fiançailles &amp; mariage</td>
<td>78</td>
</tr>
<tr>
<td>Le jeune ménage</td>
<td>86</td>
</tr>
<tr>
<td>Voyage en Valais</td>
<td>92</td>
</tr>
<tr>
<td>David Joris</td>
<td>97</td>
</tr>
<tr>
<td>Le tribunal du Kohlenberg</td>
<td>99</td>
</tr>
<tr>
<td>Entrée de l’empereur Ferdinand</td>
<td>100</td>
</tr>
<tr>
<td>Les sept mortalités de Bâle</td>
<td>104</td>
</tr>
<tr>
<td>Baptême d’Auguste, fils du duc de Wurtemberg</td>
<td>109</td>
</tr>
<tr>
<td>NOTES</td>
<td>125</td>
</tr>
</tbody>
</table>